

Botte à botte, fantaisies
militaires, par Ibrahim.
Dessins de L. Vallet

Ibrahim (pseud.). Botte à botte, fantaisies militaires, par Ibrahim.
Dessins de L. Vallet. 1889.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

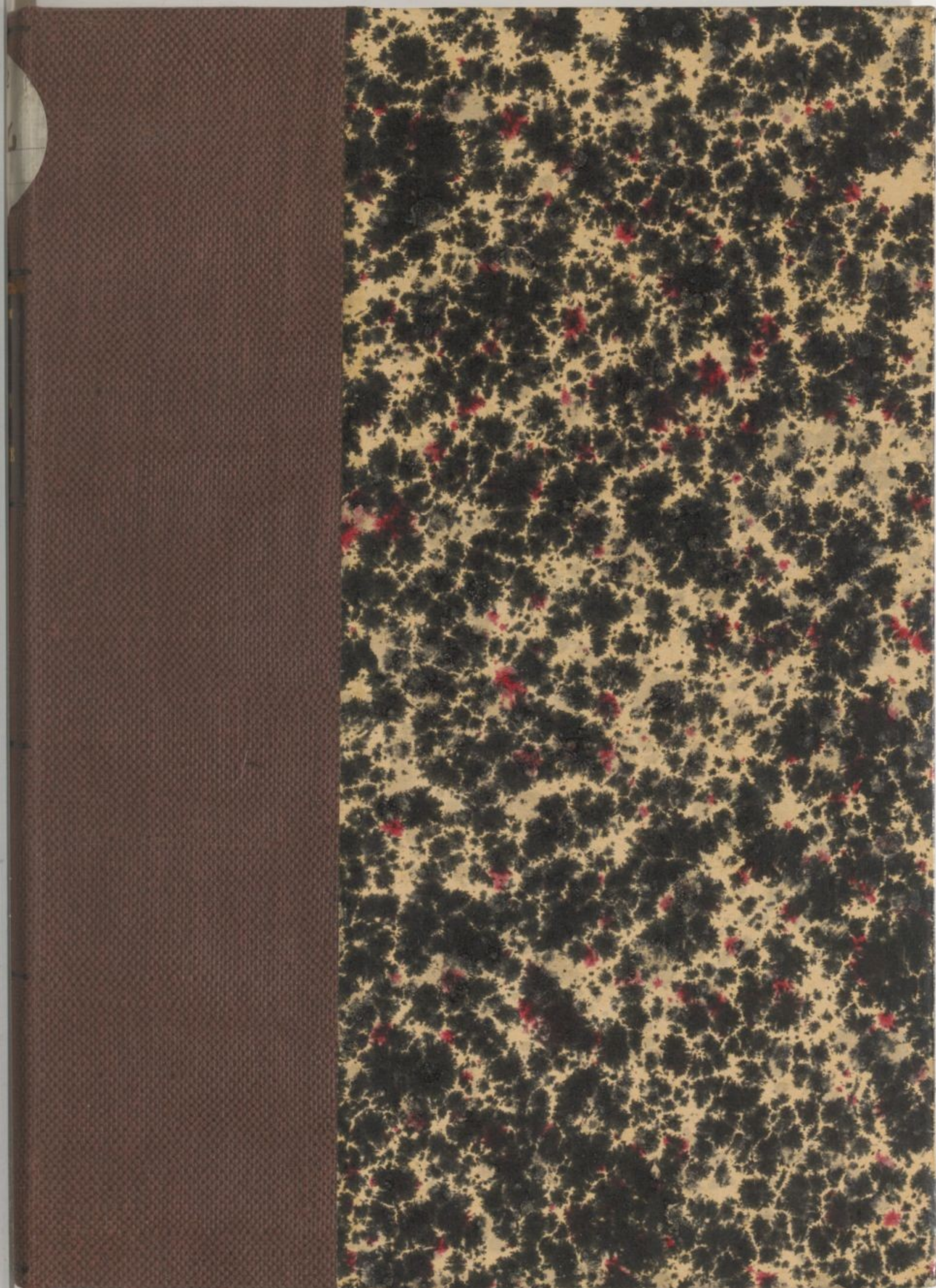
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

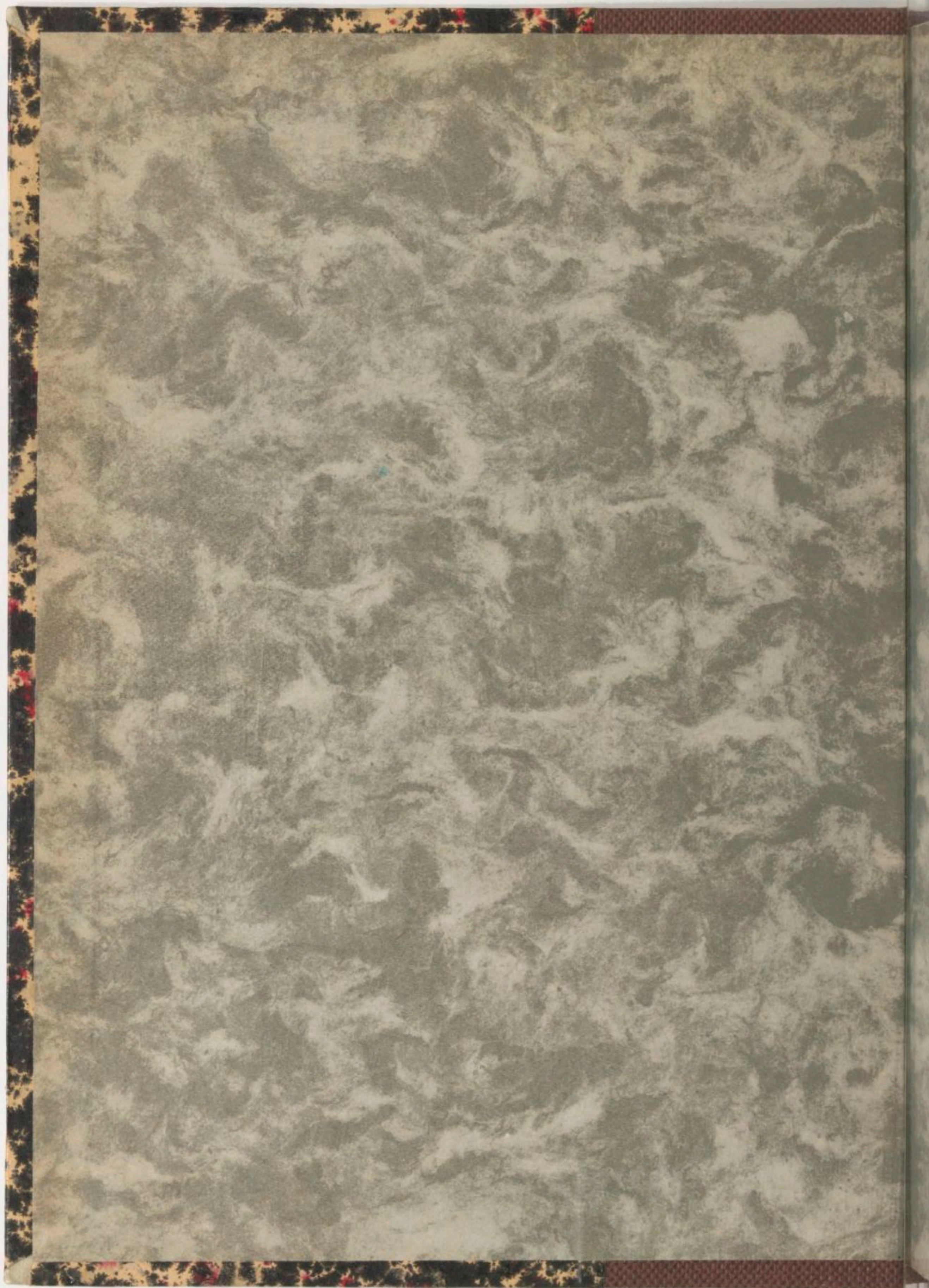
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

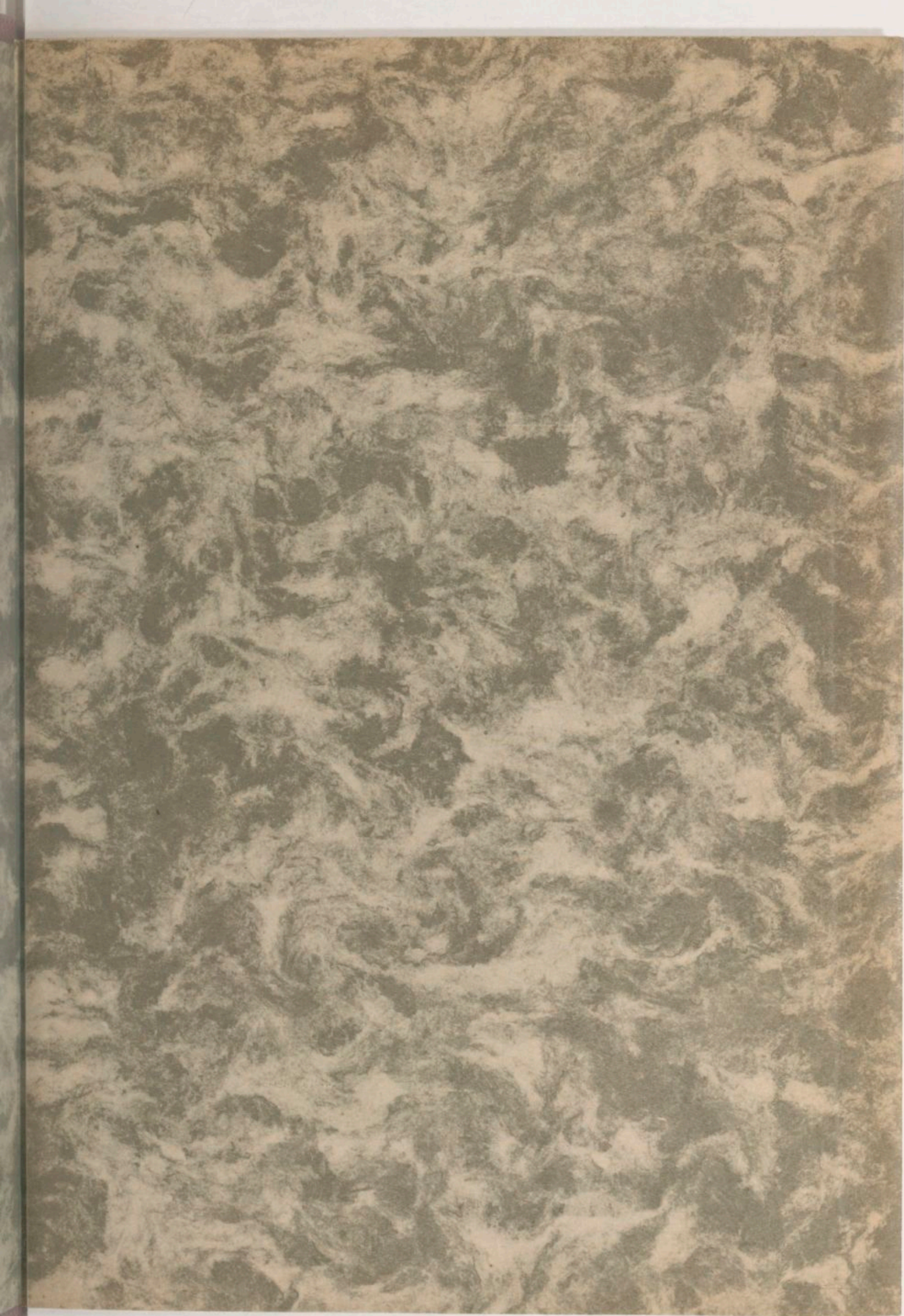
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

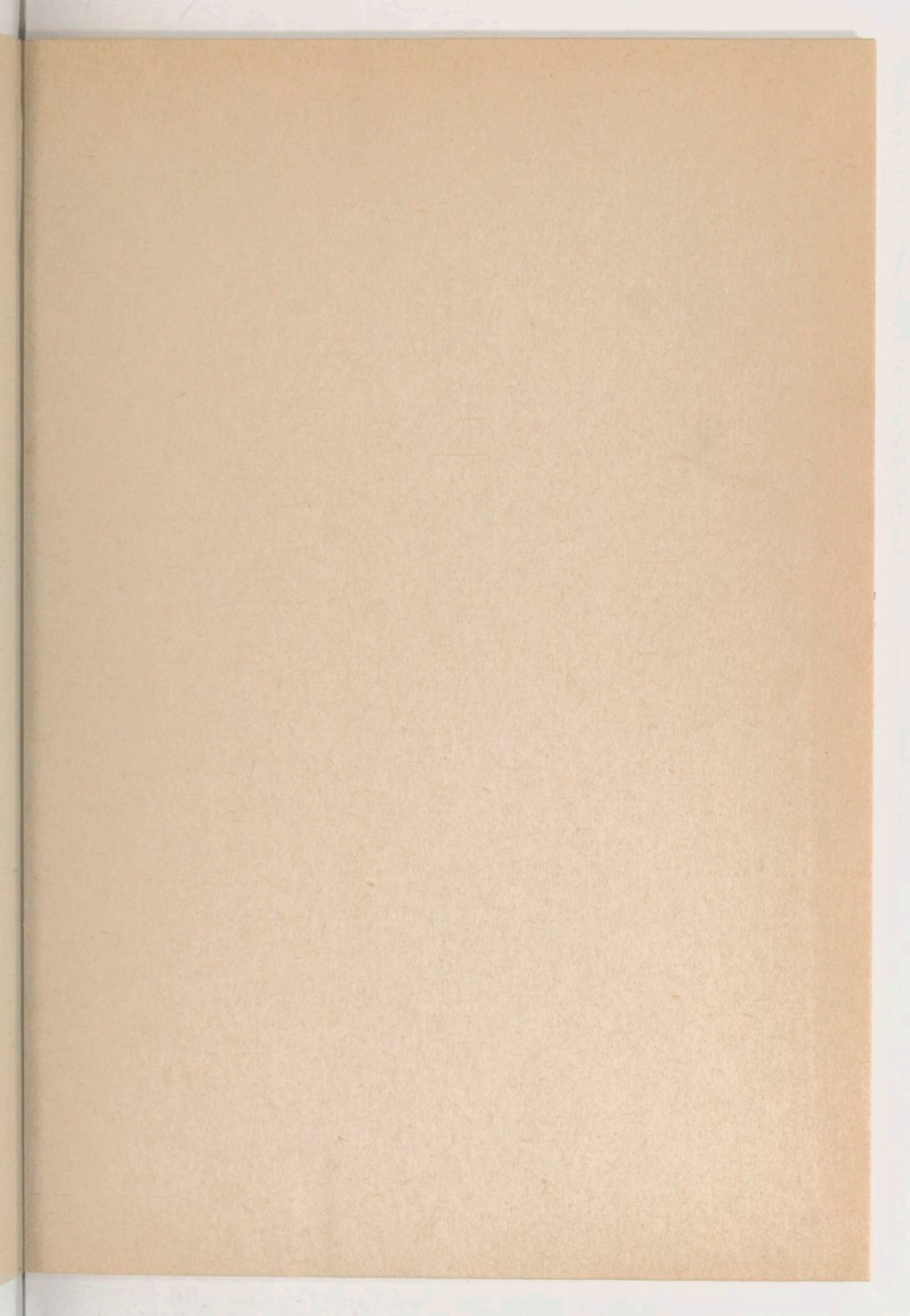
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

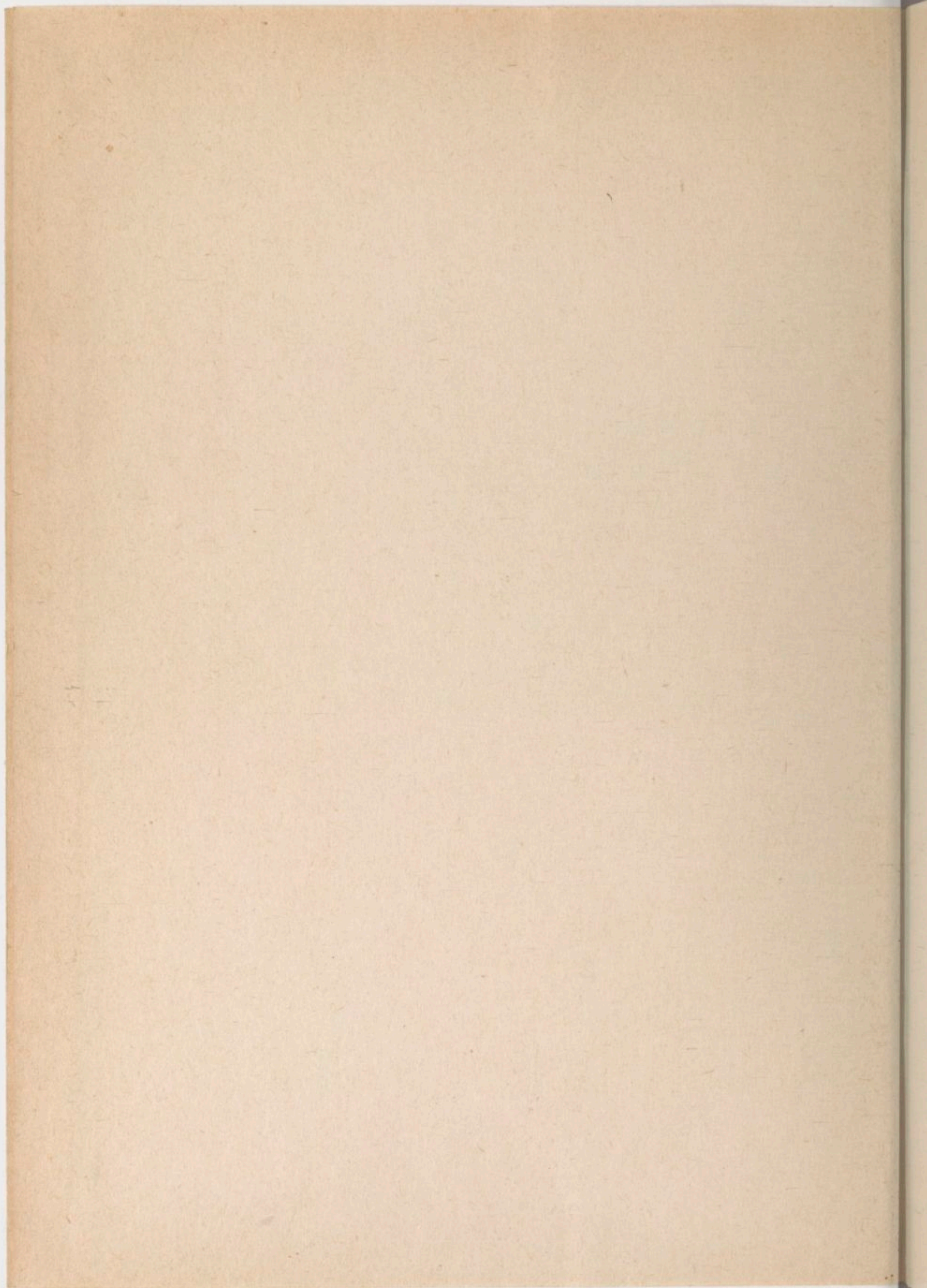


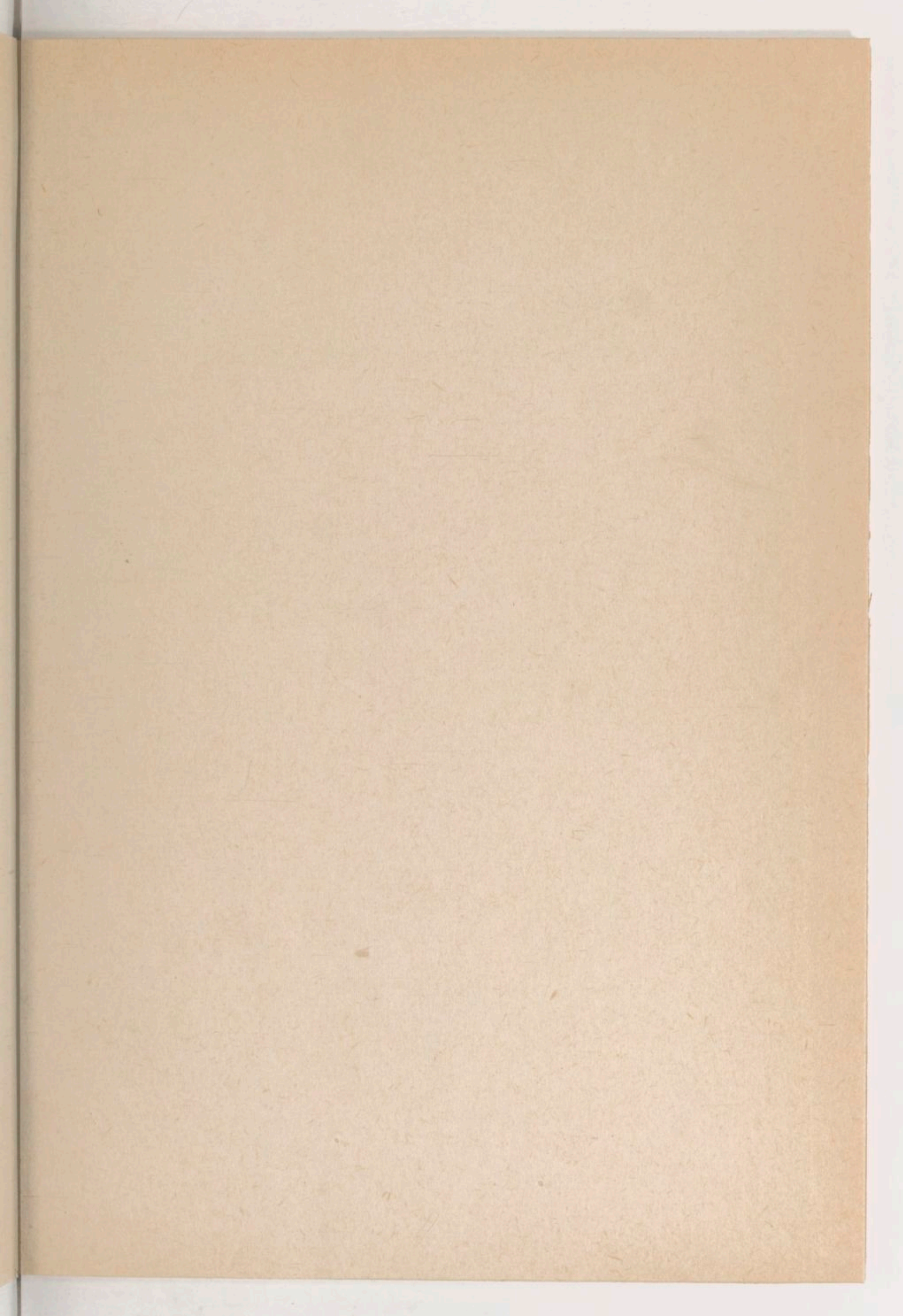


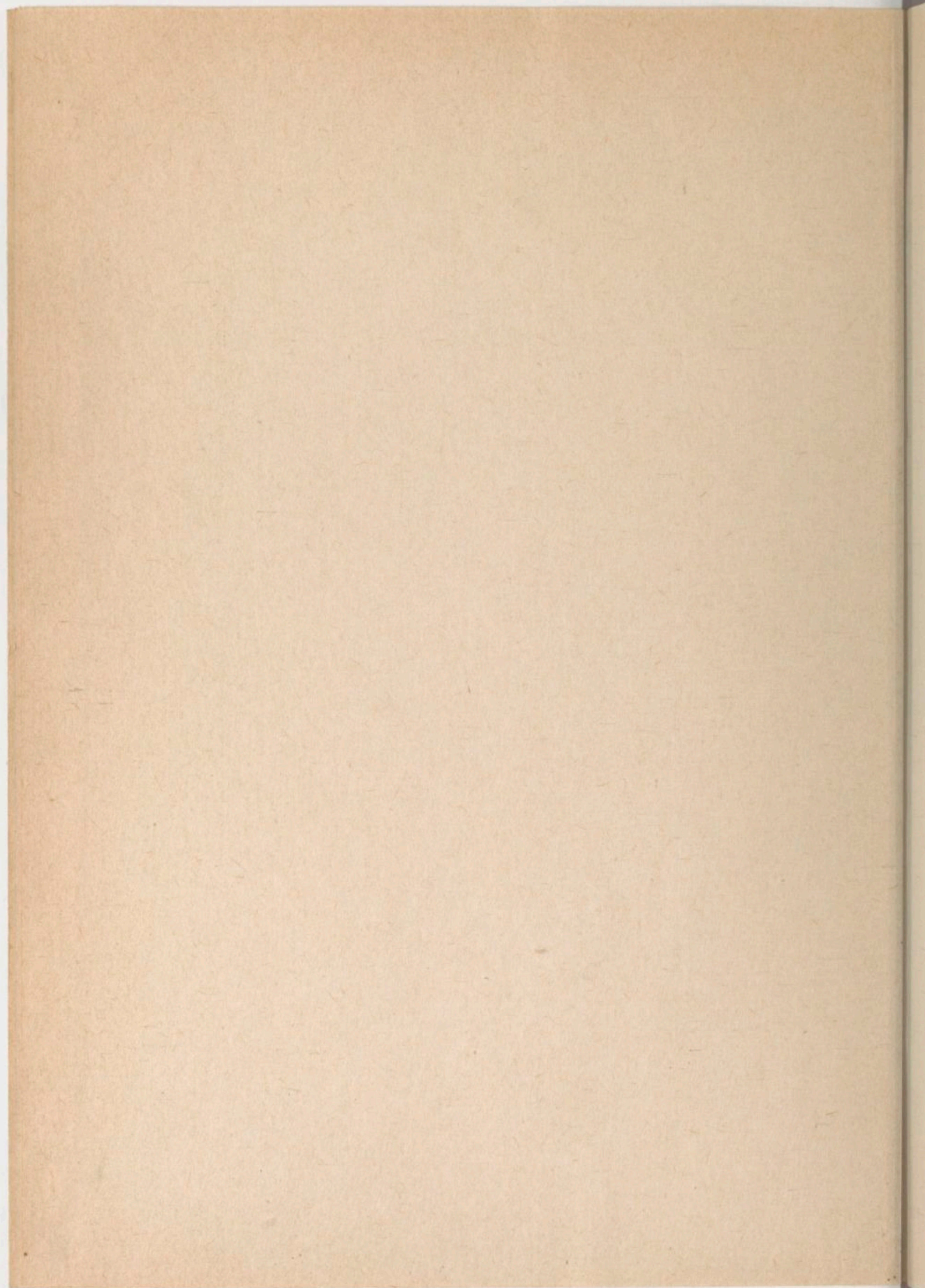


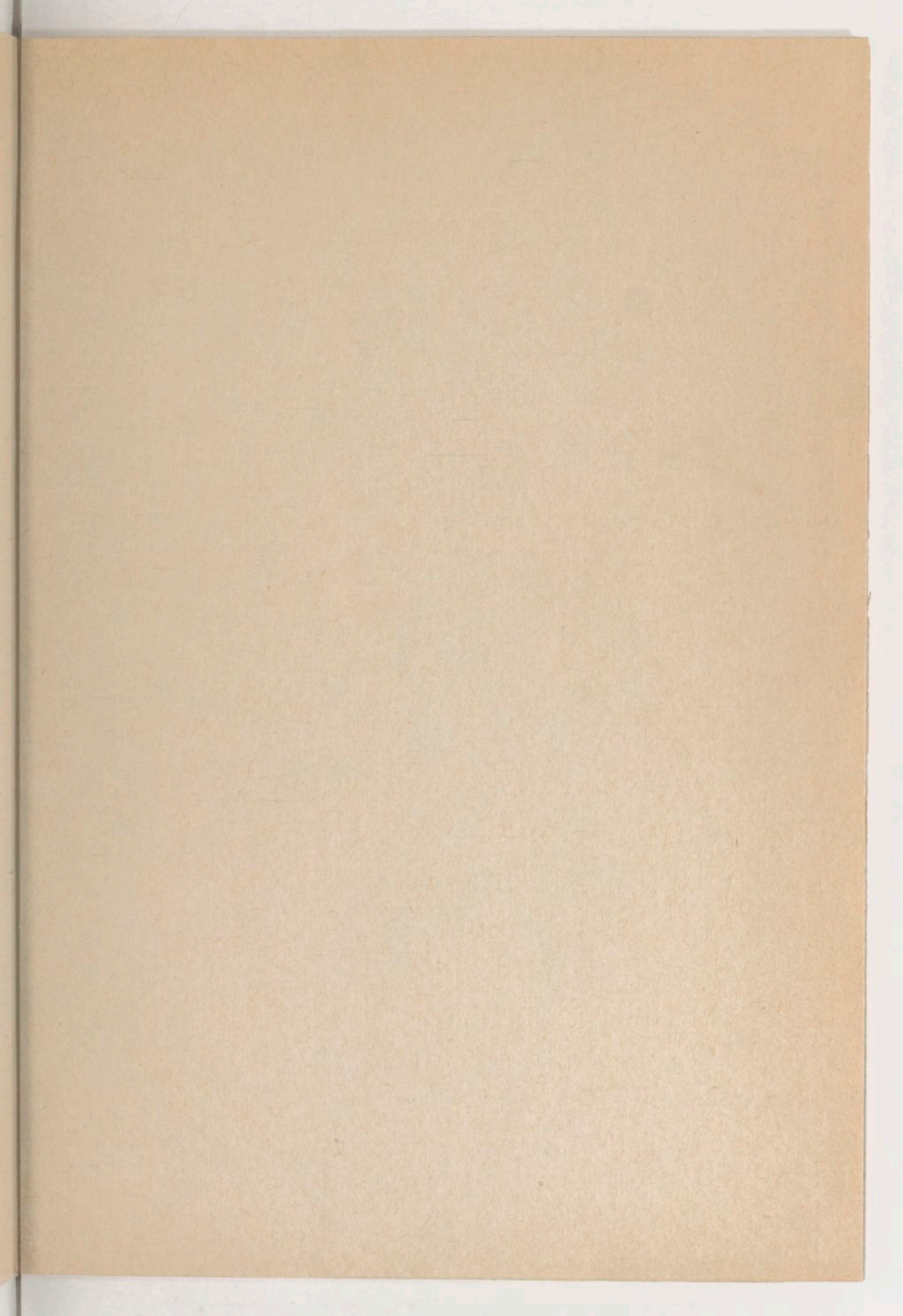
H. GLESS 1966

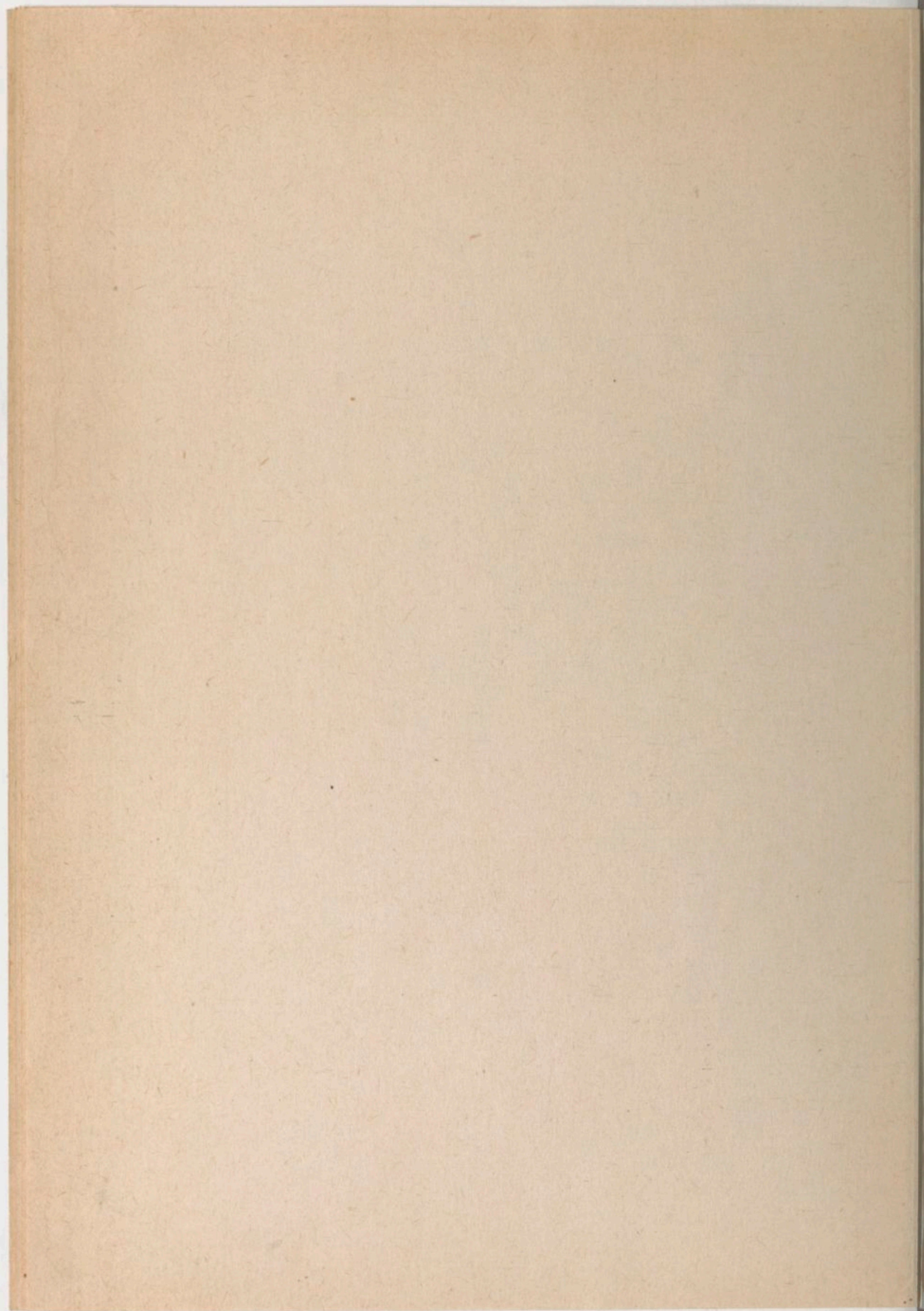












PUBLICATIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

OTTE À BOTTE

FANTASIES
MILITAIRES

PAR
IBRAHIM

dessins de
L. Vallet.

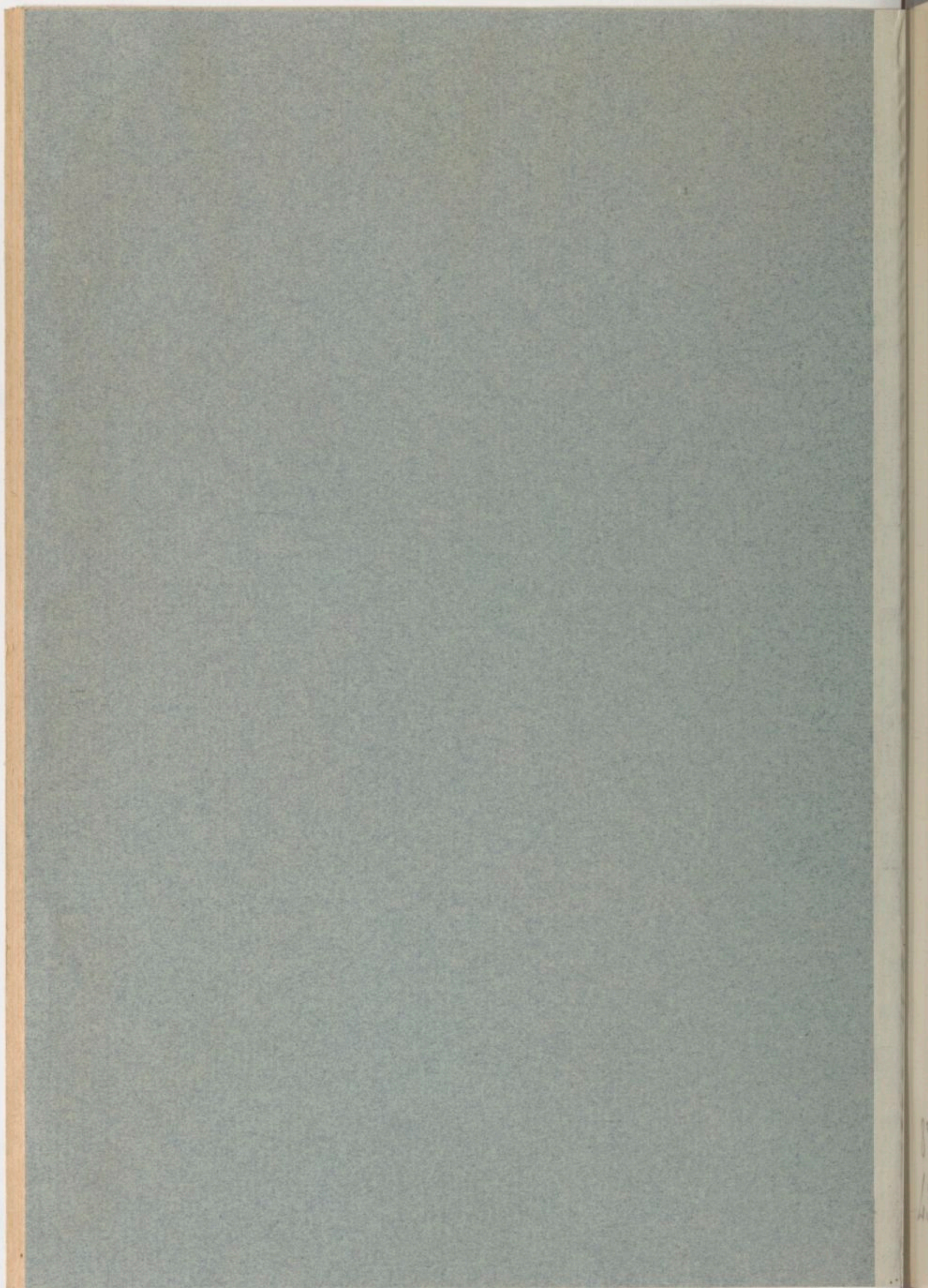
PREMIÈRE EDITION

PRIX

3 francs 80



BUREAUX : PARIS, 8, RUE FAVART, 8 — PARIS



BOTTE A BOTTE

546



8°Y²
L3174

*L'Auteur et l'Éditeur déclarent réserver leurs droits de
traduction et de reproduction à l'Étranger.*

*Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section
de la librairie) en octobre 1889.*

le 9 novembre

BOTTE A BOTTE

FANTAISIES MILITAIRES

PAR

IBRAHIM

DESSINS DE L. VALLET



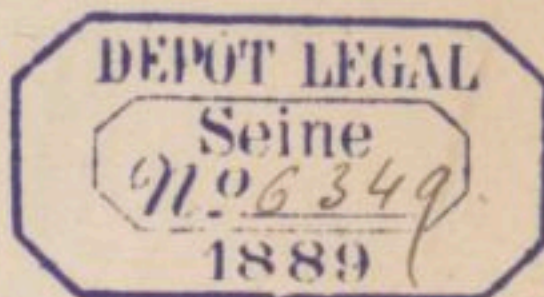
PARIS

PUBLICATIONS DE LA « VIE PARISIENNE »

8, RUE FAVART, 8

—
1889

Tous droits réservés.



BOULEVARD

PARIS

LIBRAIRIE

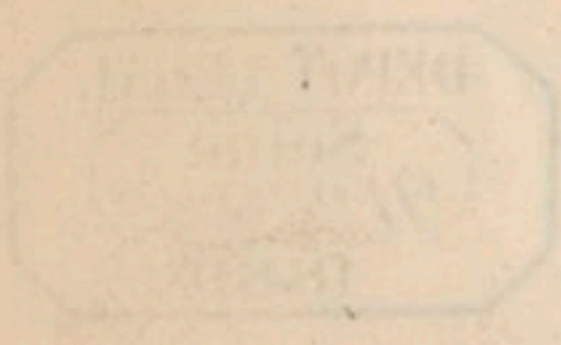
de la



PARIS

REDACTIONS DE LA

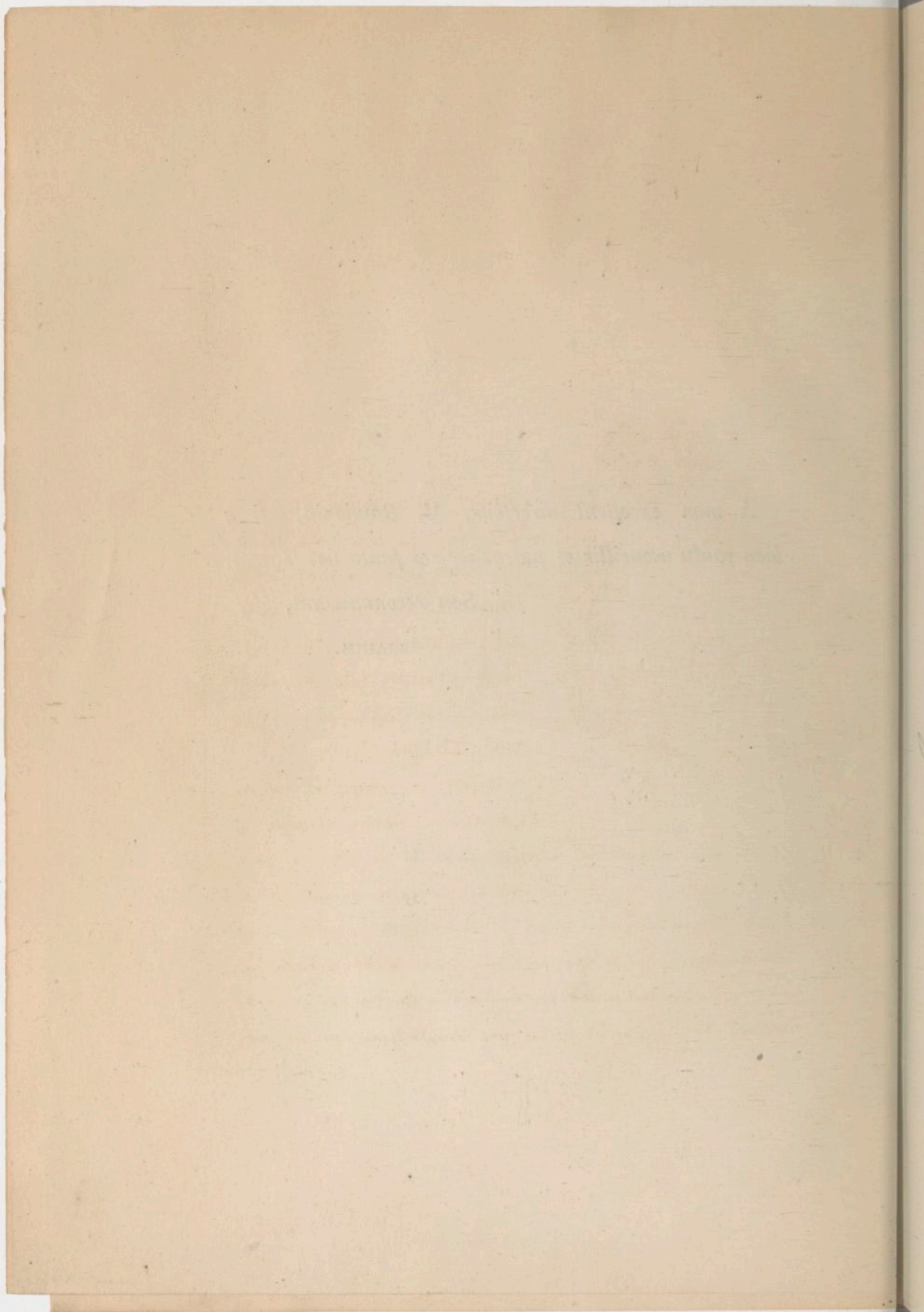
de la



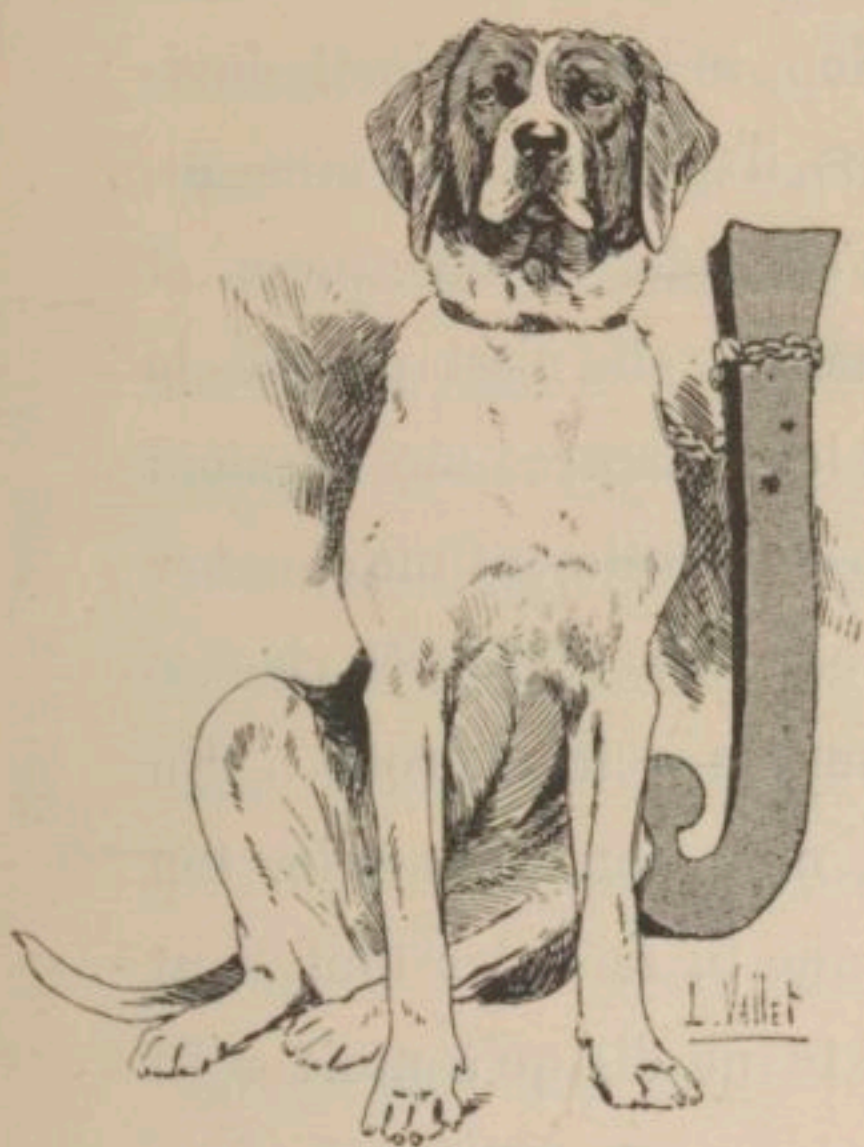
*A mon excellent directeur, M. Baudouin, qui a
bien voulu accueillir et patronner ces fantaisies légères.*

Son reconnaissant,

IBRAHIM.



SOUS LA TENTE



'ÉTAIS triste, quand je rentrai sous ma tente, le soir du 31 décembre, après ma journée de travail. Le soleil s'était couché derrière les sommets du Djurjura, et l'année nouvelle allait commencer pour moi par une nuit d'Afrique.

Depuis le matin, je faisais tout pour oublier le jour de l'an ; j'avais pressé la besogne, arpenté du terrain plus qu'il ne fallait ; mais le soir, ma bonne contenance m'abandonna complètement quand je me retrouvai seul, mon ordonnance ayant fermé ma tente, après avoir emporté les restes d'un souper auquel j'avais à peine touché, par extraordinaire. Seul, je ne le restai pas longtemps, car un por-

trait de femme me tenait compagnie, mais pour augmenter encore ma tristesse. Mon fidèle Moujik, était à sa place ordinaire, sous ma cantine. Et il ne s'expliquait pas mes tournolements ; est-ce vrai pourtant qu'il ne comprenait pas pourquoi je veillais, dans cette agitation, au lieu du franc et rapide sommeil qui nous prenait tous deux chaque soir, à peine la lampe éteinte ? Non, le brave animal devinait ma peine ; de temps en temps, il soulevait son museau, me regardait de ses grands yeux candides et affectueux, et semblait me dire : « Pauvre maître, elle n'est pas là, la
« jolie fille, dont le manchon et les fourrures me faisaient
« tomber en arrêt, et qui me laissait gentiment me coucher
« sur le bas de sa robe ; elle est loin, avec ses lèvres rieuses
« et ses jolies dents ; mais nous la retrouverons... En
« attendant, ne suis-je pas là, moi, ton camarade, ton
« frère, le confident des choses que tu racontes tout haut
« dans les chênes-lièges, et que tu ne dis qu'à moi ? » Et j'embrassais le nez de Moujik, qui me répondait par une de ces phrases que prononcent les chiens et qui ont leur sens.

Mais elle, que je voyais là, avec ses petits cheveux sur le front, son nez droit, effilé et net comme un ivoire, elle était restée là-bas, à Paris, et elle n'écrivait pas ; depuis trois semaines, pas une lettre, malgré deux dépêches pres-

santes, malgré les battues réitérées de mon spahi dans tous les bureaux de poste où aurait pu s'égarer la lettre. Qu'était-il arrivé ?

Aussi, quelle idée de s'en aller en Afrique, quand on laisse ses amours à Paris ! à Paris, et au mois de décembre !..... Sans compter qu'il y a un tas de chevaliers d'alcôve, qui surveillent les départs, et font leur spécialité des femmes dont les amants voyagent. Ce devait être un de ceux-là qui s'était posté obstinément contre notre loge, à l'Hippodrome le dernier soir, et n'avait pas cessé de regarder Lucie, nous suivant aux écuries, se glissant derrière nous jusqu'à la voiture, comme pour surprendre une adresse. Il était fat et insolent, ce monsieur, ce colonel de l'armée du Vénézuela, avec sa rosette multicolore.

C'était bien cela, je n'en pouvais plus douter ; le rastaquouère avait retrouvé Lucie, l'avait enguirlandée, était tombé peut-être sur un de ces moments psychologiques... où les absents ont tort ; et Lucie avait succombé ! Les remords venus, elle n'osait plus m'écrire. A dix heures j'étais inquiet, à dix heures et demie j'avais des soupçons, vers onze heures la certitude s'affirmait. Tout y concourait, jusqu'à la photographie de Lucie sur laquelle je découvrais les stigmates indéniables de la perversité ; comment n'avais-je pas remarqué plus tôt ce pli, au-dessous des pommettes ?

Ce pli dans la joue ne se voit qu'aux femmes coupables, et il aurait dû m'apprendre depuis longtemps que ce jour d'hui, 31 décembre, Lucie me tromperait avec un rastaquouère !...

Pour se conformer à ma triste pensée, tout faisait rage cette nuit-là autour de mon campement : les chacals, avec leur cri aigus, perçants, prolongés, éclatant tout à coup et se répondant de tous les points de l'horizon ; les hyènes, au cri plus rare, plus intermittent, et d'un effet si répugnant, comme le spasme qui précède un vomissement... Quand les bêtes criaient plus fort, les mulets de mon équipage de campagne se levaient effrayés, s'ébrouaient sous leur couverture, et la lune projetait alors jusque sur ma tente l'ombre de leurs grandes oreilles. Mon cheval Fakir restait seul impassible ; elle en avait vu bien d'autres, la bonne et solide bête, depuis le campement de la Safia où un lion était venu rugir à cinq cents mètres de nos tentes.

Plus près de moi, autour d'un feu clair dont la fumée montait droit vers le ciel, mes trois tringlots, mon ordonnance, et les quatre « assès » que m'avait envoyés pour la garde de nuit le douar des Beni-Rhaten, causaient avec animation. La conversation était dirigée, ou plutôt monopolisée, par un des tringlots qui représentait dans ce groupe l'homme au courant des choses d'Europe et des habitudes du monde. C'était un Parisien, fils d'un fabricant de

chaises en canne de la rue Oberkampf. Il racontait le jour de l'an à Paris à ses camarades de bivouac, pendant que les quatre « assés » accroupis devant le feu comme des tailleurs, grignotaient le pain blanc qui constituait pour eux un régal quand venait leur tour de garde ; entre les bouchées, ils marmottaient d'une voix creuse, avec ces raucités gutturales de l'arabe, des versets du Coran, des lambeaux de prière. Testart, le Parisien, leur adressait par-ci par-là, au cours de son récit, une apostrophe familière « T'as jamais vu ça, toi, mon vieux ? » A quoi l'Arabe répondait en écartant les bras, avec le geste qui signifie sous toutes les latitudes : « Makantche *sabir* ! » Et le discours reprenait au grand ébahissement de mon ordonnance et des deux autres tringlots, qui n'avaient jamais rien soupçonné de pareil dans la Corrèze. C'étaient des réveillons chez la blanchisseuse du boulevard Richard-Lenoir, avec des marrons, du vin blanc, et même une crème au chocolat ; c'était le cousin, établi poëlier-fumiste à Lyon, qui avait envoyé à la mère Testart une caisse de mandarines ; c'était la demoiselle de la fruitière de l'avenue des Amandiers avec laquelle on s'était promené, en manière d'amusement, au Père-Lachaise, et qui serait devenue volontiers M^{me} Testart jeune, si le tirage au sort n'y avait mis bon ordre ; c'étaient des noces, des rigolades, un défilé prolix de tous

les événements qui peuvent marquer le jour de l'an dans la rue Oberkampf. Tout y passait, de proche en proche ; la foire aux pains d'épices, l'inauguration du monument de la République, le *Trouvère* où Testart avait été figurant au théâtre du Château-d'Eau. Comme quoi Paris est la première ville du monde, qu'il n'y a pas un endroit où le jour de l'an soit aussi gai, et qu'il faut qu'un pays ait un bien mauvais gouvernement pour qu'il vous fasse passer le premier janvier dans l'alfa, à la belle étoile, avec quatre arbis qui ne font que dire leur bréviaire, trois mulets qui ne veulent pas rester tranquilles, et des sales bêtes de chacals et d'hyènes qui gueulent toute la nuit.

De temps en temps, les auditeurs risquaient un mot, un souvenir à eux, l'enterrement du père Coqueteau, où tout le monde était en ribotte ; la fille du maire qui s'était mariée le 2 janvier, ce qui avait fait deux jours de fête pour tout le village ; mais Testart ne laissait pas longtemps la parole à ces campagnards, et renchérisait aussitôt sur leurs propos : Il avait raison, ce Testart, le jour de l'an n'était possible qu'à Paris... avec Lucie !

Impatienté, je crie de ma tente : « Yah ! Assessa ! Skout-aleck, deroueek ! » (Vas-tu te taire), et les autres de répéter : « Igoul Skout-alek ! » (Il te dit de te taire) . Je n'entends plus qu'un vague murmure de prières débité en sourdine ;

mais les autres aussi parlent encore, à voix basse maintenant, comme des conspirateurs. Que méditent-ils pour leur jour de l'an ? Testart veut-il les entraîner dans quelque escapade, leur faire quitter le camp ? Il est capable de tout, ce damné Parisien qui ma attristé davantage avec ses histoires. Je prête l'oreille ; je ne me suis pas trompé ; mon ordonnance est du complot ; il dit : « Mais non, ça y fera pas de peine, au capitaine, au contraire. » Comment, au contraire ? Vous le verrez bien, si je prends vos frasques en plaisanterie. Et le Parisien reprend : « Alors, c'est dit, ça y est ? Dans cinq minutes ! » Les cinq minutes se passent : « C'est-i-l'heure ? demande Testart. « Oui, allons-y », répond mon ordonnance, qui a toujours le privilège de l'heure exacte dans ma petite troupe. Tous se lèvent, y compris les Assès, qui suivent le mouvement, et la bande se dirige, non pas furtivement vers Fort-National, à travers la montagne, mais vers ma tente, où la lampe est toujours allumée et où ma silhouette, se promenant sur la toile, a appris à mes hommes que je ne dormais pas. Près de la porte, Testart, de son plus pur accent faubourien, m'interpelle : « Pardon, mon capitaine, excusez-nous s'il vous plaît, nous voudrions vous parler. » Je sais ce que c'est, une permission, une carotte, pour ne pas travailler le lendemain ; je déboucle la porte ; ils entrent, Testart en tête, mon or-

donnance, les deux tringlots, et dans le fond les quatre burnous des Assès, qui jouent les mamelucks dans ce cortège. Testart prend la parole, son képi à la main : « Par-
« don, mon capitaine, mais comme nous avons vu que
« vous n'étiez pas couché, et que ça se trouve le jour de
« l'an, et qu'il est juste minuit, nous venons vous souhaiter
« la bonne année. Bonne et heureuse, mon capitaine, et à
« l'honneur de nous revoir à Paris, où le père Testart sera
« bien heureux si vous venez manger la soupe un soir à la
« maison. »

Je leur serre la main à tous, pendant que mon ordonnance, pour se donner une contenance, caresse « Moujik », qui est venu rôder autour de ses jambes. Les Assès, en montrant toutes leurs dents, me disent aussi : « Ah ! Boun ani, M'siou Captan ! Boun ani ! » Je déclare que le jour de l'an ne peut pas se passer ainsi, qu'on va tirer trois litres du baril pour faire du vin chaud.

Le vin chaud se confectionne au dehors ; c'est Testart qui en a pris la direction ; ils ont bien leurs rations de sucre, qu'ils vont sacrifier pour cette bombance ; les tringlots de la Corrèze ont versé les trois litres dans une grande gamelle et le sommet d'un pain de sucre émerge du liquide comme un pic au milieu des flots ; la cuisson va commencer quand Testart intervient : « Eh bien, de quoi, c'est comme ça

qu'on fait le vin chaud dans la montagne ? Oh la la ! Qué malheur ! » Et toute la supériorité gouailleuse de l'apprenti canneur de chaises reparait au sujet de l'assaisonnement du vin chaud. C'est du citron et de la cannelle qu'il faudrait ; mais où prendre du citron et de la cannelle sur les plateaux du Djurjura, en pleine Kabylie, à cent et quelques lieues de toute succursale de Potin ? Testart se désespère déjà de cette lacune, disant que c'est pas du vin chaud qu'on va faire, rien que du vin sucré comme on lui en donnait pendant sa fluxion de poitrine à l'hôpital Saint-Antoine. Heureusement citron et cannelle sont prévus dans l'approvisionnement de ma cantine à vivres, et j'appelle mon ordonnance pour lui remplir les mains de deux magnifiques citrons et de plusieurs tuyaux de cannelle qui embaument. Comme les grandes douleurs, les grandes responsabilités sont muettes, et c'est dans un profond recueillement que s'achève le vin chaud, Testart se bornant pendant ce sacerdoce à empêcher les interventions inopportunes de ses voisins.

Quand la chose est à point, le Parisien revient vers ma tente, restée ouverte, et me dit, avec son invariable formule : « Pardon, mon capitaine, si c'était un effet de votre bonté de prendre un verre de vin chaud avec nous ? » Je les rejoins, et, dans le quart en fer battu, je trinque avec eux.

Le vin chaud est bon, et sur les compliments sincères que j'en fais à Testart, une seconde tournée est versée. O puissance humiliante de la cannelle et du citron ! Pendant que mes hommes finissent leur gamelle, dont les Assès ont refusé de goûter : *Là! Sahah! ma n'schreubche! Kawa barca* (Non, merci ! Je ne bois pas ! Du café seulement), je parcours mon domaine, où tout me semble transformé ; les chacals et les hyènes ne lancent plus que des sons graves et nullement lugubres ; les grandes ombres de mes mulets font bien sur la blancheur crue de la lune ; Moujik est d'une gaieté folle, comme s'il avait bu du vin chaud, et flaire avec ardeur les moindres broussailles qui lui semblent contenir des gibiers extraordinaires ; je rentre enfin dans ma tente, et je m'endors en effeuillant toujours la marguerite des soupçons : Coupable ? Pas coupable ? Fidèle ? Pas fidèle ? Je crois bien que je suis resté, quand le sommeil m'a pris, sur le pétale qui disait : fidèle, pas coupable ! Mais pourquoi pas de lettres depuis trois semaines ?

Le lendemain, au petit jour, mon ordonnance venait me réveiller pour lever le camp et partir, et comme je le renvoyais pour laisser faire la grasse matinée à mon monde, il me dit : « C'est que, mon capitaine, il y a Ali qui vous apporte une lettre. » Une lettre ! La lettre peut-être !

Oui, c'était elle, une lettre de Lucie sur un papier que je ne lui connaissais pas et timbrée d'un autre bureau de poste que Paris. Voici ce qu'elle disait, cette lettre de jour de l'an :

Langres, le 20 décembre 1886.

« Mon chéri, j'ai quitté Paris deux jours après toi, d'abord parce que je ne pouvais plus y vivre sans toi, ensuite parce que ma tante m'a fait venir à Langres pour me consulter sur l'achat d'une maison dont elle a envie depuis longtemps et qui est à vendre. Je resterai donc chez ma tante jusqu'à ton retour, d'autant plus que j'y sers de nourrice sèche à mon petit neveu ; tu sais, le fils de ma sœur Amélie, dont le mari est dans les Messageries maritimes. Rien ne m'amuse comme ces fonctions, que j'aurais bien voulu remplir pour de bon, auprès d'un bébé, à nous, s'il y avait eu moyen ; mais il paraît qu'il n'y a pas eu moyen jusqu'à présent, je vais te dire pourquoi : c'est parce que je t'aime trop, mon chéri... Reviens vite, ta Lucie ne peut pas se passer de toi ; que c'est loin encore le mois de mai ! Veux-tu que je te dise comme je t'aime ? Non, je ne peux pas te le dire par écrit, rien que tout bas, dans l'oreille, comme quand tu me tiens avec ton bras passé autour de mon cou et ta main sur..... Voilà bébé qui crie, il m'appelle ; il faut que

j'aille le changer. Tu m'éciras chez M^{me} Dupiston, à Langres, rue de la République, 23; non, écris-moi poste restante, ça vaut mieux.

« Adieu, chéri adoré, je te..... et te..... »

« TA LUCIE. »

Les souhaits de mes hommes m'avaient porté bonheur; Lucie était fidèle, en sûreté, chez sa tante. A huit heures, nous levions le camp, et je prenais la tête de ma caravane, alerte, dispos, avec des encouragements pour chacun, bavardant, faisant sauter tous les ruisseaux à mon cheval, heureux comme un enfant qui vient de recevoir ses étrennes.



CERCLE MILITAIRE

QUELQUES TYPES

CERCLE MILITAIRE

QUELQUES TYPES

LE VIEUX COMMANDANT EN RETRAITE. — Vieux jeu, vieux clichés, vieilles gibernes. S'embêtait à mourir dans son quartier du Gros-Caillou; commençait à trouver la vie monotone, malgré la pêche à la ligne en été et la scie à découper en hiver, quand le général Boulanger a eu l'idée géniale du cercle militaire.



Au cercle, il a retrouvé deux vieux Labadens de Crimée : c'est un jour, en inscrivant une réclamation au registre, pour signaler la mauvaise qualité du rhum, qu'il a reconnu leurs signatures : « Taboureau et Tardemol ! du 2^e léger, comme, moi ! Ah ! c'est trop fort ! nom de... ! » Maintenant il ne lâche plus le pétrin, connaît tous les garçons par leurs petits noms, plaisante la lingère dans l'escalier et risque un coup d'œil à la cuisine vers cinq heures.

Passe parfois la journée tout entière au cercle : absinthe à dix heures sur le balcon (quand il fait beau), déjeuner à onze heures, café à midi, sieste à la salle de lecture de deux à quatre heures, absinthe à cinq heures, dîner à six heures et demie. Et vous croyez que ça ne vaut pas mieux que d'aller au café !



LE CAPITAINE INSTRUCTEUR DU ***^e HUS-
SARDS. — Monocle, bottes Chantilly,
élégante calvitie. A laissé un souvenir impérissable à
Saumur ; monte en course, s'est cassé au moins une fois
chaque membre, prépare le con-
cours hippique.

A l'habitude du club, s'effon-
dre et s'incrute dans les fau-
teuils, fume les yeux mi-clos,
la tête renversée, les pieds à
hauteur du nez. A toutes ses
relations au *Jockey* et à l'Épa-
tant. Ne vient au pétrin que de
temps à autre, quand il pense y
rencontrer certains vieux *calots* auxquels il est bon de



faire un doigt de cour. Le reste du temps, il blague l'installation, demande au limonadier où le cercle prend « ces excellents cigares » et conteste absolument que le kummel qu'on lui sert soit de l'Eckau, première marque.

LE SOUS-CHEF AU MINISTÈRE DE LA GUERRE. — Le type du bureaucrate travailleur. N'a pas son pareil pour s'atteler à la rédaction d'un rapport urgent que le chef, qui fume des cigarettes, lit le *Figaro* et reçoit des amis dans le bureau à côté, a exigé « pour demain matin absolument ».



Abat son ouvrage consciencieusement, sans faire tort au gouvernement d'une seule minute de ses heures de bureau : tous les jours de neuf à onze et de une à cinq, recta ! Le soir, se permet de temps en temps le cercle militaire comme extra. Choisit de préférence les jours de conférences instructives sur l'attaque et la défense des places, la topographie, etc. Après dîner, prend du café sans liqueurs. Ne fume pas : le tabac déprime les facultés cérébrales ?... Vingt-trois ans de services ! Sera peut-être bien décoré un de ces quatorze juillet, mais n'ira pas loin comme avancement dans le rond de cuir. Travaille trop !

LE CAPITAINE DE TERRITORIALE. — (En temps de paix : *Hautes nouveautés et lingerie de luxe; spécialité de trousseaux pour mariages riches; rue de Châteaudun, 437 bis.*) A eu une belle conduite, paraît-il, pendant la guerre,



comme franc-tireur. Médaillé à cette occasion par Gambetta qui l'a embrassé en lui remettant sa médaille devant la

compagnie, en armes; il en pleure encore, en le racontant, les jours de réception après beaucoup de punch et de marquises au champagne.

Paraît que sa *dame* et sa *demoiselle* ont produit un effet épatant au bal des officiers. Pourquoi pas? Vous avez bien vu, comme moi, de certaines patronnes de magasin, qu'on se représente, sans le moindre déplaisir, décolletées... très bas.

LE CAPITAINE AU *** DE LIGNE, EN PERMISSION A PARIS. — (En garnison à Guéret). S'est offert une permission de quinze jours à Paris, depuis longtemps projetée et sans cesse ajournée, faute du petit excédent de galette nécessaire.

Est descendu au Cercle militaire où l'on est bougrement bien pour dix francs par jour : la table, la chambre, l'ascenseur, les billets de théâtre à prix réduits, et des larbins, et des rideaux, et des journaux, et des sonnettes électriques,

et du chic papier chiffré pour correspondre avec les camarades et intimider les bons fournisseurs de province :

« Monsieur, en réponse à votre honorée du 16 courant où vous me demandez l'autorisation de faire traite sur moi pour une somme de quarante-trois francs, à la date du 1^{er} juin, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'étant à Paris en ce moment, au cercle militaire, je... »



En rentrant à Guéret, il introduira quelques réformes au cercle militaire du chef-lieu de la Creuse qui, décidément, n'est pas « à hauteur ».

LE LIEUTENANT DE RÉSERVE QUI A L'USAGE DU GRAND MONDE. — S'est donné beaucoup de vent comme secrétaire de la commission d'organisation des fêtes.

Offrait le bras aux dames, avec un certain je ne sais quoi? pour les placer dans la salle de concert; offrait aussi le bras aux divettes du programme pour les conduire au piano.



Voulait persuader à la commission de demander le concours de Paulus, qui aurait chanté *En r'venant de la revue* au-dessous du portrait (réédition de

la séance Munkaczy : peinture et musique); mais la commission n'a pas voulu, préférant d'autres moyens pour fêter, complimenter l'armée françai...ai...se.

Très, très calé sur les usages du monde. Vous clouez le bec avec des « mon cher, cela ne se fait plus ! » et des « vous ne verrez jamais cela dans le monde chic ! » A mené, du reste, la grande vie pendant trois—ans—de—suite, à Marseille, vous m'entendez bien ? C'était après son volontariat, quand il était comptable adjoint dans la maison de son oncle, Barbière, Rupion et Cie. — (Graines oléagineuses).

LE MEMBRE GRINCHEUX. — Lieutenant dans une section de télégraphistes. Grinche depuis l'âge de raison, avec ou sans raison, a toujours grinché, grinchera toujours. Aujourd'hui, il a un sujet de mécontentement réel : espérait les palmes académiques au 14 juillet dernier pour récompenser un petit ouvrage bien curieux dont il est l'auteur : *Télégraphie en campagne ; six planches dans le texte*. Mais rien n'est venu ; on a préféré décorer des cabots, comme M. Antoine!!!

Remplit à lui tout seul le registre des réclamations. On le voit écrire nerveusement, congestionné... et il ne comprend pas que... n'admet pas que... dans un cercle qui se respecte, on...

LE TOUT JEUNE OFFICIER D'ADMINISTRATION. — Sort à l'instant de l'Ecole de Vincennes. Attaché à la manutention du quai de Billy. Fameux ! la garnison de Paris !

Un peu épaté du luxe qui l'environne au cercle et ne peut s'empêcher de remercier poliment, avec un gracieux sourire, quand un valet de pied lui présente du feu pour son cigare.



Et puis les fêtes..., les réceptions..., les concerts. Épate Malvina en lui racontant toutes ces choses, le lendemain matin, dans leur petit bocal haut perché de l'avenue Rapp, où plonge indiscrètement la tour Eiffel.

LE CAPITAIN D'ARTILLERIE. — Attaché à l'atelier de construction de Puteaux.



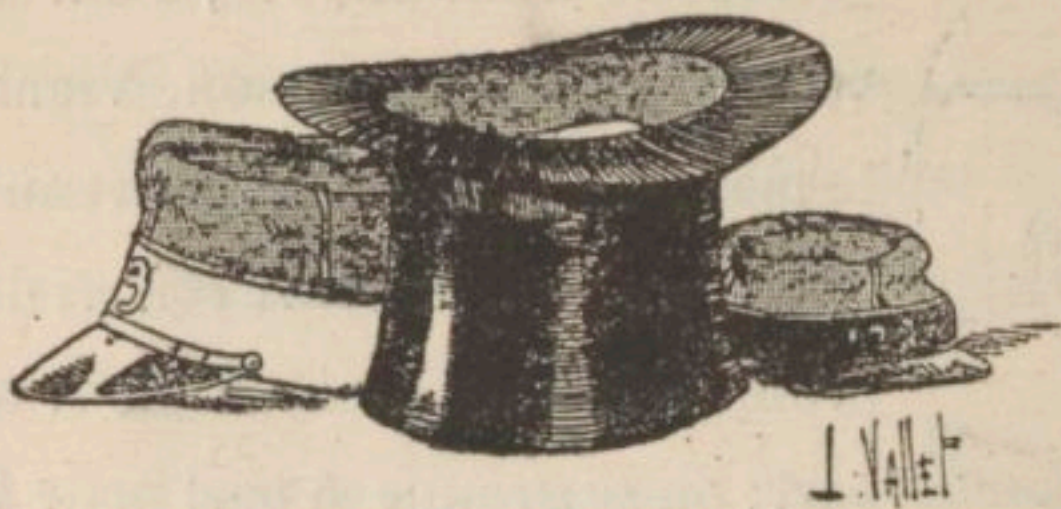
Sous le front chauve, l'œil intelligent et vif derrière le lorgnon. Vient au cercle le mercredi soir. On est convenu d'un jour pour se retrouver entre *cocons* de la même promo. On dîne ensemble à une table à part ; on se groupe à part pour le café. Et alors en avant les canons, la balistique, la poudre B, la mélinite, la résistance des aciers, le tir à grandes distances... et tout le bazar.

LE JOURNALISTE, AMI DU MILITAIRE. — A suivi autrefois l'expédition de Tunisie; va aux manœuvres tous les ans et tartine agréablement sur les règlements et circulaires.



Coupe de barbe boulangiste, pantalon demi-hussarde, cravate flottante.

Connaît beaucoup le brav' général qui ne l'oubliera pas une fois au pouvoir. Il en parle discrètement, tandis que sous le gilet blanc son abdomen se dilate d'aise, comme gavé d'avance. Toutefois les sous-entendus restent assez vagues pour qu'on ne puisse préjuger s'il s'agit d'un portefeuille ou d'un simple bureau de tabac?...



LUEURS MOURANTES DE CÉLIBAT

BOURNE MOUNTAIN DE CRYSTAL

LUEURS MOURANTES DE CÉLIBAT



Le capitaine Roland de Simerale, chef du bureau arabe de Lalla-Marnia, terminait mélancoliquement son congé de deux mois à Paris.

Chaque année, il s'échappait ainsi pendant la canicule africaine ; passait quinze jours sur une plage élégante, autant en villégiature chez des châtelains amis, et un mois à Paris, pour manger gaiement une centaine de louis, apprendre les potins, réchauffer la bienveillance de quelque gros bonnets du ministère ; et aussi faire acte de neveu prévenant auprès de sa vieille et riche tante, la marquise de la Ravagère, veuve sans enfants, retirée tout l'été dans sa chère résidence aristocratique de Saint-Germain-en-Laye.

Mais, cette fois, il s'était mortellement ennuyé. Pourquoi ?

Maussade, dégoûté, envahi d'un spleen persistant, tout lui avait semblé fade, usé, banal, dénué d'attrait.

Au café-concert, l'invariable Paulus, débitant ses monologues gascons et auvergnats, ses couplets soulignés d'enfres-chats, de moulinets de canne, de jongleries de chapeau.

Au Jardin de Paris, à l'Hippodrome, au Cirque, les mêmes femmes, toujours les mêmes depuis dix ans ! et l'éternelle formule écœurante du racero : « J'ai bien soif, monsieur. Offrez-moi donc un bock ? » Et si on s'éloigne en silence, l'injure qui jaillit aussitôt derrière vous : « Oh ! regarde donc, ma chère, c'te tête de panné ! »

A la Paix, chaque soir, l'absinthe prise solitairement.

Pas une de ces bonnes rencontres de camarades, comme il en faisait tous les ans ; « Tiens ! de Simerai ! Tu es en permission ? Bonne affaire ! Et quoi de nouveau dans le Sud oranais ? » ; puis, le bon bavardage, les souvenirs d'école et de garnison, le sucre cassé sur la tête des chefs dont on se rappelle les dadas et les rengaines, dont on mime la voix et les gestes... Ensuite, le dîner ensemble, et enfin, la grande fête se prolongeant tard dans la nuit.

« Dieu que je m'embête ! » pensait le capitaine, abandonnant son journal et se renversant dans un large bâillement.

Sur le boulevard, des parapluies s'ouvraient; la marchande de journaux se hâtait d'abriter son étalage sous le kiosque.

— Emile !

Le garçon s'empressa :

— Monsieur désire ?

— Je dînerai ici. Réservez-moi une table, mais pas près de la porte, surtout.

— Bien, monsieur.

Solitairement toujours, de Simeraie absorba le potage d'oxtail, le homard-américaine, et le tournedos à la plénipotentiaire. Oh ! l'appétit restait bon, malgré le spleen. De Simeraie n'était pas précisément envahi d'une maladive désespérance de poète décadent : son cas n'était pas davantage le noir pessimisme de l'école moderne.

Ce qu'il avait ? — Mon Dieu ! il avait trente-sept ans ; âge où paraissent les premiers fils d'argent sur les tempes, où la patte d'oie se dessine plus nette, où le besoin d'un foyer, d'une affection durable, se font sentir vaguement ; sentiment encore informe, qui lutte péniblement contre le tenace égoïsme...

Trente-sept ans ! C'est jeune pourtant, et avec une santé de fer, une carrure de géant, une tournure élégante, on peut rire quelques bonnes années encore.

La famille ? Oui, certainement ; cela doit être bon ?

La petite femme toute neuve, qui ne sait rien de rien, en rien ! Les repas confortables, en coin de feu et pantoufles, dans un doux tête-à-tête ; auprès de soi, une âme qui se fait le sosie de la vôtre, qui jouit de vos jouissances, souffre de vos souffrances, espère, craint, vibre avec la vôtre, à l'unisson, toujours ! toujours !... Le mariage seul, le bon mariage procure cette harmonie, cette fusion parfaite de deux « moi » en un seul !... On le dit ?...

Le mariage ! oui, mais... Les enfants qui piaillent en faisant leurs dents ! la jeune femme à conduire dans le monde, au bal, au concert !... le monde ! le monde où l'on s'ennuie, souvent !... Et la séquelle des vieux parents et alliés à voir et à recevoir ? Et la série interminable, sans cesse renouvelée, des obligations, des corvées ?... Tout cela donne à réfléchir.

D'autre part, le célibat ! le libre célibat ! à l'aise dans la petite fortune, bien rondelette, bien suffisante pour satisfaire tous les goûts. Chaque année se décomposant ainsi :

Dix mois d'Afrique dans la somptueuse autocratie des affaires indigènes : les grandes chasses au sanglier, au chacal, à la gazelle, au mouflon, les caïds, prosternés, vous baisant les mains ; les tournées sur le territoire du Cercle, sous l'escorte pittoresque du goum et des spahis ; les diffas

sous les tentes des chefs ; les siestes délicieuses à l'ombre des oliviers, sur les nattes du Maroc, en gandoura et babouches, pendant que le soleil éclatant de midi blanchit les coupoles de marabouts et remplit l'atmosphère de bouillonnements et de mirages.

Puis, après l'inspection, le congé annuel de deux mois. — Alors, la noce ! la noce ininterrompue ! la dépense, sans frein, des provisions de santé accumulées là-bas, dans la vie active du « bled » ; la satisfaction goulue des ardeurs longtemps comprimées ; les grasses matinées après les nuits blanches, la bonne chère... et le reste.

Ainsi rêvait ce bon de Simeraie. Des images contradictoires, tour à tour attrayantes ou inquiétantes, traversaient son esprit, et il s'oubliait là, devant la nappe blanche, les yeux mi-clos, la tête perdue dans un nuage de fumée bleue, un verre de fine champagne devant lui. Les exhortations de sa bonne tante, chez qui il dînait une fois la semaine et se laissait, en bon neveu, battre à plate couture au bésigue chinois, lui traversaient aussi la mémoire :

« Mon neveu, il faut vous marier. L'heure est grandement sonnée, et, si vous tardez davantage, l'heure passera. Laissez-moi faire. Je connais une jeune fille qui vous conviendra merveilleusement : une jolie dot... Oh ! rassurez-vous ! elle a aussi la taille et le... développement... Je

connais bien vos goûts, n'est-ce pas ? — Tous les Simeraie sont pareils : bons garçons, grands chasseurs, grands mangeurs, grands... enfin .. Oh ! je suis tout à fait d'avis qu'un homme doit trouver certaines satisfactions essentielles sans sortir de chez lui... Vous ne pouvez pourtant pas faire toute votre carrière au fond du désert ? Cela n'a qu'un temps, tout comme les coulisses des petits théâtres, les cabinets particuliers et le baccara. Allons ! dépêchons-nous : je veux être au moins grand'tante n'ayant pu être grand-mère. »

Puis, après un silence, la tante avait conclu :

« Enfin, réfléchissez, mon cher Roland, et répondez-moi jeudi prochain. Si vous renoncez à vous arrêter huit jours en Dauphiné, chez votre ami de Rostaing, nous avons encore le temps, avant votre départ, de jeter des bases sérieuses. Vous savez combien le général Tardemol est disposé à m'être agréable ? On obtiendrait facilement votre rentrée en France et même la garnison de Paris. C'est encore une considération, cela ! Tardemol ne sera pas toujours gouverneur ; il y a d'autres grands hommes, dans l'armée qui attendent leur tour. »

— Elle a raison, sans doute, la bonne tante. Parbleu ! il faudra bien faire une fin un jour ou l'autre. Mais rien ne presse positivement. L'an prochain, il sera temps encore...

Cette fois je ne peux vraiment pas brûler la politesse à de Rostaing qui a retardé, exprès pour moi, ses fameuses battues au sanglier. Sacré de Rostaing ! « Je compte sur toi, absolument, me dit-il. Il y aura des femmes ! des femmes pour tout le monde ! » En voilà un fêtard ! Il a cependant deux ans de plus que moi, et il n'est pas pressé d'en finir lui... L'an prochain... peut-être... Et cependant ? si l'occasion est unique, comme ma tante l'affirme ?...

— Garçon ! l'addition !

De Simeraie jeta deux louis dans l'assiette, se laissa nonchalamment passer son pardessus, puis sortit, salué très bas par Émile qui s'était précipité pour lui ouvrir la porte.

Sur le trottoir, le capitaine hésita. Où aller ? Rien ne l'attirait ; d'ailleurs, il avait tout vu.

L'Opéra jetait ses lumières blanches sur la place ; les voitures arrivaient, ralenties, devant le perron, suivant une file régulière, disciplinée par les gestes impératifs des gardiens de la paix. Des portières claquaient ; des habits noirs s'empressaient, offrant la main à des formes enveloppées de dentelles qui émergeaient prudemment des voitures, tendant un petit pied méfiant vers le marchepied... Des ménages ! évidemment. Des gens mariés !... Et plus loin, sous le globe éblouissant de lumière opaline, se

détachait la silhouette du garde de Paris à cheval : immobile, le casque flamboyant, le grand manteau drapant la large croupe du cheval ; silhouette héroïque où perce cependant, sous la grosse moustache bon-enfant, le papa, le bon gendarme ennuyé de la corvée et pressé de retrouver le foyer, la femme et les gosses. Marié ! lui aussi. Tous mariés !

A ce moment, l'obsession prenait pour de Simeraiie cette forme particulière : Paris lui apparaissait uniquement peuplé de couples réguliers, heureux sans doute, au milieu desquels, lui, errait isolé, redoutant à chaque pas cette question étonnée :

— Vous n'êtes pas marié ? Ah ! quel âge avez-vous donc ?

Il s'en alla rêveur, à petits pas, en fumant son cigare ; et ce fut sans préméditation, inconsciemment presque, qu'il se trouva devant l'un des guichets du Jardin de Paris, tendant ses cent sous. Il s'agissait tout bonnement de tuer deux heures, avant de se coucher.

Comme il franchissait le contrôle, devant lui une belle fille entrait. Il l'examina attentivement : élégante, bien faite, divinement chaussée, la tête fine, coiffée d'un casque de cheveux noir d'ébène, le cou gracieux et dégagé, émergeant d'une collerette légère de gaze blanche.

— Tiens ! tiens ! qu' c'est qu' ça donc ! une nouvelle ?...

Jamais vue encore. Hé ! hé ! aurais-je de quoi m'occuper ce soir ? Franchement, ce serait une aubaine ! Je m'ennuyais à mourir.

De Simeraie ajusta son monocle et commença le manège usuel : passant et repassant, retroussant sa moustache, faisant valoir sa main, très blanche et très fine, qui tenait le cigare entre deux doigts, les autres en aile de pigeon. De temps à autre, *elle* souriait discrètement, en détournant la tête et jouant de l'éventail. C'était charmant. Au moins. celle-là conservait le je ne sais quoi, la mince enveloppe poétique qui nous est indispensable à nous autres, après trente-sept ans, une fois passés les grands appétits gloutons de la première jeunesse que les allures grossièrement vénales ne rebutent pas.

Ce n'était pas l'éternel :

— Monsieur ! j'ai bien soif...

— Ah ! zut ! Du coup ! madame, je n'ai plus faim, moi !

De Simeraie se complaisait dans cette stratégie galante, retardant, à dessein, le dénouement dont il était sûr ; ayant deux bonnes heures devant lui et voulant les dépenser en artiste, avec l'illusion d'une réelle aventure. A onze heures moins le quart, au moment où ces dames passent au vestiaire ; alors, il ferait brèche, entrerait dans la place, et enfin, coucherait sur les positions de l'ennemi, ce qui,

comme chacun sait, est la conséquence classique d'une victoire, aussi bien en amour qu'en art militaire.

Tout s'annonçait bien. Cette femme était là par exception évidemment : elle n'avait pas l'effronterie particulière au clan des habituées, différentes des batteuses de trottoirs par la toilette seulement. Une débutante peut-être?... Mais non ; pas avec cette élégance, cette aisance, cette distinction... Plutôt une horizontale de haute marque, en petite escapade fantaisiste, cherchant un béguin pendant une absence de monsieur. De Simeraie inclinait fortement pour cette dernière hypothèse et jouissait, par avance, en songeant au souper charmant qui l'attendait, avec une femme aimable, fine assurément, sachant causer, musicienne peut-être?... puis, la nuit ! !.. Et comme il sentait croître ses désirs à mesure qu'approchait l'heure de la possession, il sifflottait d'allègres refrains, tout stimulé, tout ragaillardi par sa bonne fortune.

Deux rastaquouères qui arpentaient les allées, bras dessus, bras dessous, avec des cheveux pommadés à outrance et des cravates sang de bœuf enchâssant d'énormes bouchons de carafe aux feux verdâtres, s'approchèrent un moment de la belle et tentèrent un assaut. Le regard dédaigneux qui les accueillit ne pourrait se peindre, et de Simeraie flatté, heureux de cette preuve manifeste d'un goût

délicat, de cette intention évidente de souligner la préférence dont il était l'objet, ne put résister au plaisir de toiser ces deux grotesques du haut de sa belle taille, en ricanant derrière son monocle. Vite consolés d'ailleurs, et faciles à satisfaire, les deux têtes de ténors italiens se rabattirent sur une des femmes de comptoir qui étalait un débordement de chairs enfarinées, sur lesquelles ces fins gentilshommes se livrèrent aussitôt, manuellement, à des expertises variées :

— Caramba ! qué tétas buénas !

De Simeraie manœuvrait toujours, finement.

L'éternelle promenade en rond, autour du kiosque, avait cessé tout à coup. Une grappe humaine se pressait en un seul point autour du quadrille naturaliste : *Vol-au-Vent* et *Grille-d'Egout* récoltaient leur ovation quotidienne et les visages épanouis des spectateurs disaient clairement la fierté d'être Français, le pays des arts (qui pourtant *n'ont pas de patrie*, dit-on), le premier peuple du monde pour rendre hommage au vrai talent !... Le *désossé* et l'*épatant*, coiffés de chapeaux de paille à *rubans illustrés*, des mèches frisées retombant sur le front, un *mégot* au coin de la lèvre, avaient leur part dans cette apothéose...

Elle s'était approchée, comme tout le monde, et regardait souriante, le visage tendu entre deux épaules.

A côté d'elle : un municipal, impassible, bras croisés, ganté de blanc, grand, fort, jeune, imberbe et rougeaud. A petite distance, en arrière, de Simeraie observait sa conquête, le cigare aux lèvres, un petit pli de silencieuse fatuité au coin des moustaches.

Et *Grille-d'Egout* montrait ses dessous en tricotant des jambes, pendant que *Vol-au-Vent* tenait une jambe en l'air, au port d'arme, le pied désarticulé en spirituelles petites contorsions. Le désossé faisait *battant de cloche* avec une patte, indéfiniment ; et l'épatant, fendu en grand écart, affectait, par terre, une expression flegmatique et indifférente, les pouces dans le gilet...

— C't égal ! on n'en voit pas tant à Bousy-sur-Cliffe ! dit la jeune femme à mi-voix, comme se parlant à elle-même.

— Pardon ! Squé pr hasard, vous sérié de c'pays-là ?

— Mais parfaitement... Et vous ?

— Moi aussi ! C'est curieux ça pr' exemple ! mais nous sommes *pays*, pour lors ?

Hein ! quoi ? qu'entends-je ? Elle cause avec le municipal !

Et dans la surprise, la figure de Simeraie s'allongea piteusement, laissant tomber le monocle sur le gilet. Il s'écarta un peu mal à l'aise, déçu, malheureux même. Il se mit à aller et venir, sans trop s'éloigner, et chaque fois

qu'il repassait près du couple, des propos lui arrivaient, achevant de le désabuser, de l'abattre, et faisant gronder en lui une sourde colère.

— Mais vous étiez à la noce de Mariette, alors ? la fille de Roupet le boulanger ?

— Mais bien sûr ! C'était mon frère qu'était garçon d'honneur ; mon frère Jean Burleau. I s'a marié aussi ; il est établi marchand de grains à Virleville, pu près trois kilomètres de Bousy, sur la route de Caen, savez-bien !

— Ah ! c'est drôle tout d'même, de se retrouver comme ça deux *pays* ! et au Jardin de Paris encore !

— Ah ! ben ! pour sûr que c'est drôle !

Et rouges de plaisir tous deux, inconscients des sourires qui s'échangeaient alentour, ils parlaient du village, évoquant des souvenirs, risquant un mot de patois en éclatant de rire ; elle follement, tournant sur les talons, s'abattant contre lui, lui tapant sur l'épaule avec son éventail ; lui, rigide malgré tout, figé dans la consigne, les talons joints.

De Simeraie étouffait. Ainsi, il était là, à deux pas, lui ! capitaine ! décoré ! Trois blessures ! huit campagnes ! bel homme, élégant, généreux avec les femmes ! Et ce rustre de troupier lui soufflait sa conquête, sans efforts, sans décroiser les bras, se laissant frôler, carresser, cajoler !

— Animal ! si je te tenais, là-bas, dans mes spahis !

— J'vous offrirais ben quéque chose, mais j'peux pas bouger : la consigne ; comprenez ?

— Oh ! ça ne fait rien. C'est la fin maintenant.

Et après un silence, quelques paroles confuses, prononcées à mi-voix.

— Tout à l'heure... coin de la rue... Entendu ! spa ?

Elle s'enfuit, sautillante, heureuse, et courut au vestiaire. C'était fini ; on sortait.

De Simeraie regardait la sortie, campé sur le trottoir, mâchonnant son cigare avec rage.

A l'écart, le peloton des municipaux de service se reformait sur deux rangs. Un jeune garde s'approcha du brigadier, talons joints, la main à la coiffure et lui adressa une demande accompagnée de mouvements de tête indicatifs, signifiant qu'il avait quelque chose de pressé et d'agréable à faire... par là... de ce côté-là...

— Allez ! dit le brigadier. Mais, savez ? vous prenez la garde demain à Tournon. Pas d'erreur !

— Oui ! oui ! brigadier.

Et le jeune homme, relevant son sabre-baïonnette de la main gauche, disparut au pas gymnastique.

Le spleen était revenu ; plus noir qu'avant dîner, plus noir que jamais !

De Simeraie remonta vers les boulevards, entra à la Paix, et se laissa tomber sur une banquette.

— Monsieur désire ?

— De quoi écrire.

Et vivement, d'une main fiévreuse, il traça cette courte épître :

« Mon cher ami,

« Excuse-moi de te faire faux bond cette fois encore. C'est pour une raison sérieuse. Je n'ai plus que huit jours à passer à Paris, et il est question pour moi d'un mariage. C'est ma tante de la Ravagère qui s'occupe de la chose. Ma présence ici pendant cette dernière semaine est donc tout à fait indispensable.

« Il faut bien finir par là, mon bon, quoi que tu en dises. Crois bien que j'ai profondément réfléchi et que ce n'est pas une boutade.

« A toi, de vieille amitié,

« R. DE SIMERAIE. »

Et sur l'enveloppe il écrivit :

Monsieur de Rostaing,

au château d'Oisans-la-Grave,

par Saint-Marcellin (Isère).

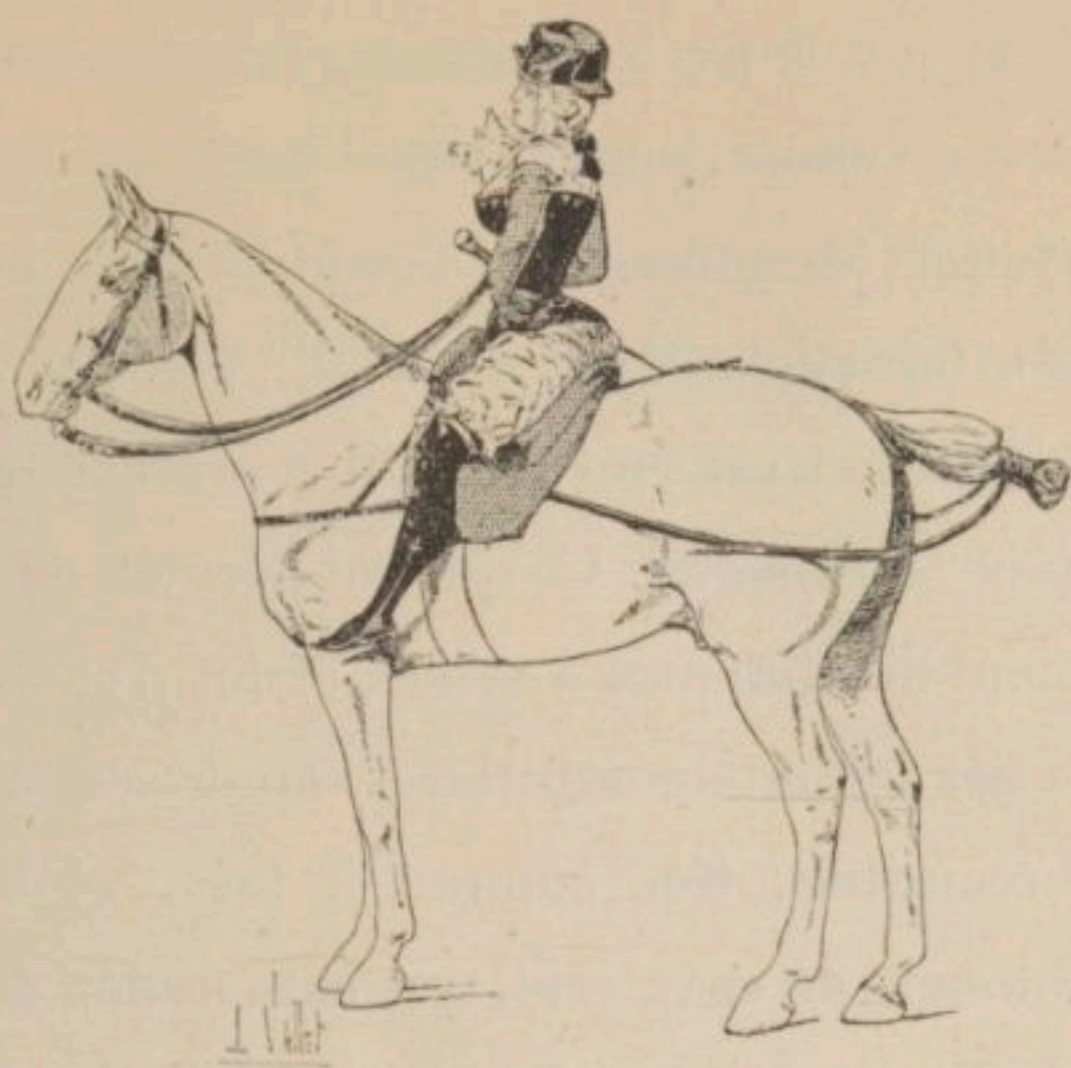
— Garçon !

— Monsieur ?

— Cette lettre au chasseur, pour la poste ; immédiatement.



SAUMUR



SAUMUR

AUTOUR DU CAROUSEL

CAVALIERS, BELLES ET BÊTES

Sous-officiers élèves

Le jeune et imberbe Raoul de Paffort du Thoue. — A raté son baccalauréat avec persistance et continuité. Pourquoi se la fouler, puisque papa a de la fortune ? Oui, mais

papa, qui ne plaisante pas tous les jours, voulait absolument qu'on fit quelque chose, pendant quelques années au moins, au lieu de jouer les jeunes de Tremble dans les garden-parties, et « s'faire fich' d'soi » par M^{lle} Loulou... Papa ne fait rien non plus, c'est vrai; mais il a servi et fait campagne, autrefois, *à l'époque*. Ce qui lui permet de promener honorablement du club aux Acacias, et des Acacias à Trouville, une assez belle tête militaire, rehaussée d'un ruban rouge imperceptible, très comme il faut, et de tutoyer quelques colonels de cavalerie, ses camarades de promos.

Donc, a fallu s'engager au 7^e de l'arme; colonel de Gueulard, cousin, par alliance, des Paffort du Thoue. Et le coup d'épaule du colo aidant, sans compter un peu de vrai *fanatisme* aussi, — pourquoi pas? — qui lui est *venu de nuit* dans la chambrée parfumée!... en entendant ronfler le brigadier; nous voilà à Saumur, avec l'espoir charmant du galon de sous-lieutenant, à la fin de l'année prochaine.

M^{me} IRMA, rue Blanche, 24 *bis*, Paris.

Saumur, le ... 1888.

Ma chère petite Irma, veux-tu me faire bien plaisir? Viens voir le carrousel de Saumur qui aura lieu le 13 août. Tu sais que je ne pourrai pas aller à Paris après les examens.

Papa se méfie ; il vient assister au carrousel et m'emmène avec lui à la campagne pour toutes les vacances. Ici, nous



pourrons nous voir très bien quand même. Je te retiendrai une chambre à l'hôtel du *Cygne* où j'irai te retrouver après l'appel du soir. Je suis bien avec l'adjutant.

Je t'envoie vingt-cinq louis que j'ai ramassés hier au bac, comme par hasard. C'est pour ton voyage ; mais tu viendras au moins ? Tu verras ma belle jument : Minerve ! Elle ressemble à cette alezane épatante que nous avons vue au cirque d'été, le soir où j'ai fait ta connaissance. Tu te souviens ! ! !

Je t'embrasse partout.

RAOUL.

Prends le train de 7 h. 40, la veille du carrousel, le 12. Il n'y aura certainement personne à ce train-là ; de sorte que je pourrai, sans danger, aller t'attendre en pékin dans une voiture fermée.

Sous-lieutenants élèves

Le jeune, brillant et fortuné vicomte Robert de Gommères. — A Saint-Cyr, il a dû *pomper* ferme, surtout sa première année, pour décrocher la cavalerie. Mais maintenant, à Saumur, ah ! repos pour la pompe, n'est-ce pas ? — Son classement ? S'en fiche un peu, par exemple ! Demande les *Chas. d'Af.* ou les *margouillas* (spahis)... Alors ?... Et puis, laissez donc faire ; ses notes de cheval et la *cote d'amour* le remettront rudement d'aplomb ; vous verrez ça ! Le capitaine écuyer, Lenglumé des Étrivieres, s'est toqué de lui et lui pique la constante 19 au manège, en carrière, à la théorie... et partout ; il lui fait des reprises de sauteur et de haute école pour lui tout seul, et lui donne à corriger les épreuves de son livre, en incubation : *Hippologie spéciale du cheval de guerre*.

Bon camarade ; un chic énorme en tenue ; très aimé des femmes de tous âges. Beau joueur, flegmatique comme un clubman de vingt-cinq ans de pratique. Faut lui voir tailler une banque, le monocle ajusté, le cigare aux lèvres ; avec un petit air d'indifférence et de fatigue... Il n'y a plus d'enfants ! vous dis-je.

Paris, le... 1888.

Mon Robert adoré,

J'irai assister au carrousel, comme tu m'y invites si gentiment. Tu sais si je pense toujours à toi ! — Travaille bien



tes examens de sortie.

Je ne veux pas que ta tante dise encore que c'est un malheur pour toi de m'avoir connue.

Comme si je te demandais autre chose que ton amour !!!

Enfin, le monde est bien injuste !

Penses-tu toujours à tes vilains projets d'Afrique ? Tu sais *que je te suivrai*. Ça ne

m'épate pas. J'ai bien été aux Indes.

A bientôt donc, mon amour, et mille baisers de feu !

DELPHINE DE L...

Rue Marbeuf, 13 bis.

Je prendrai le train que tu m'indiques : 7 h. 40, le 12. —
Nous serons seuls à la gare. Tant mieux !

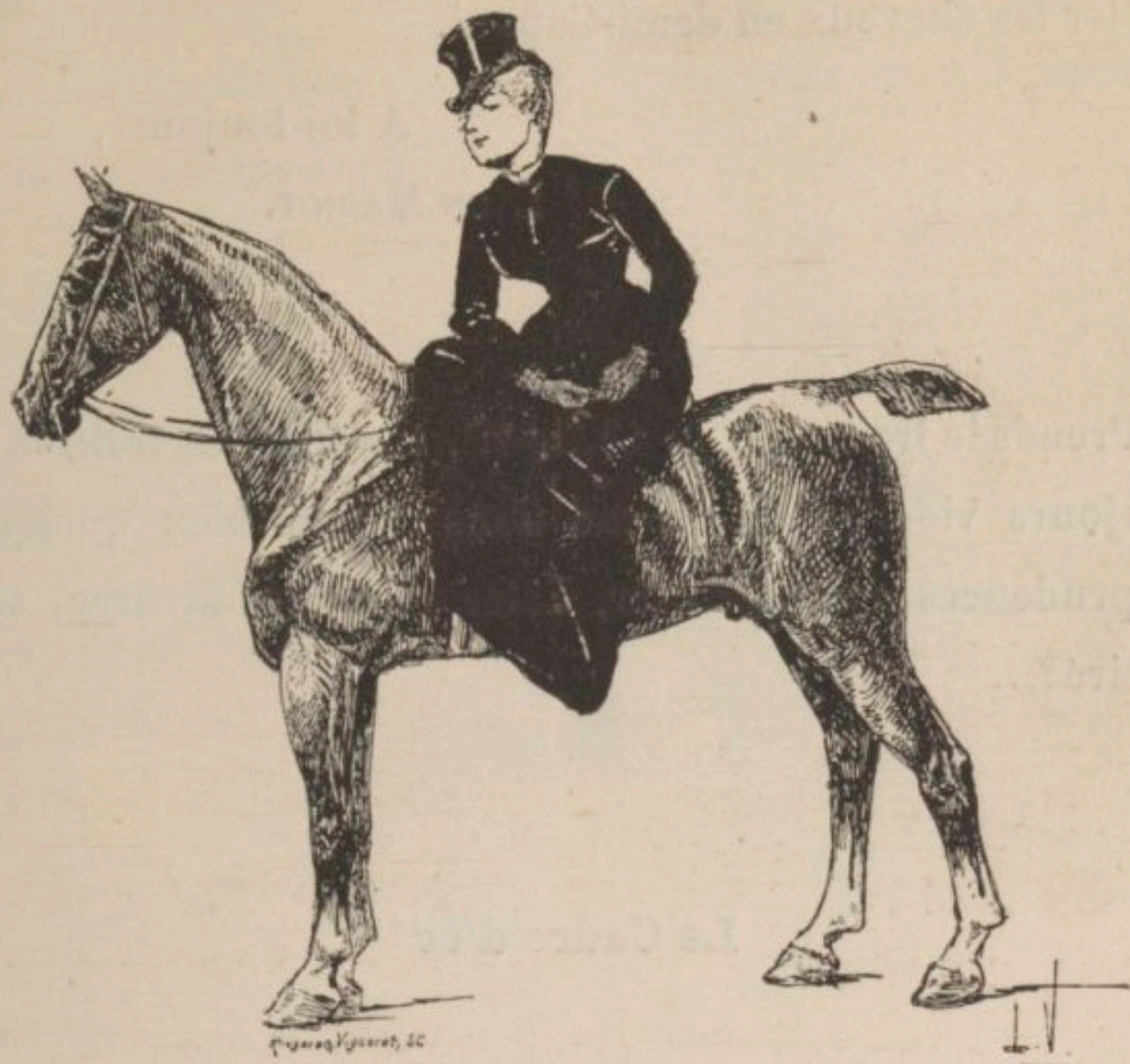
Lieutenants d'instruction

C'a été dur tout de même de lâcher Paris et le bon 6^e Coquillards pour venir *faire son cours* de lieutenant d'instruction. Mais il le fallait!... Le général inspecteur l'avait proposé avec notes étourdissantes; et dame! cette ambition qui couve toujours par-dessous, même chez les plus fêtards... Enfin! ça se tire. Il a pompé carrément toute son année et passera certainement capitaine instructeur peu après le classement. Le plan serait maintenant de choper une place dans la division de cavalerie du gouvernement de Paris; mais, voilà le diable! pas de vacances en perspective pour le moment... Son beau-frère, de Vankerlec, officier d'ordonnance du ministre, le tiendra au courant. Oh! d'ailleurs, il se présentera à l'Ecole de guerre, en avril prochain : ce sera toujours Paris d'une façon ou de l'autre.

Saumur, le... 1888...

Chérie, c'est pour le 13. Apporte tes pinceaux, ton amazone et ton costume de bain. Nous passerons après le carrousel une bonne semaine de flâneries, chevauchées et

pleines eaux sur ces bords de Loire dont tu as exposé de si jolies études. — Tu verras le bon petit logis bien province, à hautes plinthes en bois, gravures allégoriques et



pendule à sujet. Le lit excellent! (*schoking!*) Et devant les fenêtres, de grands arbres, remplis d'oiseaux et toujours frissonnants de plaisir sous les baisers de la brise, dans leurs feuilles argentées...

Mince de littérature!...

Je te réserve une bête distinguée, chaude et inoffensive comme tu les aimes.

Le fidèle Bouriau, qui a compris que tu dois venir, a entrepris un grand astiquage général de tout le bocal : il lave les vitres, cire le parquet, baigne le chien et s'est fait tailler les cheveux en demi-Capoul.

A toi toujours,

LÉON MARIOT.

Prends le train de 7 h. 40, le 12, la veille. Ce train-là est toujours vide. — Et quand nous ferions bien quelques imprudences pour faciliter, hâter un peu ce divorce, tant désiré?...

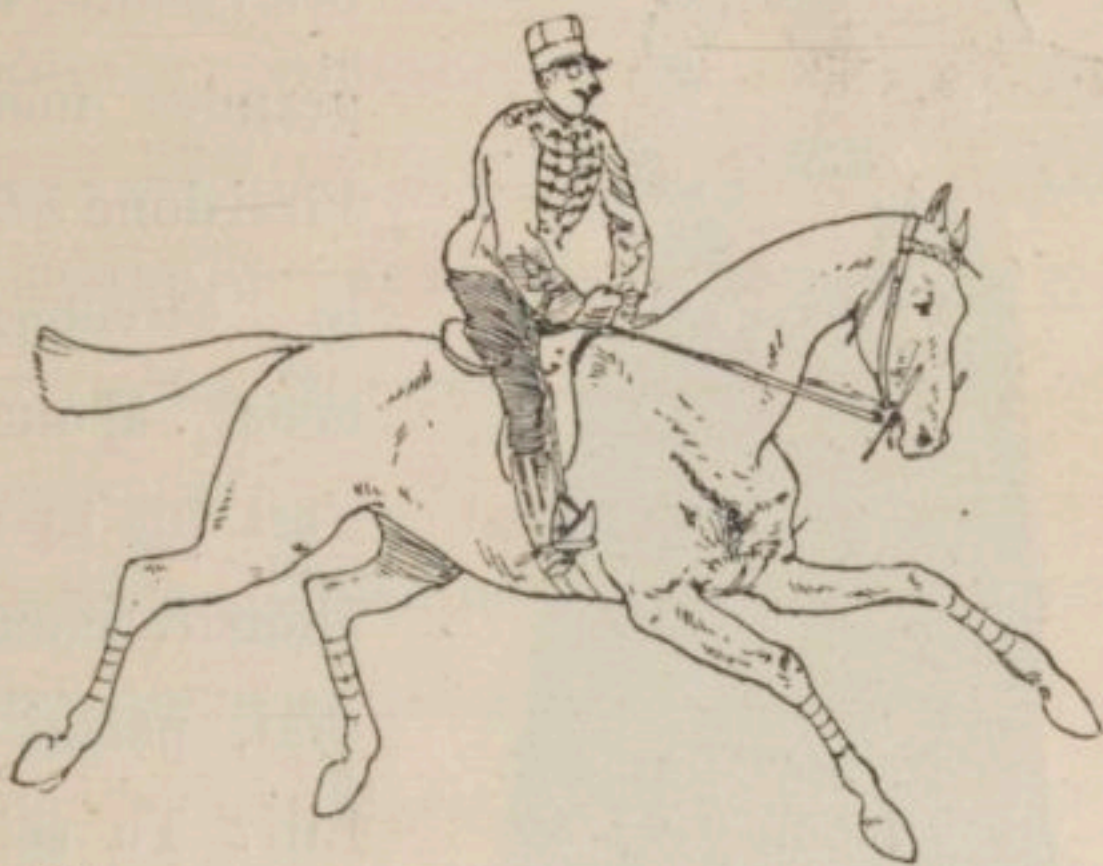
Le Cadre d'or

Le capitaine écuyer, Lenglumé des Etrivières, en promenade du matin, montant le célèbre Nikanor (par Arabelle et Baladin) et suivi de son *vautrait*. — *Pouf, Punch, Lili, Top, Zut, et Puce*; caniche, bull, griffon, basset, Saint-Germain et danois. Tous propres et peignés, tondus, pansés de frais, avec le collier d'argent uniforme, timbré du tortil de baron. Et savants ! faut voir ça !... Au café,

après déjeuner, sans se déranger de son piquet, il commande les exercices les plus extraordinaires devant le cercle ébahi et admiratif de toute l'Ecole réunie :

— En cercle !

Et voilà les toutous au trot, en rond, comme les chevaux de M. Loyal sur la piste.



— Changez ! — Par deux ! -- Volte !... Au galop !...
Debout ! Debout, donc !

Et ils s'avancent debout, alignés, la langue pendante au devant du morceau de sucre bien gagné.

Ce sacré des Etrivières, tout de même ! Etonnant, son dressage !

Trouville, le... 1888.

Cher ami, j'ai justement huit jours de répit, du 10 au 21.



On répète *Mamz'elle Crénom*, avec un tas de pannes. Je n'ai pas besoin d'y être avant la générale, pour les entendre chanter faux avec de grandes mains bêtes... J'irai donc à Saumur pour le carrousel, mais... mais... à une condition; c'est que tu me laisseras choisir, comme je voudrai, parmi les fils de Lili? Tu sais que c'est promis depuis longtemps, grand blagueur de gascon, va!

J'aurai un petit panier exprès pour emporter le toutou. Le train mystérieux de 7 h. 40, le 12. Convenu, mais, *je veux* le chien? Pas de blagues! Sinon, tu n'auras pas... ma rose!!

LUCIE DELMAY.
Des Bouffes.

Le Corps de pompe

Le lieutenant-colonel T..., professeur d'art militaire. Intelligence hors ligne, science illimitée, dans un corps fini, raccommodé de partout, envahi de goutte et de rhumatismes. Les plus beaux états de services qui se puissent imaginer; mais, cette sacrée santé qui a coupé la carrière net et réduit au professorat presque obscur un tempérament de chef d'armée. — De mauvaises langues bien informées lui attribuent une forte collaboration à certaines brochures militaires très remarquées, signées de certaines grosses légumes.

Messieurs les Allemands, eux-mêmes, lui portent quelque respect, citent ses travaux et ont fait traduire son cours de *Tactique de la cavalerie*.

Vieux garçon. Une liaison ancienne, qui a fait quelque tapage dans le temps..., indissoluble aujourd'hui... Une femme de lettres, dit-on, connue pour la hardiesse masculine de ses productions...

Saumur, le... 1888.

Chère amie, voici les vacances. Je pense transporter les débris dont se compose ma personne à Vichy, pour quel-

ques semaines. Seriez-vous femme à me rendre une petite visite auparavant? Je vous offre l'attraction du carrousel? où je ne figure pas, rassurez-vous.

Si vous répondez par un de ces brefs télégrammes dont vous avez la trop fâcheuse habitude, signez, comme toujours, d'un nom masculin et prenez une formule commerciale, ou familiale, ou toute autre. C'est ici la ville aux potins, et je ne suis pas plus sûr que cela de la discrétion professionnelle des télégraphistes, depuis les fameuses dépêches de Boulange.

Votre vieil ami démoli,
T...

REPONSE:

Impossible absenter. — Symptômes non équivoques de reprise d'affaires.

LORD MANSWELL.

Sous-Maitres.

Pour l'honneur de porter un uniforme tout noir, des éperons d'or et des aiguillettes noir et or, on met ses reins à la disposition absolue du gouvernement qui peut en requérir la casse à un moment quelconque. En vérité, à

part les pompiers de Paris, il n'est pas dans l'armée de catégorie plus exposée — en temps de paix — que le sous-maître de manège.

— Maréchal des logis Pinçard!

— Mon cap'taine?

— Montez donc cette bête (*qui vient de décrocher sa petite demi-douzaine de cavaliers*)!

— Maréchal des logis Pinçard?

— Mon cap'!...

— Faites sauter ce cheval (*qui refuse obstinément et fait faire panache à toute la promotion*)!

— Maréchal des logis Pinçard?

— Mon...!

— Montez ce sauteur nouveau (*qui envoie invariablement l'amateur piquer sa tête dans le tas de sciure réglementaire*)!

Tous les rogneux, tous les cabochards, toutes les bêtes à chagrin, tout ce qui rue, pointe, se dérobe, gratte, prêche, renâcle, mord et se renverse : voilà leur lot!

Oui ! mes jolis seigneurs qu'on voit défiler au Bois chaque matin, en jaquette et leggens, sur vos chevaux de quatre mille cinq, parfaitement sages malgré leurs piaffements d'épate, leur écume et leur musique de gourmets ; bons dadas qu'on a dressés et mis pour vous et que vous n'avez plus qu'à monter d'un petit air capable ; je voudrais

vous y voir un peu au régime de messieurs les sous-maîtres que vous croisez dans les allées, en toisant leurs montures d'un air demi-dédaigneux.

— Tu vas encore monter cette sale bête demain, Paul? Quel mauvais sang tu me fais faire!

— Ah! ouah! des bêtises. C'est amusant, je te dis. Tu sais que nous dinons avec Chovrier, de Verrières, Marjeau et toute la bande, après le carrousel. Fais-toi bébelle, hein?

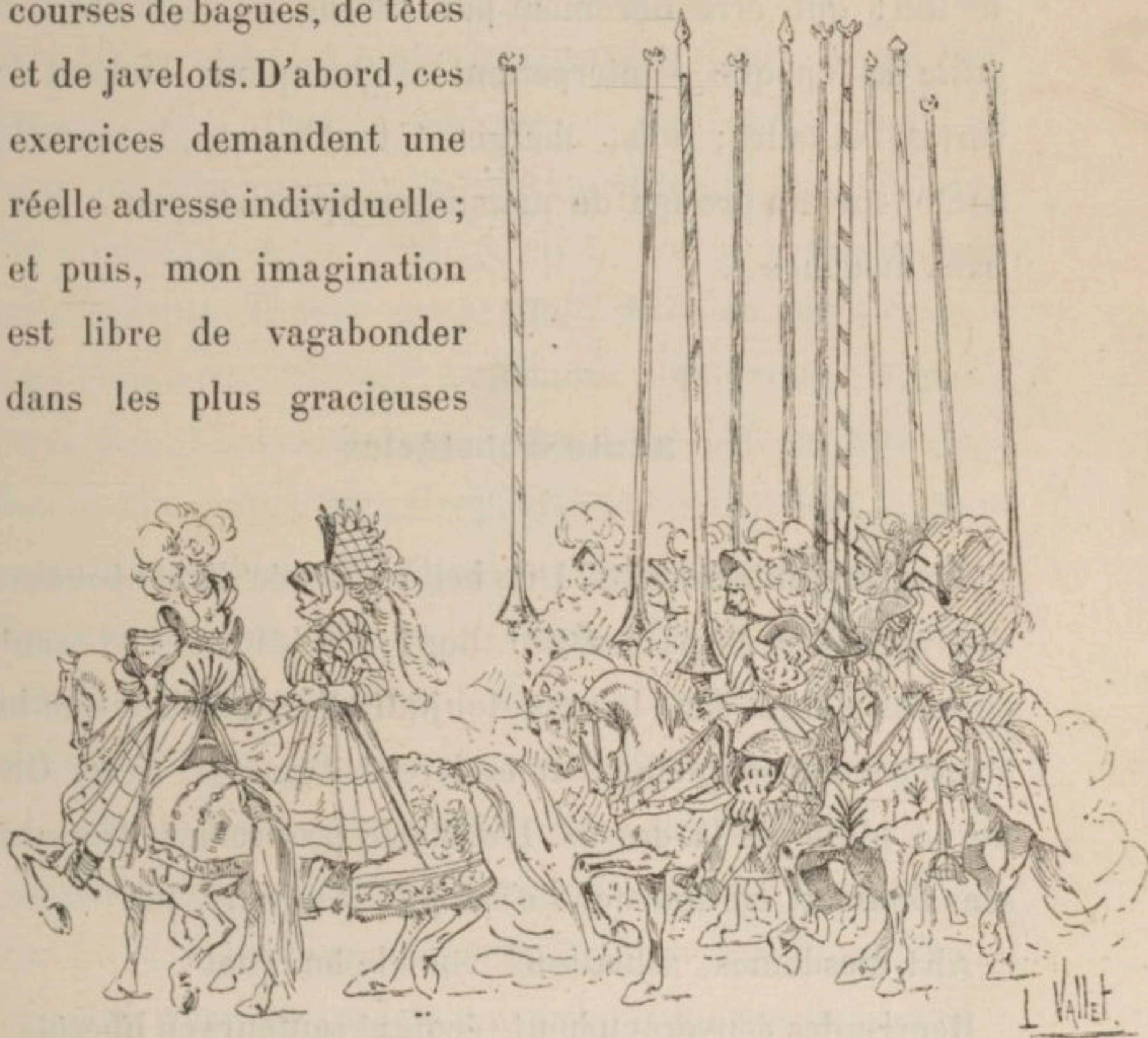
Le Programme

Un peu toujours la même chose, ce quadrille d'entrée, la lance au poing, ornée d'une petite flamme, les crinières tressées et enrubannées, le salut devant la tribune d'honneur en appuyant; et puis, la série classique: voltes, changements de main, par deux, par quatre, galop à main droite, à main gauche, juste et à faux, etc., etc. Un peu monotone mais bien exécuté tout de même. Bravo! C'est la tradition, n'est-ce pas?... respectons la tradition.

Mais où sont donc mes jolis petits chapeaux-bonaparte d'autrefois?... hein? Supprimés?? Quel est encore le ministre badigeonneur de guérites ou supprimeur de tambours qui a fait ce coup-là? Je vous en prie, monsieur le Ministre, un peu de goût S. V. P! Cela n'empêche pas d'orga-

niser la victoire, que diable ! Supprimez-nous vite cet affreux petit shako à plumet misérable, qui évoque des idées de petites armées patriarcales ; le major hollandais, Van der Bedon, commandant la manœuvre aux milices d'Amsterdam, entre deux expéditions de beurre salé...

J'aime déjà mieux, quoique bien vieux jeu aussi, les courses de bagues, de têtes et de javelots. D'abord, ces exercices demandent une réelle adresse individuelle ; et puis, mon imagination est libre de vagabonder dans les plus gracieuses



visions moyen âge : chevaliers bardés de fer, hérauts

d'armes clamant les exploits de leurs maîtres au moment où ils s'avancent pour le combat sur leurs palefrois puissants cuirassés comme eux et masqués du camail d'acier à pointe de licorne; belles dames coiffées du hénin, aux figures ovales, encadrées de bandeaux plats et émergeant des larges colerettes tuyautées, pareilles à des corolles de fleurs... Et le fou! qui erre librement par l'arène — véritable *Auguste* de l'époque — interpellant les champions, lâchant de vertes boutades; puis, chargeant tout à coup, la marotte haute, sur un groupe de manants rapprochés peu à peu, sans méfiance...

Sauts d'obstacles

Toujours intéressants. Une belle enlevée d'avant-main, sans à-coup, le corps en avant, hop! puis, les rênes glissant entre les doigts dans la main toujours fixe, pendant que le corps penche souplement en arrière, les genoux *rivés*. On ne se blase pas là-dessus. L'obstacle proprement franchi sans bourrer, en douceur: c'est joli! toujours joli!

Ah! mesdames, attention! voici le bouquet!

Reprise des écuyers en haute école et sauteurs en liberté.

Dolman noir, culotte blanche, galons, et aiguilletes,

éperons d'or. Voici venir les célébrités du passage, du pas espagnol, du changement de pied coup sur coup, de la courbette, de la cabrade, de la ruade...

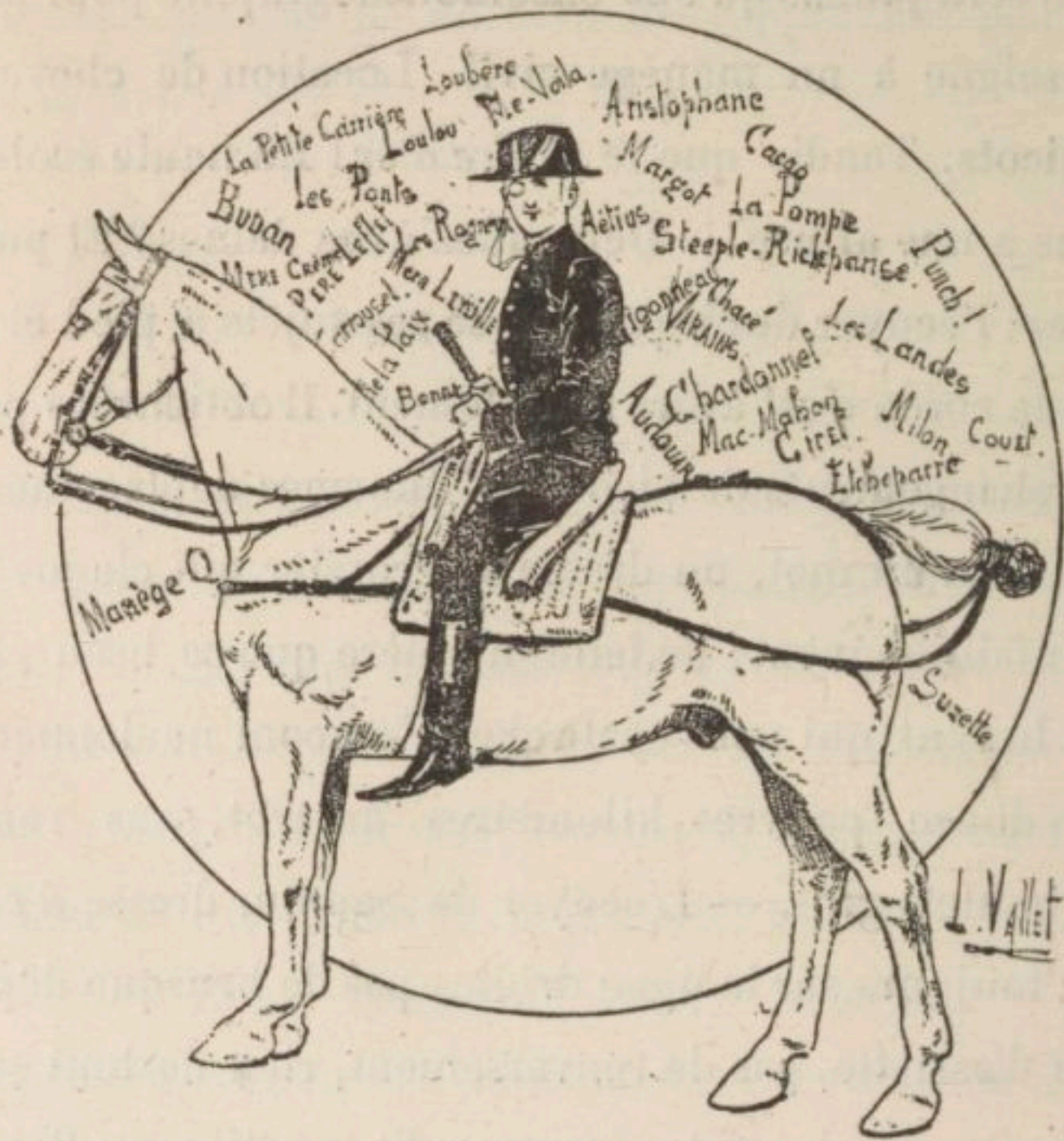
Oui ! je sais bien qu'on en a vu autant et même davantage, cent fois, au cirque ; mais ce n'est pas du tout la même chose ! Pas de comparaison possible ! Le joli monsieur pommadé, en chapeau haute forme, bouchon de carafe dans la cravatte et pantalon gris-perle, qui entre en saluant pendant que l'orchestre exécute les *Diamants de la Couronne*, ne sera jamais qu'une chromolithographie pour servir d'enseigne à un manège civil. Location de chevaux pour calicots. Tandis que le *Cadre d'or* ! En haute école !! Cela vous a une allure !!! Demandez à ces dames ? Et puis, permettez : l'écuyer de cirque dresse ses sujets à pied et au besoin à la corde c'est à dire brutalement. Il obtient les passages et changements de pied par d'énormes déplacements d'assiette. En un mot, un dressage grossier qui claque les jarrets infailliblement ; de telle manière que ce beau cheval tout luisant qui vous épate chez Franconi ne donnerait pas ses douze pauvres kilomètres au trot, sans ramener des boulets gros. — L'écuyer de Saumur dresse à cheval, lui ; toujours sur la ligne droite ; pas de brusque déplacements d'assiette, pas de renversement, rien de tout ça... les aides rien que les aides (comme dit le petit père Belot).

Il faut que le cheval *com-pren-ne*. Ah ! et non pas qu'on le *for-ce* ! Voilà la nuance, mes enfants ; et c'est tout bonnement *un abîme* entre les deux méthodes !

Sur un dernier lever de cravache, tous cabrés, debout, face à la tribune et saluant.

C'est pour avoir l'honneur de vous remercier.

Bravo ! Bravi ! Enthousiasme, effervescence, applaudissements... Agitation confuse d'éventails, d'ombrelles, de chapeaux...



SOLEIL D'AFRIQUE

COLLEGE D'ARTS

SOLEIL D'AFRIQUE



H ! jeune homme ! vous comptiez peut-être, en venant aux spahis, trouver des femmes en multitude, comme à l'Eden et aux Folies-Bergère ? On vous a bien

trompé. Ici, voyez-vous, la chasse, le cheval, l'espace devant soi, la grande liberté dans un beau pays, voilà le programme ! Mais la bagatelle ?... rare, très rare, pour ne pas dire nulle.

Et ce disant, le capitaine d'Astières, commandant l'escadron de spahis de la smala de Ras-Noukra, bourra sa pipe à nouveau et additionna sa purée verte, presque épuisée, de quelques gouttes d'absinthe, selon le vieil usage africain de la « sur-rincette ».

— C'est pas si dur que ça, allez ; affaire d'habitude !

ajouta philosophiquement le lieutenant Ramont, en reprenant à son tour le flacon de Pernod.

Le jeune sous-lieutenant Gaëtan d'Orley, qu'on désabussait ainsi à qui mieux mieux, traçait mélancoliquement des raies sur le sable du bout de son perpignan. Il songeait, au fond de lui-même, qu'il avait agi comme un sot en venant s'enterrer là, en plein « Bled arabe », quand son classement de sortie de Saint-Cyr lui laissait le choix entre les meilleures garnisons de France. Mais l'ambition ! voilà ! Faire campagne de bonne heure ! se préparer, pour l'avenir, des états de service brillants ! De vieux parents, anciens soldats d'Afrique, avaient allumé sa jeune imagination par leurs récits ; et quelques officiers du cadre, à l'École, l'avaient poussé aussi dans cette voie. Combien il regrettait maintenant de les avoir écoutés !

Au diable l'ambition et les vieilles barbiches qui vous montent le coup ! Comme si on devait se préoccuper d'autre chose entre vingt et vingt-cinq ans, que de faire la belle jambe et de s'en fourrer, fourrer jusque-là !

— Pas de fem...mes ! Pas de fem...mes !... fredonnait le lieutenant indigène Sidi Mustapha-ben-Amar, un loustic de musulman, tout à fait à la coule, gai comme un gavroche, parlant argot, buveur d'absinthe en dépit du Coran et n'ayant qu'un rêve : retourner à Paris, où il

était allé déjà, en soixante-dix-huit, pour l'Exposition.

— Pas de fem...mes! reprit d'Orley, grincheux. Vous en parlez à votre aise, vous, avec votre sérail!

Le fait est que ce polisson de Mustapha possédait trois femmes. Etaient-elles laides ou jolies? jeunes ou vieilles? On l'ignorait. Dans le bosquet d'eucalyptus attenant à la smala, la petite maison blanche de l'officier indigène restait mystérieuse, impénétrable, fermée à tout autre homme que le maître : pas de fenêtres, une seule porte toute petite et toujours close. De temps à autre, on apercevait bien, dans les lenstiques, trois formes blanches se rendant à la koubba de Sidi el Hadjben-Aïssa pour faire leurs dévotions; mais toujours elles marchaient escortées de la vieille servante, une négresse hideuse, à tête de bouledogue, qui grognait dès qu'un étranger faisait mine de s'approcher et interpellait de loin les « pouilleux » dans la plaine pour les faire écarter du sentier.

Veinard de Mustapha! Et croiriez-vous qu'il songeait à en prendre une quatrième! La nouvelle fiancée était, au dire de certains qui semblaient renseignés, toute jeune et très belle, la fille d'un cheik des environs.

— Mon sérail va s'augmenter encore, ne vous en déplaise monsieur d'Orley, reprit-il en souriant de toutes ses dents blanches. Il vous serait bien facile de suivre mon exemple.

Pourquoi n'embrassez-vous pas notre religion? Voulez-vous que je vous conduise à la mosquée?...

— Farceur, va!

Le soleil vient de disparaître derrière les hautes montagnes. Les officiers de la smala, réunis sur la terrasse du bordj, prennent doucement l'apéritif avant dîner. Devant eux s'étend un de ces panoramas africains incomparables.

Au fond, la chaîne montagneuse du Bou-Abet couronnée de neige aux sommets et toute boisée d'oliviers gigantesques sur les flancs. Au pied des dernières collines, coule la rivière du Ras-Noukra, en festons capricieux bordés de lauriers-roses, de figuiers et de tamarins. Çà et là, piquées dans la campagne, des taches blanches apparaissent, arrondies en coupoles : ce sont les koubbas ou marabouts, élevés au culte des saints. Chacun de ces petits monuments a sa légende sacrée et exerce quelque miraculeuse influence sur les pèlerins. Celle-ci est la koubba de Si-Mohammed-el Hamidi où se rendent les femmes stériles pour implorer du Tout-Puissant la fécondité qui leur ouvrira les portes du paradis! Celle-là est la koubba de Sidi-Abd-el-Kader-ben-Moussa où se traînent les vieillards paralytiques. Cette autre, perdue dans les térébinthes, est élevée à la mémoire de Sidi-Ali-Cheik : Au milieu d'une

dalle, déposée là, dit-on, par un des neveux du prophète, les eaux du ciel ont creusé un trou profond où elles s'accumulent, fraîches et transparentes, après les grandes pluies. Ces eaux ont la vertu surprenante de guérir les ophtalmies ! Allah est grand !!!

Mais plus près du bordj, au-dessous des terrasses, s'étend le douar des spahis : un grand cercle de quatre-vingts tentes se touchant sans intervalles. A l'intérieur du cercle, le bétail ; au dehors, en bordure, des jardinets clôturés en figuiers de Barbarie. Et dans tout cela des barioles, du mouvement, des poules perchées sur la cime des tentes, des vaches mugissant, des agneaux bêlant, des enfants piaillant, des burnous rouges circulant, des exclamations gutturales, des femmes passant lestement d'une tente à l'autre, portant un plat, une cruche, des fagots.

Sur la terrasse, en savourant la bonne absinthe, on se raconte les potins de la smala que le spectacle du douar animé amène tout naturellement sur les lèvres.

— Ah ! madame Bou-Djébbour a mis sa belle robe rouge !

— Pourquoi donc ?

— Mais, mon capitaine, elle revient d'un mariage chez les Ouled-Mdejaheb. J'ai rencontré le cortège en rentrant de la promenade des chevaux.

— Tenez! voilà encore cette brute de Ben-Salah qui rosse sa petite fille! Il finira par la tuer comme il a tué sa femme.

— Que vois-je là-bas! Le brigadier Amar est donc réconcilié avec son ennemi Bou-Terfeuss? Je les croyais brouillés à mort depuis le partage de la récolte.

— La fille de Bou-Terfeuss n'est pas mal.

— Comment savez-vous ça?

Un spahi passe sur la terrasse, saluant avec respect.

— Bonsoir, Kaddour, dit le capitaine d'Astières amicalement.

C'est le vieux Kaddour-ben-Youssef, un vieux brave respectable, médaillé, balafre, blanchi.

— Tenez, messieurs, en voilà un qui a une jolie fille, dit le lieutenant Ramont.

— C'est certainement la mieux de tout le douar. Mais là, comme ailleurs, rien à faire...

— Moins encore qu'ailleurs! affirme le capitaine. Il ne faudrait pas que le vieux Kaddour surprît un galant rôdant autour de sa tente! Les sous-officiers le savent bien, du reste, et ne s'y frottent pas. La belle Khreïra n'est pas pour leur nez. Papa Kaddour la réserve sans doute pour quelque caïd.

— Oh! non! il ne faudrait pas s'y frotter! renchérit

encore Mustapha, qui part de là pour se lancer dans des récits de vengeances épouvantables accomplies avec des raffinements de cruauté inouïs : l'offensé attendant patiemment l'heure et le lieu favorables, tendant un piège invisible et se vengeant enfin horriblement, sans laisser de traces...

— Oui ! mon capitaine, raconte-t-il, c'est arrivé à Batna, ce que je vous dis là. Et on a trouvé la tête du maréchal des logis, un matin, devant la porte de la cantine, avec le nez fendu en quatre, les yeux arrachés et des fleurs d'asphodèles plantées dans les oreilles ! Et on n'a jamais su qui avait fait le coup !

— Sale pays ! pense d'Orley. Non seulement l'amour y est très rare, mais encore terriblement dangereux !

Ra ra ta ta ra ta ta ta ta. Une sonnerie éclate dans le jardin sur l'air ♪

La soupe au chou se fait dans la marmite.

— Allons ! messieurs ! à table ! dit le capitaine en se levant.

Le repas fut calme, comme de coutume. On causait surtout à l'absinthe. Le dîner était toujours un peu solennel, dans la grande salle ornée de peaux de panthères et de chats-tigres, de trophées de vieilles carabines arabes

prises dans les razzias, de têtes de mouflons et de gazelles alternant contre les murailles avec des vautours empaillés et des ouranes (grands lézards de palmier) artistement fixés sur des branches avec du fil de fer, la gueule ouverte. Tous ces travaux exécutés à la smala par quelque engagé volontaire parisien, dégourdi, sachant tous les métiers.

Le grand spahi, majestueux et grave, qui servait à table, apporta le café. Le lieutenant Ramont et le capitaine s'installèrent, comme chaque soir, à leur piquet. Mustapha prit congé de ses camarades pour rejoindre ses femmes ; et d'Orley, allumant une cigarette, alla mystérieusement faire un tour.

La nuit tombait doucement. Le sous-lieutenant se dirigea vers le nord, lentement, exécutant de nombreux détours dans les broussailles, comme un promeneur indifférent et sans but. Il en avait un pourtant : il se rendait à la source des lauriers où chaque soir la belle Khreïra, la fille de Kaddour, allait remplir ses cruches kabyles.

Une idylle était née entre les deux jeunes gens. Depuis un mois déjà, d'Orley venait là, prudemment, imaginant toutes sortes de ruses pour ne pas éveiller les soupçons du petit monde de la smala et tromper la vigilance jalouse des matrones du douar. La première fois, les

deux jeunes gens s'étaient souri simplement. Puis d'Orley avait pioché quelques éléments de conversation : il avait appris successivement à dire en arabe : « Tu es jolie ! — Je voudrais que tu sois ma femme ! — Ton père est sévère. — Prenons bien garde ! — Je t'aime ! Et toi ? »

Puis quelques compliments : « Ta bouche est comme la fleur du laurier rose ! — Ta peau est blanche comme le lait des brebis ! — Tes yeux sont profonds comme ceux de la gazelle qui va mourir ! »

Elle riait, lui lançait une fleur arrachée au bord de l'eau, et disparaissait avec ses cruches. C'était tout. Ils ne s'approchaient même pas l'un de l'autre, d'Orley se tenant toujours, par prudence, dissimulé derrière un bouquet de jujubiers.

Tout cela était bien joli, bien poétique et bien hygiénique aussi ; trop hygiénique, car comme dit la chanson.

Ousqu'y a d'hygiène, ya pas d'plaisir !

Mais aussi, voyez un peu combien délicate était la situation de notre héros :

Pouvait-il, dès son arrivée au régiment, risquer une aventure après les recommandations de prudence continuelles des camarades et les histoires de Croquemitaine de Mustapha ? C'était aller au-devant d'un scandale aux con-

séquences incalculables. De mauvaises notes ineffaçables, d'abord; et qui sait? peut-être un grand danger à courir avec ce vieux dragon d'honneur de Kaddour?

Ce n'était pas encore tout.

Kaddour ne quittait pas de l'œil le lieutenant, et ce, pour une raison particulière. Il aspirait précisément à devenir l'ordonnance du jeune homme dont le brosseur actuel allait être libérable. D'Orley était coté dans l'escadron comme riche, généreux et bon enfant. Aussi, le vieux spahi convoitait ardemment la place qui allait être libre; il y voyait à la fois une retraite anticipée et une source de bénéfices. Chaque jour, il renouvelait sa supplique:

— Ji fra bon serbiss por toi, ma litnant! Ak! Arbi!

— Nous verrons, Kaddour. Attends au moins qu'Aubert soit parti. Nous verrons.

— Bien! ma litnant!

D'Orley ne voulait rien promettre, peu rassuré sur la qualité des services qu'il pourrait attendre de ce vieux bédouin qui avait une si jolie fille. Et à cause de cette jolie fille, il désirait ne pas froisser Kaddour, lequel, assurément, n'aurait jamais les perfections du fidèle Aubert, valet de chambre accompli, adroit, soigneux, attentif, discret, honnête. Saurait-il entretenir la sellerie élégante et fine?

maintenir l'éclat des éperons nickelés, rangés en arsenal auprès des bottes de toutes sortes : bottes vernies chantilly, bottes de chasse, bottes de manœuvre, bottes de course ? soigner les vêtements, préserver des mites les brillantes pelisses de drap bleu clair, bordées d'astrakan et sillonnées de capricieux dessins en fine soutache noire ? s'occuper des chiens, Ralph et Sournoise, deux Saint-Germain admirables, le cadeau de l'oncle d'Estanges, avant de quitter Paris ?

Donc, son intrigue s'arrêtait là, bêtement immobilisée. Pris entre les scrupules, les craintes, les ménagements de toutes sortes à garder, il en était réduit à ce chaste rendez-vous quotidien, très piquant au début, mais un peu bien monotone à la longue. Voyez-vous ce grand gaillard de spahi, à large carrure d'épaules, à vaste pantalon flottant, venant murmurer des déclarations à une belle fille derrière les branches, à dix mètres de distance, et s'en tenant là ?

D'Orley se sentait ridicule et, ce soir-là, plus énervé que de coutume par les racontars des autres et leur philosophique résignation, exapéré aussi par la longue continence, il semblait tout près d'oublier sa prudente réserve. Il s'était rapproché ; il tenait la main de Khreïra et déjà déposait un baiser, un joli baiser d'entrée en

matière, sur sa joue brune tatouée d'un petit croissant bleu.

— Khreïra ! yah ! Khreïra ! cria une voix derrière les arbres.

D'Orley sauta dans un buisson de jujubiers, où il demeura enfoui, sans bouger, pendant une demi-heure, sentant les épines lui pénétrer graduellement dans la chair. Il entendit le père Kaddour emmener sa fille avec des jurons et des coups de matraque. Quand il fut sorti de sa cachette, tout meurtri, il regagna le bordj par un grand détour et monta de suite se coucher, plus mélancolique que jamais et passablement inquiet pardessus le marché.

Il dormit très mal, d'un sommeil encombré de rêves absurdes. Il rêva qu'il cherchait un permutant pour rentrer en France et que tout le monde, chefs et camarades, s'ingéniait à l'empêcher de partir. Le vieux Kaddour reparaissait à tout moment devant lui, en redingote noire, comme un bourgeois de la rue Saint-Denis, et lui adressait cette sommation en pur français :

— Monsieur ! vous avez deshonoré ma fille ! Il faut l'épouser ! Ak ! Arbi !

Le lendemain, son inquiétude augmenta. Dès le matin, étant de semaine, il assistait au pansage dans la cour du

bordj. Kaddour sembla lui jeter, à plusieurs reprises, des regards enflammés ! Un instant, le sous-lieutenant songea à lui parler, indifféremment, pour voir ; il écarta de suite cette idée. Il n'allait pas se montrer capon peut-être ! Kaddour était furieux, évidemment, d'une fureur concentrée qui médite une vengeance, une de ces vengeances atroces narrées par Mustapha.

Eh bien ! on se méfierait, voilà tout. Mais se méfier toujours, alors ? Du matin au soir ? Le revolver constamment dans la poche et la main toujours prête ? Plus de bonnes chevauchées insouciantes au soleil, pendant que les perdrix partent à tout instant sous les pieds du cheval et que les grives chantent dans les oliviers nains. Derrière chaque buisson, redouter un assassin ! Horrible !

Tout le reste du jour, l'attitude de Kaddour fut la même : silencieuse, menaçante, terrible. A la promenade des chevaux, il se tint à l'écart, au lieu de se rapprocher du lieutenant comme il avait coutume de le faire, empressé à lui offrir du feu, rempli d'attention, chauffant sa candidature.

Le soir, d'Orley rentra de bonne heure dans sa chambre. Il décrocha une pipe, mit ses pantoufles et essaya de lire. Bientôt, il ferma le livre, incapable de fixer son attention. Il essaya d'écrire à des camarades, à d'heureux camarades

en garnison à Marseille, Nantes, Paris même. Il posa sa plume, ne trouvant rien à leur dire.

Il était dix heures environ. Tout dormait dans la smala. Au loin retentissait l'abolement prolongé des chacals et le cri lugubre de la chouette, poussé de minute en minute.

On frappe à la porte.

— Entrez !

C'était Aubert.

— Mon lieutenant, c'est Kaddour-ben-Youssel qui demande à vous parler.

— Kaddour ? Que veut-il à cette heure-ci ?

— Sais pas, mon lieutenant.

D'Orley eut un regard furtif vers son revolver pendu à la muraille ; puis, résolument :

— Fais-le entrer.

Aubert disparut, livrant passage au burnous rouge.

— Bonsoir, ma litnant !

— Bonsoir. Que veux-tu ?

— Ma litnant, li frère por moi li mort. Ji bsoin on ber-mession quat jor. Ji en a ba l'argent. Si ti mi donnera on pièce vingt francs, ji ti rendra quand ji sra ton ordnance ? Si vous pli, ma litnant ?

— Ouf ! ! pensa d'Orley.

Sans perdre de vue le vieux bonhomme, il alla prendre deux louis dans son secrétaire.

— Tiens. Et tâche de te mettre au courant de ton service avant qu'Aubert soit parti, n'est-ce pas?

— Merci ! ma litnant. Ji fra bon serbiss por toi ! Ak ! Arbi ! Toi ! kif kif l'enfant por moi ! Moi ! kif kif ton père !

— C'est bon ! c'est bon ! interrompit d'Orley, pour couper court aux salamalecks et aux baisements de main.

Le vieux disparut d'un air triomphant.

D'Orley, soulagé, s'était mis à la fenêtre pour respirer un peu l'air de la nuit. Un léger bruit dans la chambre lui fit tourner la tête brusquement ! Il allait bondir sur ses armes !

Pourquoi faire ? Une blanche apparition s'offrait à ses yeux. Les voiles tombèrent et la belle Kreïra apparut souriante. Sous le haïk aux blancheurs de neige, son sein se gonflait palpitant ; une rangée de sequins scintillait sur son front ; elle avait mis ses plus belles parures. Certes oui, ce vieux brigand de Kaddour avait bien le droit de considérer sa fille comme un trésor !

.

Le lendemain, l'escadron chassait au sanglier. Le soleil levant dorait la cime des montagnes ; les alouettes secouaient leurs ailes humides de rosée ; dans l'air, passaient,

d'un vol large de grands vautours. Les cavaliers mar-



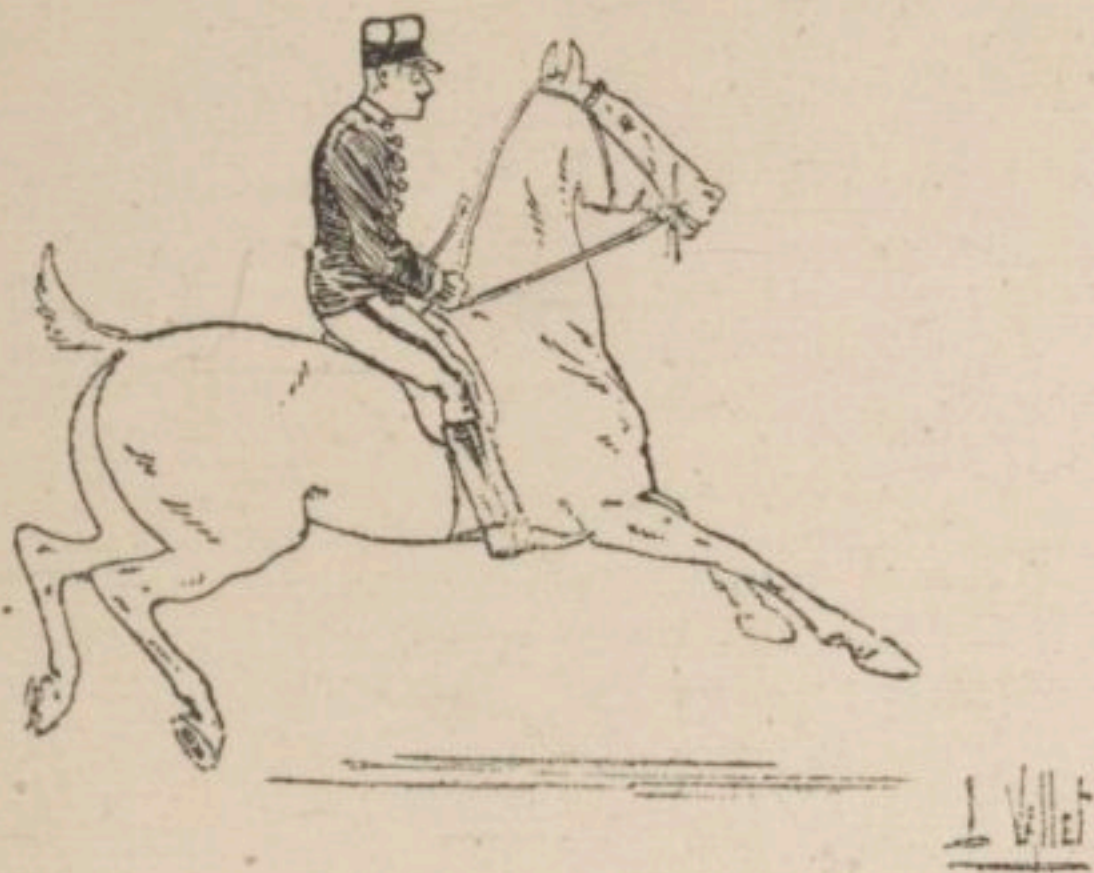
chaient dispersés dans la plaine, pendant que les rabat-
teurs frappaient les buissons, à grands coups de ma'raque.

Par endroits, le sol défoncé au pied des palmiers nains indiquait qu'une bande d'animaux avait évolué là toute la nuit.

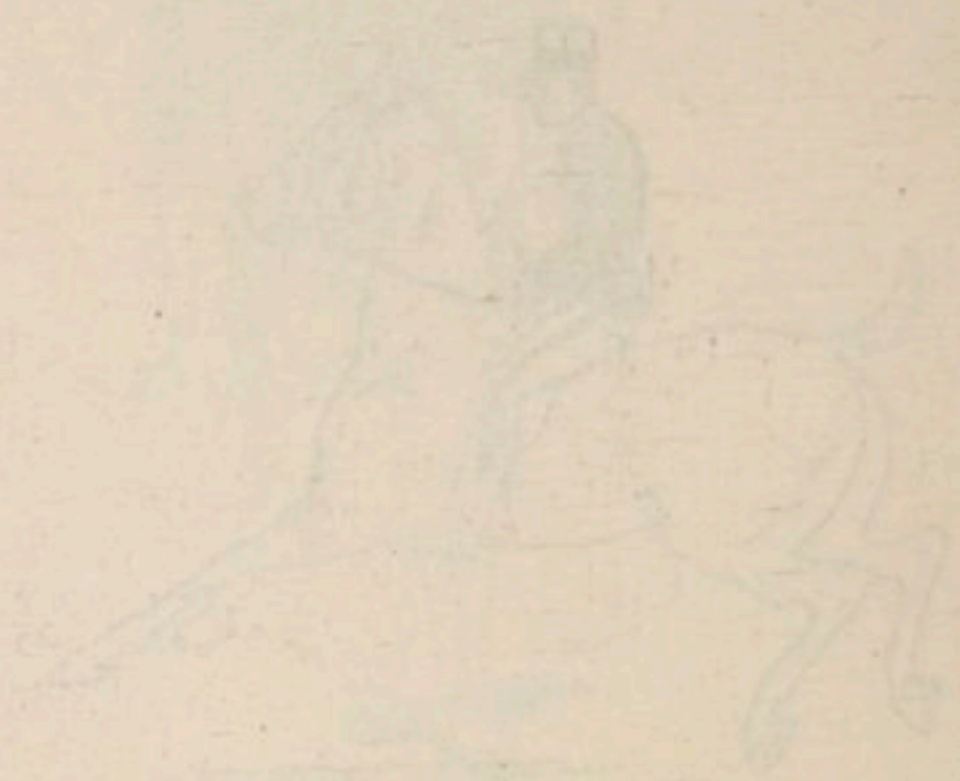
La chasse s'annonçait très belle. D'Orley chevauchait auprès du capitaine.

— Eh bien ! jeune homme ! Vous n'auriez pas cela sur le boulevard, hein ? Convenez que cela vaut bien le voyage ? Mais ça manque de femmes ! direz-vous.

— Je reconnais, mon capitaine, que, sous le soleil d'Afrique, ça ne peut pas se passer comme à Paris ; mais on s'y fera ! Affaire d'habitude !

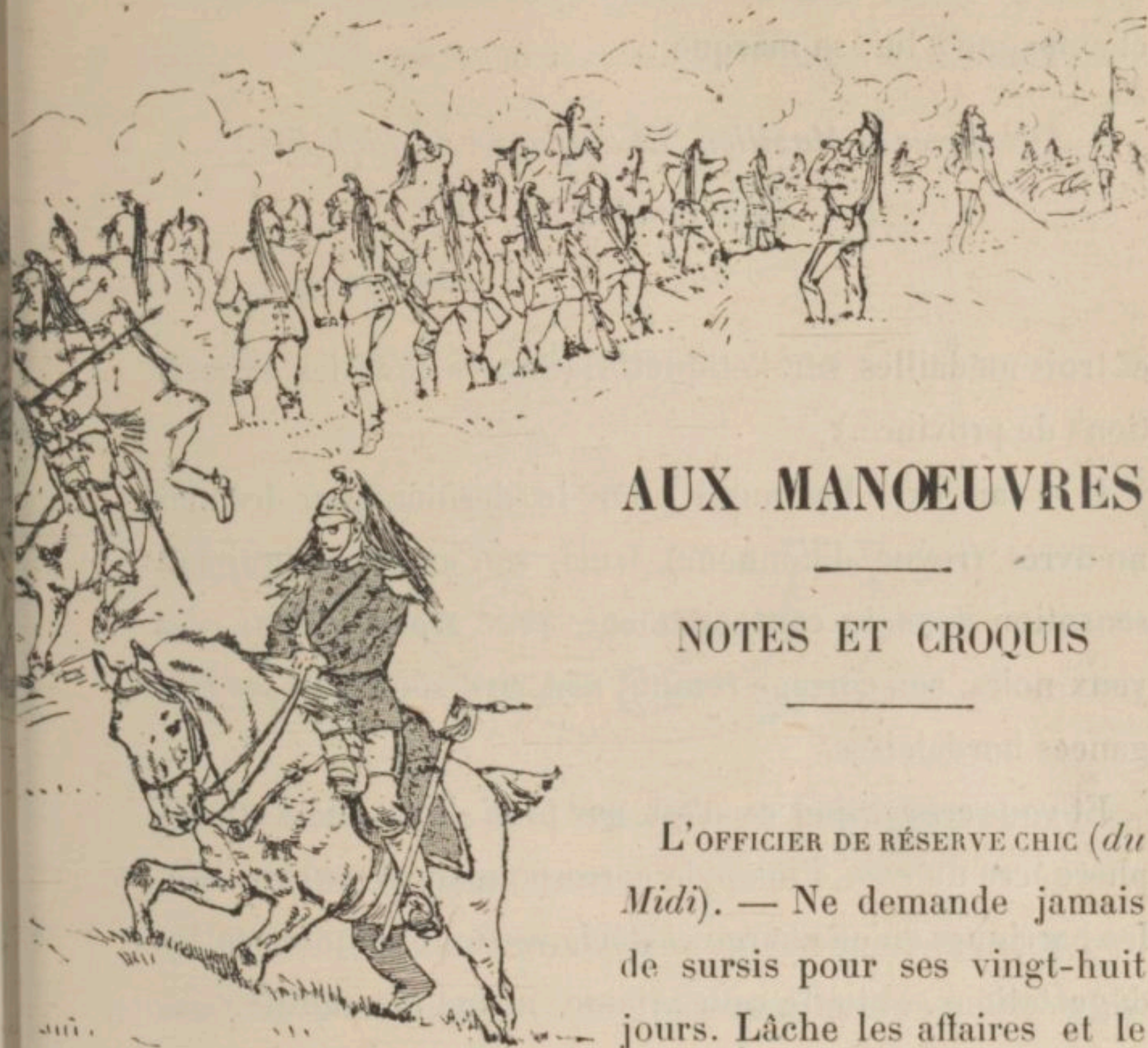


Les esclaves de nos colonies, au point de vue de leur condition, nous les
trouvons dans une situation de misère et de souffrance, et nous les
voyons livrés à la violence et à l'oppression.
Leurs maîtres les traitent comme des bêtes, et les exploitent sans pitié.
Ils sont privés de tout droit, et leur vie est une lutte constante pour
survivre. Ils sont séparés de leurs familles, et leur existence est
une véritable enfer. Ils sont livrés à la merci de leurs maîtres, et
leur sort est entièrement dépendant de leur volonté. Ils sont
travailleurs, et ils sont payés comme des esclaves. Ils sont
soumis à des traitements cruels, et ils sont livrés à la violence
et à l'oppression. Ils sont séparés de leurs familles, et leur
existence est une véritable enfer. Ils sont livrés à la merci de
leurs maîtres, et leur sort est entièrement dépendant de leur
volonté. Ils sont travailleurs, et ils sont payés comme des esclaves.



AUX MANOEUVRES

AUX MANOEUVRES



AUX MANOEUVRES

NOTES ET CROQUIS

L'OFFICIER DE RÉSERVE CHIC (*du Midi*). — Ne demande jamais de sursis pour ses vingt-huit jours. Lâche les affaires et le foyer conjugal avec un entrain sans pareil, laissant la besogne à son associé, le laborieux et méthodique Mazillon. Les manœuvres, c'est pour lui le bon temps ; c'est l'occasion de mettre sa belle tenue bleu de ciel, de récolter des saluts de tourlourous et des œillades de belles petites.

Il se fait expédier, par avance, dans les cantonnements

principaux, de petites caisses de champagne qui sont les très bienvenues à la table de MM. les officiers. C'est de son champagne à lui, sa marque :

(*Chavrier et Mazillon. Champagne du high-life.*)

(Age quod agis.)

(Bordeaux)

et trois médailles sur l'étiquette ! (Succès dans les expositions de province.)

Il se fait expédier aussi pour le dernier jour des manœuvres (revue d'honneur) Irma, son ancienne, qui fait sensation dans le cantonnement, avec ses chapeaux, ses yeux noirs, son corsage rempli, son rire sonore et ses élégances bordelaises.

Et vous croyez que ce n'est pas plus drôle que l'atmosphère âcre du *chai*, l'insipide correspondance commerciale, les barriques qu'on charge et décharge toute la journée, les dégustations, et toute cette vilaine cuisine mercantile.

Lui était né pour porter l'épaulette. Le commerce l'embête et le dégoûte, là !

L'OFFICIER QUI A SERVI LONGTEMPS EN AFRIQUE. — Une heure après la distribution des billets de logement, on le voit reparaître rasé, *tub.. bé*, un dolman neuf, des bottines lui-

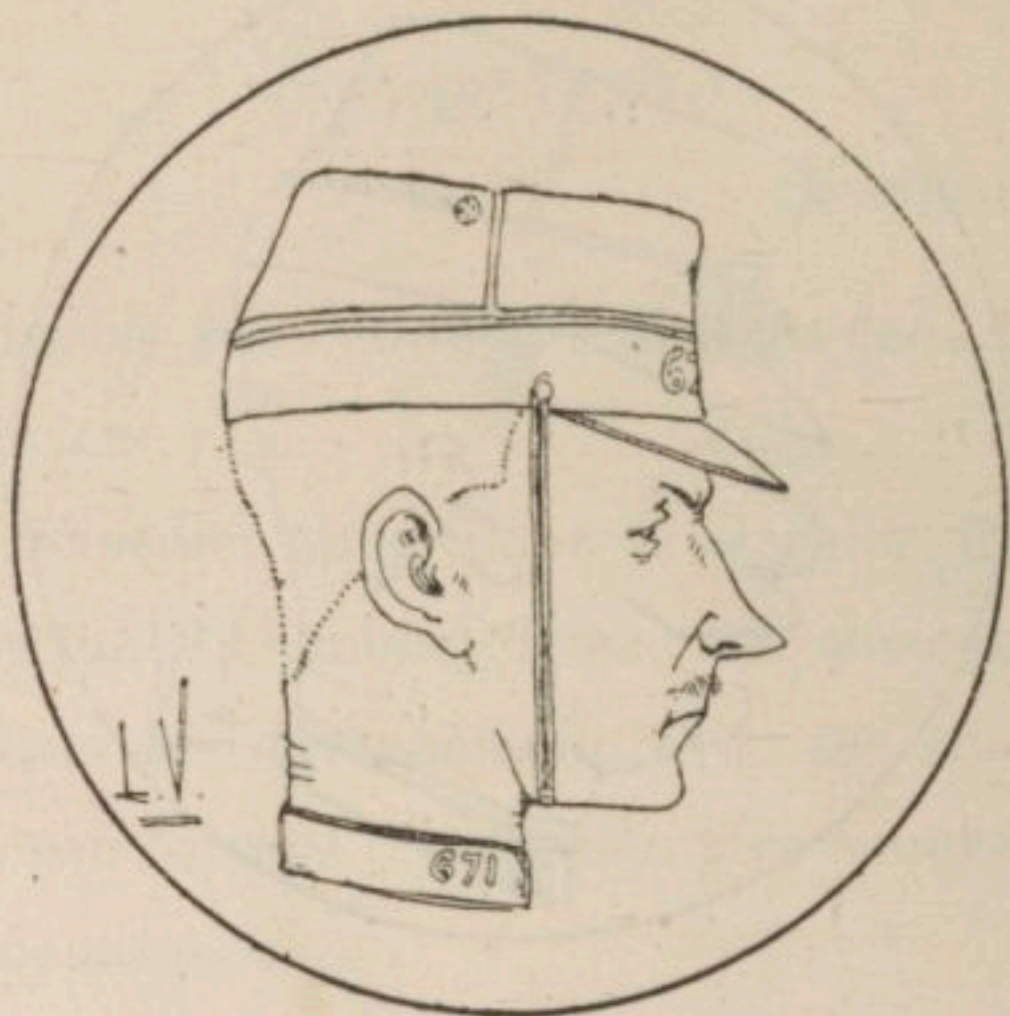
santes, des gants frais, une cigarette aux lèvres. C'est l'étonnement des camarades qui ne sont pas même installés, qui courent encore par les rues du village, cherchant leurs



gites, poudreux, bottés, le revolver à la ceinture, la moustache pleine de poussière...

« L'habitude de faire colonne en Afrique, mon cher. On
« n'avait pas plutôt formé les faisceaux et dressé les tentes-
« abris, que tous les zouaves reparaissaient en guêtres
« blanches, propres comme des sous, la chechia sur l'oreille;
« aussi jolis, aussi pimpants en pleine Kabylie, que s'ils
« allaient prendre la garde au palais du gouverneur, à
« Alger. *Boum! Boum! Boum l'arbi! Les chacas sont par*
« *ici...* »

CELUI QUI GRINCHE TOUT LE TEMPS. — Trouve tout absurde, tout idiot, tout grotesque : La manœuvre a été stupide ; il est logé chez un *sale colon* qui ne lui a pas seulement offert un verre d'eau ;... pas moyen de trouver une absinthe bu-



vable dans ce sacré village ;... et voilà encore la musique qui vient nous casser les oreilles sur la place ; tout ça pour plaire à ces ruraux, qui s'en iront voter ensuite pour Boulanger... J' t'en ficherais, moi, de la popularité !... serongnieugnien !...

CELUI QUI NE QUITTE PAS SA LORGNETTE ET SA CARTE. — A table, au café, dans la rue, partout, il déplie sa carte et commente la manœuvre de la veille, où celle du lendemain,

devant quelque subalterne respectueux, mais embêté, qui aimerait bien mieux inspecter les minois de villageoises et trouve l'adjudant-major Baliver bien rasant. Il vous en dégoise de ces *lignes de défense, points d'appui, clef de la position, attaques de flanc, retraites par échelons...* et autres balançoires, imaginées par les stratèges en chambre, pour expliquer, après coup, comment Napoléon aurait dû faire tel jour, de telle année, à trois heures quarante-cinq minutes du soir...

Arriver jusqu'au champ de bataille en nombre, en ordre, et en bon état, voilà ce qui est difficile et compliqué! Oui! mais, une fois là, du cœur au ventre et se fich' de sa peau! Pas *d'attaque de flanc, ni de clef de position* qui tienne devant cela! croyez-moi!..

CELUI QUI N'EN RATE PAS UNE. — Ce sacré Michalon! Les manœuvres le fatiguent; et, dame! ça se comprend :

Pas une nuit de repos! Qu'on le loge au château, à la ferme, ou chez le notaire, il lui faut, chaque matin, *s'élancer de l'amour au combat*, comme on chantait naguère à l'Opéra-Comique. (Genre éminemment national!)

Ne parle plus que par monosyllabes; affecte des airs fatigués, des clignement d'yeux et des rires contenus qui en disent long :

— Eh bien! quoi? Michalon, mon cher, vous semblez un peu las?

— Vanné!... fichu!... éreinté!... nuit blanche!... peux pas suffire!...

Ah! voilà le fourrier qui apporte les billets de logement. Vous êtes logé chez le curé, Michalon.

Tant mieux!... reposerai, au moins!... N'est que temps!

LA CANTINE DE MM. LES OFFICIERS. — « Appuyez à gauche! » pour laisser passer au trot la voiture de M^{me} Bouriau, cantinière du 1^{er} bataillon, chargée de la pension de MM. les officiers pendant les manœuvres. (Quatre francs par jour, avec le café et l'apéritif!). La voilà souriante, opulente et quelque peu barbue, les guides et le fouet en main, trônant dans sa lourde carriole, encombrée de paniers, de bancs, de tonnelets... Auprès d'elle, son mari, le doux Aristide Bouriau, premier basson dans la musique (succès de solo dans les variations sur le *Chalet: Chant de nos montagnes*)... Une âme tendre de musicien, cet Aristide. Il suffit de les voir tous deux, un instant, pour savoir à qui attribuer les culottes dans le ménage.

Ce qui donne libre passage à la voiture de M^{me} Bouriau, et fait ranger les colonnes sur la route, au claquement de son fouet, c'est la grande table qui surmonte le véhicule,

les quatre pieds en l'air, la table de MM. les officiers.
« Appuyez à gauche ! »

EN BATTERIE ! — Dix heures du matin. — Le général passe, suivi de son état-major bariolé.

La 3^e batterie montée tonne devant lui ; réduit fictivement en cendres le village de Bazas...

Joli et empoignant toujours, ce spectacle ! Même quand c'est pour rire.

— Première pièce ! feu ! dit le jeune capitaine à lorgnon, d'une petite voix sèche, nette, comme un bruit d'acier qui casse.

Brrrrroum ! Coup de tonnerre formidable ! puis un nuage de fumée blanche qui enveloppe les silhouettes calmes des servants, la jugulaire au menton, disposés géométriquement de part et d'autre de l'affût...

Onze heures : Ta ra ta ta ra ta ta ra ta ta ! Sonnerie de *Cessez le feu* ! Ce qui veut dire : repos et déjeuner... Et voici que des caissons, d'où sortaient tout à l'heure les terribles gargousses incendiaires, on déballe, à présent, de jolis paniers propres, couverts de serviettes blanches et laissant passer les têtes cachetées de bouteilles poudreuses !

Voyez-vous ces sybarites d'artilleurs chicards ! Mais ce n'est pas pour eux seuls qu'ils s'approvisionnent si bien

L'artilleur est essentiellement hospitalier et accueillant; la batterie voisine est toujours la providence des isolés: officiers d'état-major rentrant d'une chevauchée lointaine avec des bêtes fatiguées; pelotons de cavalerie, oubliés, aux postes avancés, et coupés de leurs ravitaillements à l'heure du repas, etc. Tout ce monde là trouve un accueil cordial et un festin somptueux à la batterie voisine.

HAUTE GOMME. — Le baron d'Estival, en tenue irréprochable de *riding matinal*, montant un superbe cob irlandais, a rejoint, ce matin, le 17^e hussards, commandé par son vieux camarade de promotion, le colonel de Riverolles. Le régiment était au repos, pied à terre, derrière un rideau d'arbres, attendant des ordres.

— Hé! Riverolles! Eh! bien! C'est gentil! Tu viens manœuvrer par ici et tu ne préviens pas? J'ai appris la présence du 17^e de l'arme par mon garde.

— Mon vieux, je ne veux pas t'encombrer...

— Des bêtises! Tu loges au château, naturellement; et tous ces messieurs aussi.

Et comme il soulève son chapeau avec un geste de vieille race, un geste *de la maison du Roy*, les officiers répondent par le salut militaire.

— Mais, mon bon, ce n'est guère facile. Nous ne lo-

geons pas où nous voulons ; et puis, le général en chef n'aime pas que...

— Le général en chef ? Ferait beau voir qu'il me refuse ce plaisir-là, à moi, son parrain au Jockey. Messieurs, je compte sur vous ; et ménagez vos jambes, car il faudra danser ce soir : c'est un escadron de jolies femmes qui vous envoie ce cartel.

Piquant des deux, le gentilhomme galope vers la petite butte là-haut, où se détache la silhouette classique du commandant en chef, lorgnette braquée, debout sur les étriers, avec le groupe polychrome des états-majors et officiers étrangers derrière lui.



STAPHYS AIGRE

STAPHYS AIGRE



STAPHYS AIGRE

SOUVENIR D'AFRIQUE

Ta femme est ton champ,
Tu en es le maître.
Coran.

Sur la route blanche marchent les spahis.

Le commandant du cercle rentre de tournée. Il chevauche à quelques pas, en tête de son goum, rênes aban-



données, jambes molles, savourant la fraîcheur du soir, après la pesante journée de juin. Devant lui s'étend la plaine infinie limitée là-bas, bien loin, aux dentelures violettes des montagnes marocaines, découpées sur un ciel de sang. Plus près, c'est la tache grise et informe du bourg de Djelila, avec son mince minaret de mosquée tout blanc, debout, comme un fantôme géant sur des ruines.

A quoi songe-t-il le commandant, balancé doucement au pas élastique et allongé de son beau cheval du Sud? — Il rêve... Il rêve, comme on rêve à cheval, en Afrique, au bercement rythmé de l'allure, après les éblouissements de lumière de tout le jour ; le soir, l'âme gagnée par la grande paix biblique des horizons et la tête étourdie quelque peu par l'éternelle mélodie que nasillent les cavaliers en fumant leurs cigarettes.

Il rêve, et dans le vague où flotte son regard, c'est surtout une terrasse de maison mauresque, à l'angle du bourg, détachée en noir sur un coin du ciel, qui alimente sa rêverie. Là-haut s'agitent, très nettes, deux petites silhouettes noires aussi. L'une, malgré la distance, dessine un corsage gracieux, une tête fine. L'autre n'est qu'une forme massive, agitée confusément par le corps qu'elle enveloppe : le classique amas de voiles qui nous dérobe la beauté des femmes d'Orient.

« Là-bas, songe le commandant, c'est mon palais ! Toutes les satisfactions m'y attendent : liberté, pouvoir, luxe... et amour ! »

Sur la terrasse, les deux femmes babillent gaiement. M^{me} de Servières, la commandante, blonde et blanche, d'une beauté de vision, si délicate et si transparente de teint, si vaporeuse dans sa robe de foulard bleu clair, qu'on la croirait éclairée sans cesse par quelque rayon électrique, comme une Marguerite au rouet ; Halima, son amie, la fille du vieux caïd des Beni-Ouassine, Ahmet-ben-Mokhtar, décoré jadis par l'empereur.

Elles babillent toutes deux et les sons de leurs voix, les éclats de leurs rires, se mêlent, sans discordance, avec les cris perlés des guépiers innombrables, aux plumages bleus diaprés, qui planent et tournoient en l'air dans leur vol joyeux de chaque soir. En vain, M^{me} de Servières s'efforce d'enseigner à son insouciant et distraite amie le délicat travail de crochet qu'elle exécute du bout de ses petits doigts effilés ; l'enfant lui échappe sans cesse, l'interrompt d'un baiser, lui désigne tout à coup quelque objet intéressant dans la campagne :

— Regarde, madame ! Missiou commandar, là-bas.
Chouf !

Son œil de gazelle, noir, doux et profond, avait distingué

malgré le crépuscule, la petite tache rouge des burnous de l'escorte.

Halima était le dernier enfant du caïd, le seizième ! Venue tard, elle était d'autant plus chère au vieillard, orgueilleux de cette paternité inattendue, y voyant une bénédiction d'Allah, qui conserve aux hommes justes la puissance fécondante, malgré les ans, afin que leurs vertus se répandent sur le monde par une nombreuse descendance. Halima était donc l'enfant gâtée au bordj de Ben-Mokhtar. Les plus fines étoffes du Mزاب, les bijoux les plus beaux de l'orfèvrerie berbère d'Oudjda apportés par les caravanes, les bracelets de pied les plus pesants en argent massif, son père les lui donnait, heureux des éclairs de joie qui s'allumaient dans ses beaux yeux noirs à chaque nouveau présent, heureux de l'entendre chanter en essayant ses parures et teignant ses petits ongles au *hennèh*, tandis que lui siestait sur une natte, dans la salle basse du bordj, aux heures lourdes du jour.

Une intimité originale s'était faite peu à peu entre le vieux caïd et sa fille d'une part, et le ménage du commandant de cercle, de l'autre. Un mélange des coutumes orientales et des coutumes françaises caractérisait leurs réunions.

Souvent, le commandant de Servières et sa charmante femme allaient manger une *diffa* au bordj du caïd ; le *kouskous* délicieux, la *cheurba* pimentée, le *méchoui*, le *gaschouch*, le *melfouf* ; tout le classique menu arabe, dont les Français bien initiés sont si friands. Mais tout cela servi à l'européenne, sur une table recouverte d'une nappe, avec des couverts d'argent et du bon vin, pour les invités seulement !.....

D'autres fois, après un repas à la maison de commandement, avec force pâtisseries préparées par M^{me} de Servières à l'intention de la gourmande Halima, c'était une soirée nonchalante, en haut, sur les terrasses : tous quatre étendus sur des nattes et des peaux de chacals savouraient lentement le café maure dans les petites tasses de métal. Alors, le vieux caïd ressassait ses souvenirs glorieux : les généraux connus autrefois, quand la poudre parlait plus souvent qu'aujourd'hui, quand le sabre commandait et non pas la burlesque redingote... Les présents magnifiques échangés par les chefs : une jument contre une carabine enrichie d'incrustations en argent, une paire de chameaux contre des pistolets merveilleux, contre un sabre à la poignée superbement ouvragée, à la lame couverte de damasquinages ; et des combats, des embuscades, des razzias ; des chefs rebelles, parjures à l'alliance conclue

impitoyablement châtiés... Toute la vision de cette brillante époque qui nous laissa tant de gracieuses légendes, raillées aujourd'hui par le moderne et scientifique esprit militaire, toute l'épopée de nos campagnes africaines, ressuscitée par ce vieillard au visage grave, aux yeux profonds, au front large et pensif, où ne s'abritait pourtant rien de plus que ces images naïves et colorées.

Une fois les récits terminés, le caïd formulait, en proverbes, les souhaits de bonne nuit et se retirait avec sa fille. Le commandant restait quelque temps encore accoudé à la terrasse, d'un bras enlaçant la taille de sa jeune femme, et tous deux regardaient s'éloigner lentement, dans la rue étroite aux maisons chancelantes, les deux silhouettes blanches et bibliques sous la lumière argentée.

Quel grand calme alors sous la féerique lumière blanche de ces nuits d'Afrique ! Les cigognes de la mosquée se renvoyaient par instants leurs claquements de bec au loin, le *bouloulou* poussait, à intervalles réguliers, son petit cri de désespoir ; de temps à autre, une étoile filante sillonnait le ciel pur ; projectile — dit une légende de l'Islam — lancé par un ange à un démon qui menace les portes du ciel.

Et soudain, le cri du moueddin qui éclate, lancé aux étoiles, tandis que les deux bras maigres, émergeant de la flottante gandoura et arrondis au-dessus de la tête, dessi-

nent comme un croissant tout en haut du minaret.

Que dit-il, le moueddin, de cette voix d'extase?

Il récite le surate du Coran relatif à ce jour :

« L'ombre de la koubba de Bou-Terfeuss s'allonge jusqu'au palmier qui ombrage le tombeau de Sidi-Chigr. Donc, voici la onzième heure du quinzième jour de youniou.

« Epoux heureux, réunis sur vos couches ! abandonnez-vous aux étreintes fécondantes, par les belles nuits d'été ! Ainsi le veut Allah, il Allah Mohammad Rassoul Allah !... »

Le dernier cri vibre longtemps dans l'air calme ; les chacals répondent dans la montagne.....

Halima s'était prise pour M^{me} de Servières d'une immense affection ; affection farouche, mêlée de jalousie, comme il en pousse au cœur des esclaves. Elle l'aimait avec des bouderies continuelles et de grandes colères aussi, quand elle se croyait négligée par la belle commandante. Ses yeux alors s'allumaient d'une flamme féroce, pareils à ceux d'un jeune fauve apprivoisé qui voit son maître caresser quelque autre animal.

Autre chose troublait profondément la jeune musulmane : Dans cette intimité continuelle qui réunissait les deux couples, Halima surprenait souvent entre le com-

mandant et sa jeune femme des échanges de regards, de discrètes caresses, des sourires heureux; tous les indices contenus d'un amour intense entre deux êtres. Peu à peu, dans l'âme de la jeune fille, des idées prenaient forme, idées tout inverses de celles qui président aux rapports entre les sexes, tels que le Coran les a définis et tels qu'ils se pratiquent dans les unions arabes, sans distinction de classes. Vaguement Halima sentait que la femme avait droit à quelque autre destin que celui de docile instrument de plaisir tant qu'elle est belle, et de bête de somme, une fois flétrie par les ans. Pourquoi n'aurait-elle pas un jour un maître puissant et courageux devant les hommes, brave en face du danger, riche, beau et d'origine illustre, mais doux pour sa compagne et attentif à ses caprices, comme certain prince des *Mille et une nuits* dont sa nourrice lui avait conté autrefois l'histoire? ou tout simplement, parbleu! comme le commandant de Servières avec sa ravissante jeune femme? Un vague roman lui germait dans la tête, donnait l'éveil à ses jeunes sens. Elle en rêvait la nuit; elle en rêvait encore le jour, quand elle se voyait si belle dans l'eau claire des sources.

Que de fois, dans son drôle de petit jargon sabir, elle avait lancé cette boutade à son amie, fort embarrassée de répondre :

— Madame? la femme roumi, macantche comme la femme l'arabe. La femme l'arabe tojor travailler; jamais fantasia !... La femme roumi tojor contente !... Ah ! roumi bouno ! Radjel mleàh ! (homme bon)... »

Et le regard perdu, elle ajoutait, au bout d'un instant, le classique « *Beççahe !* » (cela est certain !) dont le langage arabe appuie toute affirmation.

Mais si des troubles pouvaient bien envahir l'âme de la jeune Halima, fixer sa petite cervelle d'oiseau sur une idée, semer dans son petit être le germe de certaines révoltes, ceci était l'affaire des psychologues et non celle d'un vieux caïd, truffé de proverbes, religieux à l'excès, cavalier intrépide et homme de poudre.

Or, un jour, après le marché du jeudi, un certain Mohammed-ben-Naceur, de la tribu des Beni-bou-Saïd, demanda la jeune fille en mariage. Il était riche et bien apparenté. Là-bas, au pied des montagnes du Khemis, il était chef d'un beau douar de vingt tentes ; ses champs s'étendaient alentour et lui donnaient dix-huit cents caroubas d'orge chaque année. Dans son parc à bétail, il avait toujours cent moutons pour le moins et trois paires de chameaux. Enfin, sous sa tente, il devait cacher aussi, en quelque silo dissimulé sous les sandouk, un joli magot d'or et d'argent gagné sur les marchés, car il apportait bel

et bien, pour obtenir la belle Halima, un pesant sac de cuir contenant cinq cents douros.

Mohammed fut agréé, et la noce fut splendide. Le gros cadi à lunettes fut grassement payé. Les parents et amis, formés en cortège, parcoururent le bourg toute la soirée, précédés de musiciens des Omar-bou-Senna, venus d'Oudja tout exprès, et de porteurs de lanternes à verres coloriés, suivant la mode de Tlemcen.

A la diffa somptueuse, comprenant vingt moutons rôtis en méchoui, cinquante poules au kous-kous ou au tadjin, des gâteaux au miel et des jarres pleines de Karace halib (lait aigre), il fut à peine touché par les maîtres, qui s'en tenaient au vieux précepte que les Arabes de haute naissance se piquent d'observer dans les fêtes :

Le lion rompt. Les chacals dévorent.

Les chacals, ce furent les meskines en haillons, qui mangèrent deux jours durant, pour compenser des mois entiers de jeûne. Ils étaient accourus en grand nombre, à la nouvelle du mariage, rapidement propagée au loin dans la campagne.

Enfin, le palanquin rouge, disposé sur un méhari de haute taille, quitta le bourg, emmenant la jeune femme vers sa nouvelle demeure.

Longtemps, du haut de sa terrasse, M^{me} de Servières suivit des yeux le point rouge s'éloignant. Le grand animal, calme, avançait à pas comptés, comme habitué aux cérémonies, au milieu des galops fous des cavaliers, des flottements de burnous, des salves de carabines. Loin, loin, elle les voyait encore bondir et charger, et le point rouge oscillait toujours, tout petit, diminuant sans cesse, et les coups de feu lui parvenaient encore, affaiblis de plus en plus.....

Deux mois s'écoulèrent. Mohammed-ben-Naceur venait au marché de Djelila chaque jeudi régulièrement. Ses krammès poussaient devant lui le convoi des bourricots aux tellis surchargés de sacs d'orge, de couffins remplis d'œufs noyés dans la paille hachée, auxquels pendaient des grappes de poules attachées par la patte, la tête en bas, la plume hérissée, l'œil effaré, battant des ailes par instants, désespérément, contre les flancs des bêtes de somme. Mohammed suivait à cheval, richement vêtu.

Cupide, expert dans toutes les ruses du foirail, impitoyable pour les pauvres, obséquieux devant les riches, tel était Mohammed. Des noblesses natives du cavalier nomade, il n'avait gardé que la silhouette; l'âme, corrompue de trafics, était toute d'un *mercanti*.

Résultat fréquent de la colonisation sur les Orien-

taux : les grandes croyances naïves de la fatalité, les belles légendes du désert, l'amour des combats s'effacent, et les instincts de la plus basse vénalité leur succèdent.

Donc, chaque jeudi, il venait ramasser de l'or. S'il rencontrait le caïd, son beau-père, c'était entre eux l'échange solennel des salamalecs d'usage. De la belle Halima, il n'était point question, mais seulement des juments, du bétail, des récoltes. On parle des femmes rarement, — pour annoncer les grandes maladies ou la mort.....

Le Ramadan était à moitié de son cours. Epoque dangereuse, où les fatigues du jeûne, rigoureusement observé du lever au coucher du soleil par les longues et brûlantes journées, surexcitent les haines, rallument les fanatismes, inspirent les grandes vengeances.

Sur l'âpre sentier qui monte du douar à la source des Perdrix (Aine-el-Hadjela), près du caroubier gigantesque, arbre marabout sanctifié jadis par le sommeil du pèlerin El-Hadj-bou-Hacen sous ses ombrages, Halima et la vieille Khredoudja s'étaient arrêtées un instant, posant leurs cruches kabyles contre le tronc énorme.

— Oui, reprit la vieille Khredoudja à voix basse, un « moyen qui donne la mort certaine et sans traces, c'est le « *staphys aigre*, cette plante dont nous pressons le jus entre

« deux pierres plates pour en teindre nos cheveux. Mêle un
« peu de ce jus dans un plat de kous-kous où tu auras mis
« plus de graisse que de coutume pour le rendre savoureux ;
« abandonne ce régal à un des chiens de la tente, et bientôt
« tu l'entendras vomir, tu le verras trembler sur ses jambes,
« tourner sur lui-même, les yeux en l'air, comme un medj-
« doud illuminé. Enfin, il ira mourir dans les buissons, où
« des chacals dévoreront la nuit sa charogne, pour aller à
« leur tour mourir de même, un peu plus loin. »

Entre ses lèvres rétractées contre les mâchoires en ruines, la vieille Khredoudja sifflait ses conseils de sorcière ; et la peau ridée, craquelée et boutonneuse de son hideux visage tremblait voluptueusement, comme la chair d'un reptile en rut... Toutes les souffrances endurées par la femme arabe : les brutales possessions du mâle d'abord et plus tard, les coups de matraque, les fardeaux meurtrissant les épaules, les longues marches, pieds nus, en loques, derrière le maître à cheval, superbement drapé dans le burnous, quand le douar se déplace aux changements de saisons ; tous ces souvenirs, gravés en rides profondes sur son vieux corps délabré, rendaient la matrone éloquente et persuasive. Halima écoutait attentive, les yeux brillants, les narines dilatées.

C'est le soir. Le soleil vient de disparaître derrière la

chaîne du Kiss. Les rayons, en gerbe d'or, illuminent tout le couchant et jettent comme une clarté d'apothéose sur la plaine infinie.

Dans le douar aussitôt, c'est une grande clameur. Le jeûne est rompu ! Les cigarettes s'allument, les chants commencent, le café emplit les petites tasses, les flûtes résonnent sous les tentes. On mange, on mangera toute la nuit. On fume, on boit du karace halib. Bientôt une ivresse particulière, ivresse sans alcool, ivresse d'hallucinés, s'empare de tous.

Sous le grand gourbi au centre du douar, le vieux *derr*er à chapelets qui, dans le jour, enseigne aux enfants les prières tracées sur les petites planchettes de bois, fait des récits merveilleux, accompagnés en sourdine par un joueur de derbouka.

Il dit une aventure d'amour tirée des écrits d'Ibn-Khal-doun, ou bien les vicissitudes d'un sultan illustre, ou les aventures de quelque bandit fameux... Et le geste et la voix accentuent le récit. Peu à peu, grisé par ses propres paroles, il se leve, il joue lui-même, dans la plus saisissante mimique, les scènes qu'il raconte : c'est la ruse, la colère, l'horreur qui, tour à tour, se peignent sur son visage maigre à barbe de satyre : c'est le pas d'un cheval qu'il simule en balançant les hanches, quelque longue chevau-

chée à travers des sables sans fin, loin de toute oasis.....

A la place d'honneur, étendu sur une natte, Mohammed écoute en fumant.

Les femmes sont restées sous les tentes, attendant la rentrée de leurs maîtres. Ces plaisirs ne sont point pour elles.

Il rentre enfin, Mohammed, quand les chants, les sons de flûtes, les bavardages commencent à s'éteindre, tard dans la nuit. Derrière la cloison d'étoffe en poil de chameau qui sépare le gynécée du reste de la tente, Halima dort profondément, étendue sur les freschias épaisses en laine de Kâlâa.

Repu de nourriture, surexcité de café, intoxiqué de tabac, le sang allumé encore par les récits du derrer, la brute se jette auprès de sa compagne qu'il réveille en sursaut de ses étreintes horribles, sans caresses ! Halima rêvait justement : le beau rêve tant de fois fait, là-bas, au bordj de son père, après les soirées douces et troublantes sur la terrasse du commandant.

Une révolte furieuse de panthère forcée au gîte lui met une puissance d'acier dans les bras, et, tandis qu'elle éloigne, d'un seul effort, le colosse qui l'écrase, ses dents s'enfoncent dans la chair au-dessus de l'épaule, y font une morsure si profonde que le sang jaillit sur les joues de la jeune femme !

Alors, ce fut un rugissement formidable, un rugissement

de lion, qu'on entendit dans toutes les tentes, qui fit taire soudain les derniers causeurs et cesser l'aboiement des chiens.

Puis, on n'entendit plus pendant quelques minutes que le souffle désespéré d'un homme, accompagnant de grands efforts, quelque travail cruel de ligature, le grincement des cordes d'alpha contre le mât de tente où l'on attachait quelque chose en tirant féroce sur les nœuds. Toute la toile secouée, frémissante, tirant sur ses piquets dans cette besogne terrible que tous devinaient.

En haut du mât, dans les secousses, la toile s'était disjointe en partie et laissait pénétrer une nappe de lumière émise par la lune, alors au zénith. Le corps merveilleux d'Halima, dépouillé de tous voiles, prenait ainsi des tons de bronze doré. Les bras, attachés au-dessus de la tête, relevaient encore les seins fermes, menaçants, vibrant légèrement dans un frisson de colère et de douleur muettes. C'était comme un de ces beaux lampadaires de métal, tels qu'on en voit au bas des escaliers dans les palais.

Tant qu'il voulut, jusqu'au petit jour, Mohammed abusa ainsi de sa victime, qui, *chaque fois*, bavait de rage impuissante ! et des larmes intarissables coulaient de ses grands yeux noirs, inondant sa poitrine, qui brillait sous les rayons de la lune, comme scintillent dans la nuit les pierres rondes mouillées émergeant des ruisseaux.

Le lendemain était jeudi encore, jour de marché à Djelila. Au retour, Mohammed, exténué, s'était jeté sur le repas tout prêt. Il avait dévoré seul, gloutonnement, le grand plat de tadjin et les piles de galettes préparées pour lui ; puis, comme chaque soir, il avait rejoint les autres sous le gourbi central où brillait déjà le feu pétillant de jujubiers morts et de ronces ; où les hâbleurs, donnant tous ensemble le récit du marché, menaient grand bruit. A son entrée, on se tut, on se rangea comme toujours, on fit le large autour de sa natte et le derrer commença un conte.

Couchée contre terre, relevant d'une main un coin de la toile, immobile comme un jeune chat guettant un oiseau dans l'herbe, Halima apercevait distinctement la puissante silhouette de son maître, détachée sur le fond lumineux du gourbi ; le large turban, le profil épais sortant des plis du haïk, le bras nu vigoureux soulevant de temps à autre la tasse de kaoua jusqu'aux lèvres, la ceinture de soie roulée plusieurs fois, laissant dépasser sur le ventre la crosse d'un pistolet.

Sous le gourbi, un silence se fit tout à coup. Le derrer cessa de conter. Seule, la voix de Mohammed, gémissante, prononçait des paroles entrecoupées :

— Je ne sais ce que c'est ; ma jument nouvelle m'a fatigué beaucoup aujourd'hui. . Elle est dure d'allure... et ne

trotte pas encore l'amble... Je la mettrai à l'entrave demain...

On s'empressait autour du chef du douar. Les uns affirmaient que du lait chaud, mêlé de sang de poulet, est un remède souverain; d'autres voulaient lui frictionner les membres avec des bouchons de paille.

Il repoussait tous ces soins, se tordant toujours davantage, ne pouvant trouver sur sa natte une position qui calmât les douleurs croissantes.

D'un geste de fièvre, il arracha enfin sa ceinture et rejeta ses armes... Il gémit, se roula... gémit encore, de plus en plus, implorant le ciel: « Allah! akbar! Bism Allah!... Ah! ah!!... ah!!! Allah! akbar! » Puis ce furent des cris, des frissons, une sueur abondante sur les tempes, des crispations de doigts sur la natte en palmier qu'il déchirait en morceaux.

Enfin, une bave mousseuse lui remplit la bouche tout à coup ainsi que les narines... Il poussa un dernier cri et expira.

Halima dormait paisiblement, au soleil levant, quand l'interprète du bureau arabe fit une entrée bruyante au douar. Un cavalier était parti dans la nuit pour porter la fatale nouvelle à Djelila.

L'interrogatoire commença près du cadavre, gonflé, difforme maintenant, les joues et les extrémités bleuies.

Vainement l'officier posait des questions méthodiques ; tous répondaient à la fois dans une cacophonie indescriptible. Chacun expliquait la mort à sa manière, comme chacun aussi avait proposé son remède souverain qu'on n'avait pas suivi, hélas !...

Le vieux derrer enfin fut admis à parler dans un silence relatif. Il tenait à rapporter les propres paroles du défunt quand il avait ressenti les premières douleurs :

— « Je sais ce que c'est, avait-il dit. Ma jument nouvelle
« m'a fatigué beaucoup aujourd'hui. Elle est dure d'allure
« et ne trotte pas encore l'amble. Je la mettrai demain à l'en-
« trave. — Evidemment quelque désordre intérieur causé
« par ce défaut d'allure de la jument était la cause de ce
« malheur, » ajoutait le vieux bonhomme.

Mais alors la vieille Khredoudja s'approcha et intervint de sa voix de crécelle :

— Je sais ce que c'est. La jeune épouse du maître qui pleure sous la tente me l'a dit à l'instant.

Un grand silence se fit. Khredoudja poursuivit :

— « C'était la première fois que le maître montait sa nou-
« velle jument pour une longue course. La négresse
« a négligé de verser, avant le départ, sur la croupe du
« nouveau coursier une *settla* d'eau salée en invoquant Si
« Ahmed-ben-Moussa. Là est tout le mal ! »

L'interprète haussa les épaules en éclatant de rire, remonta à cheval et repartit au galop, renonçant à cette première enquête.

Mohammed eut des funérailles retentissantes ; toute la tribu y assista. Les hommes se succédaient aux quatre bras de la rustique civière, se disputant l'avantage de supporter un instant le poids du cadavre. Les femmes suivaient en poussant des cris de douleur. Sa tombe marquée par une grande haouïta en pierres sèches sous un olivier nain, au milieu même de la djebana de Si-bel-Khreïr, est constamment visitée par ses nombreux parents. De loin dans la plaine, on distingue la tache vive des chiffons de toutes couleurs que les croyants viennent suspendre aux branches en manière d'*ex-votos*.

La jument maudite qui causa cette mort dépérit dans un enclos d'épines, toute seule, couverte de plaies, n'ayant pour toute nourriture que quelques maigres touffes de *diss* tondues déjà jusqu'à la racine. Quand elle s'approche du douar, misérable, essouffée, boitant sur ses entraves, en quête des rares grains d'orge tombés autour des tentes, les enfants la chassent à coups de pierres.

Aujourd'hui, Halima est rentrée au bordj paternel. Elle porte à l'index de la main gauche l'anneau de fer des veuves, suivant la coutume des Beni-Ouassine...

MÉNAGES MILITAIRES

MINUTES

MÉNAGES MILITAIRES

Cavalerie légère

Lui. — Grand, blond, chauve. Flegme anglais. De la quintessence de gomme sportive. Succès annuels au concours hippique. A laissé à Saumur des traditions qu'on se transmet religieusement de promotion à promotion. On dit couramment : *monter* comme d'Hutilly, *dresser* comme d'Hutilly, *entraîner* comme d'Hutilly, la *martingale* d'Hutilly, le *caveçon* d'Hutilly, le *barbotage* d'Hutilly, etc.

Ne fréquente ni l'infanterie, ni l'artillerie, ni le génie, ni rien... que la *légère* ! A peine un tout petit bonjour aux camarades de promotion de la cavalerie de ligne. « — Que voulez-vous ? ces coquillards



ça monte à la papa!... Et puis, allez donc demander des descentes de main, des flexions d'encolure et *de la mie* à ces gros carrossiers-là?... Aussi, il faut bien dire



qu'on n'entend rien à l'élevage du cheval en France... rien du tout... »

Mais vous verrez son ouvrage, actuellement 'en préparation : *le cheval, son régime, ses moyens*. La préparation est

bien un peu longue, mais l'œuvre sera belle ! En attendant les succès de librairie, il manœuvre son escadron, monte en courses, et se fait blanchir à Londres.

Elle. — Jolie, brune, beaucoup de branche. Mais trop d'entrain et pas assez de flegme anglais. Elle rit trop, ne tient pas en place et vous propose trop de choses *amusantes*. Quand on dîne à côté d'elle, on est exténué dès le chaud-froid de cailles en canapé, et on aspire à l'autre canapé, celui du fumoir, au moment du cigare silencieusement savouré dans le renversement des poses extatiques...



Infanterie

Le cap'taine Lamarthe adjudant-major au 182^e de ligne, 2^e bataillon. Chargé des conditionnels, cap'taine de tir, membre de la commission des ordinaires ; et les conférences à la salle d'honneur, et les élèves-caporaux, et les thèmes pour terrain varié à préparer, et... Un homme accablé quoi ! littéralement accablé ! Il grinche bien un peu,

mais uniquement pour le principe, et serait bien désolé de ne pas l'être, accablé; de ne plus être l'homme indispensable du régiment, que le colonel emmène familièrement déjeuner en sortant du rapport, qu'il consulte dans les cas difficiles :

— Mon cher Lamarthe, pensez-vous que le général désire deux rapports distincts pour les douilles de cartouches et pour la paille de couchage, ou bien un seul rapport présentant les deux questions ?

Alors, la réponse, sur un ton pontifiant, qui n'admet pas de réplique, et précédée invariablement de cette formule :

— Mon colonel, je crois, pour mon compte personnel, qu'en principe on peut admettre...

C'est ce qu'on appelle un beau militaire. Belle taille grandes moustaches martiales, sous un nez en bec à corbin et des yeux bleus d'acier, petits et méchants. Il a vraiment une silhouette, en tenue, dans ses bottes en tire-bouchons et son dolman très ajusté, où la croix détache une note vive... Et à cheval donc ! quand il caracole sur son arabe castré, tout enveloppé d'un manteau de crin ondulant, lançant l'écume devant lui avec des tintements de gourmette. Ah ! il est beau ! Le capitaine Lamarthe, en tête du bataillon et aux côtés du commandant Ripoil, posé, lui, comme une futaille sur un cheval de bois... Mais c'est en

bourgeois qu'il est moins bien, le cap'taine Lamarthe. Oh ! mais là ! beaucoup moins bien : des nuances de cravates fâcheuses, le chapeau de côté, pantalon demi-hussarde, une certaine démarche, les pieds en dehors, en moulinant



avec sa canne, et un fume-cigares en écume recourbé en S. Un peu trop maître d'armes, vous savez : — Une ! deuss ! fendez-vous !... bon ça ! en garde !

C'était aux manœuvres, un jour de repos au cantonnement. Lamarthe était logé dans une grande et belle ferme. Réveillé de bonne heure par les gloussements de la basse-cour

et les beuglements du bétail, il savourait une pipe à sa fenêtre, en considérant avec intérêt la grange aux larges portes cochères, le colombier plein de roucoulements et de battements d'ailes, les chariots massifs rangés sous le hangar et les tas de fumier magnifiques baignant dans le purin... Ce tableau de prospérité rurale le séduisait, quand il aperçut une tête blonde entre les dahlias du jardin potager : joues colorées et corsage plein... un beau brin de fille, poussé là au grand air, sans le moindre brevet supérieur d'études, mais grandement brevetée, en revanche, contre l'anémie... La demoiselle de la maison, qui devint, peu après, M^{me} Lamarthe.

On l'a bien un peu fourré dedans pour la dot, le bel adjudant-major : « La terre va si mal ! » écrit constamment le beau-père « les temps sont durs ! les fermages ne rentrent pas ! La betterave se meurt !... » A défaut de rentes régulières, garanties pourtant par contrat, le ménage reçoit force paniers de fruits, jambons et volailles, qui lui permettent de tenir son rang et d'offrir aux ménages camarades de petits balthazars où les *dames d'officiers* s'exclament, en chœur, sur le parfum et le fondant des poires de Berles-aux-Bois, le savoureux des oies grasses de Berles-aux-Bois, etc.

Et puis, attendez un peu. Si on ne le porte pas au choix

à l'inspection, cette année, il prendra sa retraite à trente ans; ric! rac! et ira faire valoir les terres *lui-même*. Parbleu! Il est fatigué et vieux jeu, le beau-père! Tandis que, lui, Lamarthe, apportera là-bas l'ampleur de son intelligence et la puissance de son activité; et ça marchera... militairement! tonnerre!... Maire d'abord... puis, le conseil d'arrondissement; et plus tard, hé! hé! pourquoi pas?... Tiens! il y en a de plus bêtes!...

État-major général

Lui. — Général de brigade, quarante-sept ans. Une jolie tête militaire, fatiguée quelque peu, mais quel chic! Encore des cheveux... et distribués avec un art!... Tenue archisoignée; allures de grand seigneur; culotte de la meilleure coupe; bottes demi-Chantilly, enfermant un pied tout petit, coquettement bridé de l'éperon d'or à la chevalière.



Fils d'un général de la maison de l'empereur, sa carrière s'est faite dans les ambassades et les missions de haute représentation nationale. Il a laissé des souvenirs galants, voire même des traces, à Vienne et Saint-Pétersbourg.

Aujourd'hui, c'est fini de rire ; il s'agit d'arriver. Il est empoigné, depuis le Tonkin, de cette ambition tenace de la cinquantaine ; et tout en travaillant ferme, au ministère, il rêve de corps d'armée, de sénat, de portefeuille...

Elle. — Splendide dans sa maturité de quarante ans, la belle madame de Faivrelin Saint-Proost ! Ce fut un mariage d'amour, quand il faisait son stage de cavalerie, à Lyon. Depuis, elle l'a aimé toujours de même, avec sa belle nature calme et noble, volontairement indifférente et sourde aux échos de ses succès de galanterie, dédaignant de se venger, de se plaindre même...

Quand il tomba malade au Tonkin, elle alla le rejoindre et affronta tranquillement l'épidémie à son chevet. Lui, alors, demanda pardon pour tout le passé...

C'est égal ! papillonner impunément de vingt-cinq à quarante ans, et, une fois calmé, retrouver une femme bien à soi, irréprochable et dont la beauté fait retourner tout Paris !... Il y a des gens qui ont de la veine tout de même ! Il est vrai qu'il y en a d'autres...

Spahis

Elle a voulu l'épouser à toute force, son mauvais sujet de cousin. Les parents ont résisté de leur mieux, mais vainement. Elle aimait Gontran de Simeraiie, là! Ça ne se discute pas!... — Mais c'est un fou! Mais il a mangé la moitié de sa fortune aux jeux d'amour et de hasard! Mais patati! Mais patata!... — Inutile! Elle épouserait *lui* et pas un autre; et elle ajoutait, avec une flamme de volonté dans ses beaux yeux noirs:



— Je me charge de ses défauts, moi; vous verre .

Et en effet, Gontran, le meilleur garçon de la terre, aussi facile à fixer dans un amour vrai qu'à entraîner par de mauvais exemples, était devenu l'esclave de Marcelle

d'Armandy, et *captif amoureux de ses fers* autant que Nevers dans les *Huguenots*.

Puis, voilà qu'en passant capitaine, on le bombarde paraboliquement de Paris à la smala de spahis de Ras-Noukra (Sud oranais). Vous croyez peut-être que Marcelle a calé ? Jamais de la vie. Sans hésiter, elle a planté là Paris, les bals, les fêtes et les bonnes amies, pour suivre son Gontran aux confins du désert.

Qui dira la surprise des officiers de la smala, qui perdaient sans regret le rhumatisant, grincheux et très re-traitable capitaine Bougon, en voyant, certain soir, ce joli couple débarquer devant le bordj. Les chameaux de la smala suivaient, portant tout un coquet mobilier perché sur leurs bosses et, entre autres meubles, un Pleyel, quelque peu éraflé, en route, aux branches des chênes-liège.

Alors, commença pour la petite colonie une existence charmante : excursions, chasses, réunions musicales et même dansantes, tous les soirs, chez M^{me} de Simerai qui se partageait, valseuse infatigable, entre tous ces pauvres assoiffés d'*odor di femina*, pendant qu'au piano, le maréchal des logis, vicomte Ludovic de Prageolles, une épave de la grande noce parisienne échouée aux spahis, exécutait, avec son brio légendaire, tout Strauss et tout Métra.

A minuit ou une heure, quand on s'était retiré et qu'on fumait entre célibataires une dernière cigarette sous les étoiles, en écoutant l'aboiement lointain des chacals, on voyait passer des lumières douces derrière les fenêtres du logement des Simeraie...

— Sacré veinard, va! Enfin, allons nous coucher...

Et fiévreux, troublés, ils regagnaient leurs chambres vides.

Intendance

Lui, un lettré, un artiste, un flâneur intelligent et raffiné. A choisi l'intendance pour faire tout doucement une carrière agréable à côté de l'armée et s'affranchir des corvées militaires proprement dites.

Elle, comme lui, musicienne et l'esprit très meublé de moderne et de classique littérature. Jolie femme, blonde et fausse maigre, avec des reprises de respiration qui gonflent le corsage d'une certaine manière tout à fait rassurante quant à l'authenticité du contenu...

Mon Dieu! le séjour de Tarbes n'est pas positivement enchanteur; mais ils ont organisé une petite existence pas bête qui permet de patienter très bien en attendant Paris,

qu'on leur a promis pour son cinquième galon. Le soir, trios de musique classique. Elle, au piano; lui, très agréable avec son violon; et le receveur particulier, M. Brochand, un beau talent de violoncelle... Une tasse de thé



sur les onze heures, en causant des derniers romans: M^{me} l'intendante tient pour Pierre Loti. M. Brochand préfère Maupassant et trouve Loti monocorde.

— Monocorde! monocorde! c'est déjà joli d'en avoir une de corde, si elle est bien à vous. Allons, bonsoir! à demain! N'oubliez pas d'apporter la sonate en *fa*.

Train des Équipages

Il n'est pas distingué, le capitaine Anselme Triquot, commandant la 3^e compagnie du 25^e escadron du train des équipages. Il est même fort commun : une lourde silhouette, une figure rubiconde, coupée d'une grosse et rude moustache rousse ; et, de sa patrie, la Franche-Comté il a conservé des façons rurales et un vilain accent. Mais quel bon garçon ! quel excellent et serviable camarade !



Voulez-vous lui faire bien plaisir ? Demandez-lui quelques tuyaux sur la pêche à la ligne. Il vous fera tout un cours... sur la pêche au goujon particulièrement ; et, pour conclure, il vous proposera de vous emmener, un de ces jours, au bord de la Somme, pour vous montrer *la pratique*... Mais ce n'est pas tout de prendre le poisson, il faut savoir encore l'accommoder, n'est-il pas vrai ? Alors, il vous énonce solennellement une certaine recette de friture que M^{me} Triquot réussit comme personne, et il conclut

par cette sentence : « En sortant de la poêle, faut que l'goujon soit jaune comme l'or et raide comme une ... pipe! »

M^{me} Triquot, bien qu'éloignée encore des Montmorency par sa naissance, est plus fine que son époux

Le bon Anselme pénétré d'admiration et toujours incandescent d'amour s'applique à profiter des leçons de sa petite femme.

Médecine militaire

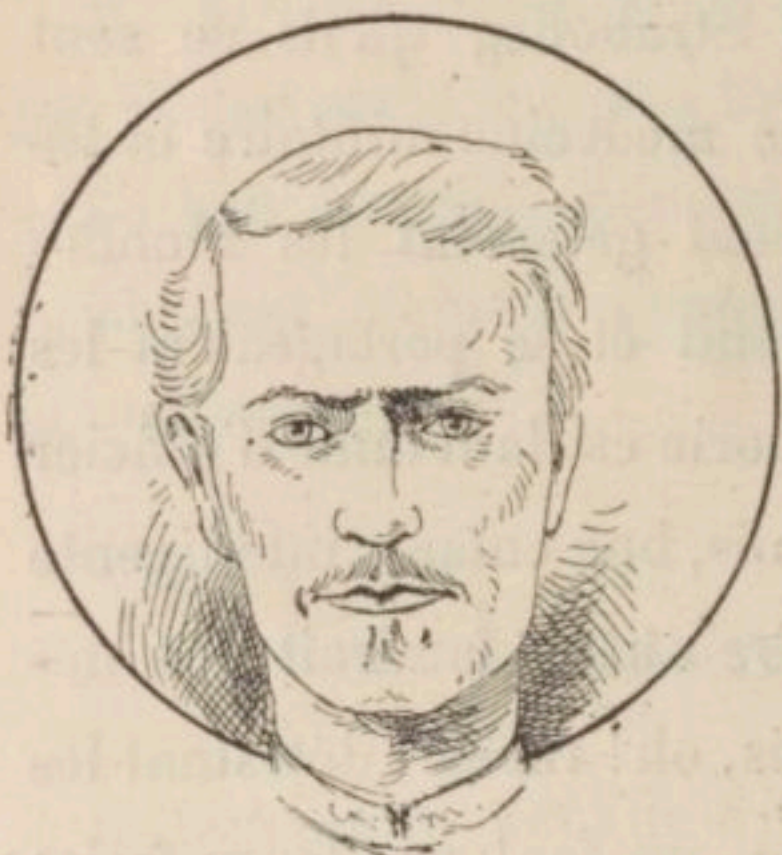
De bon matin, dans le village qui s'éveille au pâle soleil d'automne, passe, à grand fracas, la voiture d'ambulance; disgracieux et lourd véhicule, sonnant la ferraille, traîné à la diable par deux trotteurs du train qui tirent librement, loin du timon, habillés seulement d'une légère bricole.

M^{me} Lamorie, la femme du médecin major, a rejoint son mari aux manœuvres, et c'est son voile de gaze bleu, élégant, entrevu au fond de la rustique voiture militaire, qui intrigue les curieux groupés, en grand nombre, au bord du chemin. C'est que voici le jour de la grande bataille finale. Division contre division. Les troupes sont parties au petit jour; au loin, retentissent déjà les premières fusillades. Les blessés sont *désignés*; les musiciens-bran-

cardiers devront les relever, et simuler, sur le champ de bataille même, les premiers soins, conformes aux diverses *étiquettes de blessures* distribuées.

Un ménage charmant, de ceux qui rendent rêveurs les célibataires endurcis. C'est à Strasbourg qu'ils se sont fiancés, au temps où l'Ecole de médecine militaire et les officiers de pontonniers buvaient gaiement les blondes chopes à deux sous sur le Breuil et se partageaient les belles filles d'Alsace... M^{me} Lamorie est la femme d'officier idéale. Elégante et simple à la fois, bon enfant, intelligente et facile à vivre; très *cocardière* aussi: faudrait pas débiner devant elle le 182^e! et puis, oh! rareté! détestant les potins. Les bavardes, avec elle, ne font pas leurs frais: c'est d'un air si absent, si poliment indifférent qu'elle écoute leurs ragots... Et que M^{me} Lartiques fait trop de toilette pour ses moyens... et que la femme du major a bien tort de se teindre; c'est pas bon genre!... Et ci... et l'autre... — Délicate et bonne vis à-vis des petits ménages modestes et susceptibles qu'on néglige un peu trop; ponctuelle à leur rendre visite, et sachant si gentiment, par exemple, aller s'asseoir à la musique auprès de M^{me} Barraquet, la femme d'un pauvre lieutenant réduit à la maigre solde, et un peu misérable dans sa robe noire éternelle.

Elle n'est pas jolie, non; mais très belle femme et d'un charme pénétrant; quelque chose d'indéfinissable et de captivant dans cette figure où la bouche est trop grande et le nez imparfait. Et puis, deux petits détails qui m'em-



ballent, moi, je vous dirai:

1° Des cheveux lourds et abondants, impossibles à contenir, couleur vieil acajou; 2° des mains sculpturales et divinément attachées. Voir le jeudi (son jour) ces mains-là aller et venir, dans le scintillement de leurs bagues,

autour des tasses à thé! Rien de plus troublant!...

Lui, charmant aussi: calme, fin, indulgent et spirituel. Ecoute beaucoup parler les autres; un mot seulement de loin en loin, et qui porte... Une réelle valeur médicale, s'il vous plaît! Il est fortement question de lui pour une chaire de clinique, vacante au Val-de-Grâce. Pas plus fier pour cela, et pas pressé de partir. Regrettera son bon 182°.

Chef de Musique

Modeste Sonore, chef de musique au 182^e de ligne, n'a pas toujours été l'homme rangé et demi-bedonnant que vous voyez aujourd'hui. Il s'est joliment]diverti dans le temps, à Paris, quand il suivait la classe de clarinette au



Conservatoire. Ah! c'était le bon temps! On allait gagner son petit cachet, le soir, dans l'orchestre de la Gaité-Montparnasse et, à la sortie, on faisait la fête avec les artistes dans les brasseries... et des bocks!... et des choucroutes! je ne vous dis que ça!

Il y songe souvent, avec mélancolie, à ce bon temps-là,

le chef de musique, et certains souvenirs font probablement du tort à M^{me} Sonore, son épouse, car celle-ci, qui trouve son mari irrésistible, a des accès de jalousie rétrospective tout à fait intempestifs... C'est surtout le dimanche qu'elle le surveille, quand il triomphe au centre du kiosque, conduisant sa musique. Il est si bel homme ! Et si à l'aise parmi les cuivres de Sax, traçant en l'air avec son bâton, d'un geste nonchalant, les arabesques capricieuses qui dessinent le rythme et la mélodie du morceau... Et quand le Tout-Arras applaudit et bisse sa polka : *La Volière (variations pour clarinette) !...*

Et quand il va dans les coulisses, pendant la saison théâtrale, pour battre la mesure aux soldats de Faust...

— Oui ! et l'autre jour, cette *espèce* de chanteuse du concert des Allées qui l'a reconnu dans la rue ?...

— Mais, ma poupoule...

— Y a pas d'poupoule ! J'ai bien vu. Une grosse blonde. Une de tes connaissances de Paris, sans doute... Ben ! c'est du propr', va !

Officier d'Administration

C'est derrière l'hôpital militaire, sur le petit parc où lézardent au soleil les convalescents en longues capotes et

bonnets de coton : un petit pavillon séparé, tout habillé de plantes grimpantes, montrant aux fenêtres les rideaux jaunes traditionnels des *logements d'officier* meublés par *l'entreprise des lits militaires*.

M. Favruche est un homme paisible et doux, et un homme de devoir aussi, croyez-le bien.

Il n'y a pas que des canons et des sabres dans une armée, et le bon comptable prépare la revanche aussi, à sa manière, derrière des remparts de pots de tisane et des batteries d'énormes registres bardés de cuivre.



Ses beaux registres ! Sa seule passion ! — Il faut voir ces grandes pages dont le premier aspect rappelle l'ornementation compliquée des livres d'église byzantins ; où la ronde, la gothique et la bâtarde s'enlacent en capricieuses astragales, rehaussées çà et là d'une note vive à l'encre rouge ; où les chiffres moulés s'étagent en colonnes rectilignes, les totaux poursuivant les reports... et les débits, et les crédits, et les bulletins de versement, et les bordereaux récapitulatifs... et tout le tremblement administratif...

Il faut le voir aussi, lui, Favruche, les ouvrir, ces registres sacrés, dans un recueillement sacerdotal, un demi-sourire d'aise aux lèvres et les lunettes fixées à bout de nez...

— Croiriez-vous, monsieur, qu'en vingt ans de comptabilité et quatre-vingt-trois revues trimestrielles, je n'ai



jamais eu une rature ni une surcharge de M. l'intendant? Je peux dire que mes registres sont *vierges*, monsieur! Ils le sont!

M^{me} Favruche, ménagère entendue, sachant le prix des choses et en parlant volontiers. En dehors des

soins du ménage, une grande préoccupation : l'éducation de Lucien qui *montre beaucoup de dispositions* au collège. Elle lui fait donner aussi des leçons de piston, parce que *au jour d'aujourd'hui, faut qu'un jeune homme ait un talent de société*. Et l'oncle Passabosc, qui voyage pour la chemiserie de luxe, a promis un piston nickelé (qu'on jurerait que c'est de l'argent!) si Lucien a le prix d'excellence cette année...

Cavalerie de Ligne

Le commandant Mariot, major au 18^e cuirassiers, est un homme excellent. Taille et carrure de géant. Il n'a pu revêtir la pointure 32.47. F et on a dû lui faire une cuirasse spéciale *sur mesure*. Une bonne figure douce avec de grands yeux tendres comme ceux des terre-neuve que les enfants peuvent taquiner impunément.

C'est une adoration dans le régiment que *le père Mariot*. Au café, les jours de réception, on conte aux nouveaux promus ses traits nombreux de généreuse camaraderie : folies de sous-lieutenants réparées, dettes payées en laissant au débiteur des délais sans limites, démarches auprès du colonel pour faire lever ou réduire des punitions... Enfin tous les côtés généreux et nobles qui font aimer ce chien de métier sans



argent, avec une balle ou la triste retraite au bout, le père Mariot les résume en lui, au superlatif.

M^{me} Mariot : une crème comme son mari, et assortie comme taille et développement ! Vous voyez ça !... Elle a été très belle ; belle comme une statue allégorique, une Alsace-Lorraine ou une Ville de Strasbourg, coiffée du diadème à tours crénelées. Aujourd'hui, les devoirs de la maternité, scrupuleusement remplis, ont bien allourdi quelque peu son corsage et semé quelques fils d'argent dans ses bandeaux noirs, tout simples... mais, je vous fiche mon billet, nonobstant, qu'avec beaucoup de couples pareils, il ne serait plus question longtemps de névrose et de dégénérescence des races ! A preuve : leurs deux jumeaux, Lucien et Paul, sous-officiers élèves à Saumur ; deux gars magnifiques, des silhouettes de guerriers gaulois, aux longues moustaches tombantes, à l'œil bleu, fier et doux. Ils jettent bien un peu trop gaîment leur gourme, là-bas, et le père Mariot a souvent des petites surprises désagréables dans son courrier, qui l'obligent à ouvrir sa caisse un peu plus que de raison... « Mais, bah ! Il faut bien que jeunesse se passe. Et ils sont si beaux, ces garnements là, sous leurs casques ! Comment diable voulez-vous empêcher ?... »

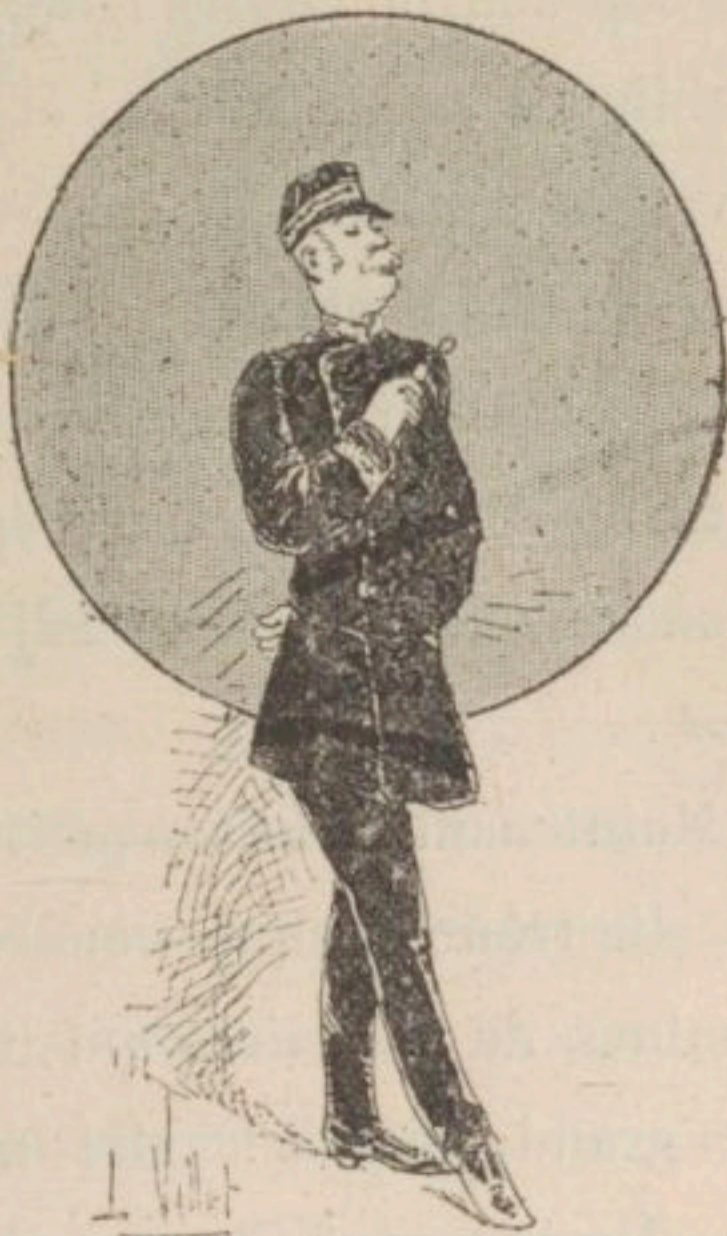
Voulez-vous faire bien plaisir à ces braves gens ? Vous n'avez qu'à détailler longuement et complaisamment les

points de ressemblance des enfants avec leurs parents :
« Lucien a bien votre moustache et votre bouche, mon commandant ; mais Paul, c'est les yeux de M^{me} Mariot, le son de sa voix... et tout... »

Corps du Contrôle

Lui. — Froid, correct, solennel. Pénétré de l'importance de ses fonctions. Ce n'est pas peu de chose, en effet, que ce droit de critique et de vérification dans toutes les branches de l'armée ; cette censure administrative qui atteint les généraux en chef eux-mêmes.

Ce qui paraît dominer dans l'attitude du contrôleur c'est la crainte des familiarités ambiantes, qui pourraient gêner son indépendance de juge. Il a positivement le contrôle dans l'œil, dans la redingote strictement boutonnée, dans le salut sec et réservé qu'il vous rend. — Pas de passions ; rien que des *principes* et des textes de lois et de



circulaires, plein de tête. — Très fort au whist, qu'il joue silencieusement, en pontife; concluant toujours la partie par quelques reproches bien nets, bien désobligeants et froidement articulés, à l'adresse de son partenaire.

Elle. — Maigre, prétentieuse et insupportable. Fille d'un trésorier-payeur général et assez bien dotée, elle a refusé force prétendants, ne trouvant rien d'assez beau pour ses deux cent mille francs et ses épaules sèches. Elle se croyait du bois dont on fait les femmes d'ambassadeurs, sous les républiques opportunistes et le mariage diplomatique de sa rivale de pension, Hélène Serpette, hantait son sommeil. Mais le temps passait; et ni secrétaires d'ambassades, ni plénipotentiaires en herbe ne se présentaient en foule. Elle fut trop contente encore d'épouser, sur ses vingt-cinq ans, monsieur le contrôleur-adjoint Derenaudeau (*en un seul mot*).

Maintenant, dans son petit salon de la rue de l'Université, où elle trône chaque vendredi, elle répète à satiété aux femmes de militaires qui lui rendent visite que jamais, au grand jamais! elle n'aurait épousé un officier. « — Déménager? Changer de garnison? S'enterrer en province? Ah! bien merci! Le contrôle, au moins, réside à Paris, avec quelques voyages agréables dans la belle saison... A la bonne heure!... »

Adjoint du Génie et Garde d'Artillerie

Dans le bâtiment militaire, au centre d'un bastion de l'antique ceinture à la Vauban, végètent les deux petits ménages.

M. Lapide, adjoint du génie, et M. Mousque, garde d'artillerie, tous deux attendant la retraite, tous deux résignés à ce poste de vieillesse. Com-



parables un peu à des conservateurs de musées, car la savante complication de caponnières, cunettes, poternes, demi-lunes et redans dont ils ont la garde, n'a plus que l'intérêt archéologique, la vieille petite place forte étant déclassée aujourd'hui et rayée à jamais des modernes échiquiers de guerre. Bientôt la pioche brutale viendra renverser ces murailles et délivrer la ville de son collier de pierre...

C'est dommage, n'est-ce pas ? qu'elles disparaissent, nos vieilles forteresses, qui évoquaient dans l'esprit de si g'o-

rieuses et si pittoresques images !... Les beaux dragons en perruque et tricorne ; les petits canons courts, aux affûts massifs, ornés de moulures et d'arabesques encadrant les fleurs de lis ; les destriers lourds, à l'encolure rouée, au



chanfrein busqué, à la puissante double croupe... Visions gracieuses des armées du grand roi qui nous avait fait une grande France ! Ces vieux remparts nous gênent peut-être ? témoins importuns d'une époque qui fait honte à la nôtre !

Ce qui n'empêche pas que M^{me} Lapidé et M^{me} Mousque sont les deux plus étourdis-sants caquets qui se puissent

imaginer, et que les potins leur germent dans la tête comme poussent les champignons de pré après les pluies d'automne : par milliers. Bigotes à l'excès par-dessus le marché ; s'arrachant littéralement le curé qu'elles obsèdent et accaparent, comme s'il n'avait pas d'autres âmes... à fouetter.

C'est entre elles deux une rivalité soutenue, une émulation sans cesse attisée, de pieuses pratiques. A la Fête-

Dieu, chacune organise un reposoir ; et quand on les complimente séparément sur l'harmonie de leurs compositions,

elles se débinent l'une l'autre avec la plus comique des ardeurs.

— Pardi ! Elle a fait le sien avec des fleurs artificielles ! Si c'est comme ça qu'on honore le bon Dieu !...



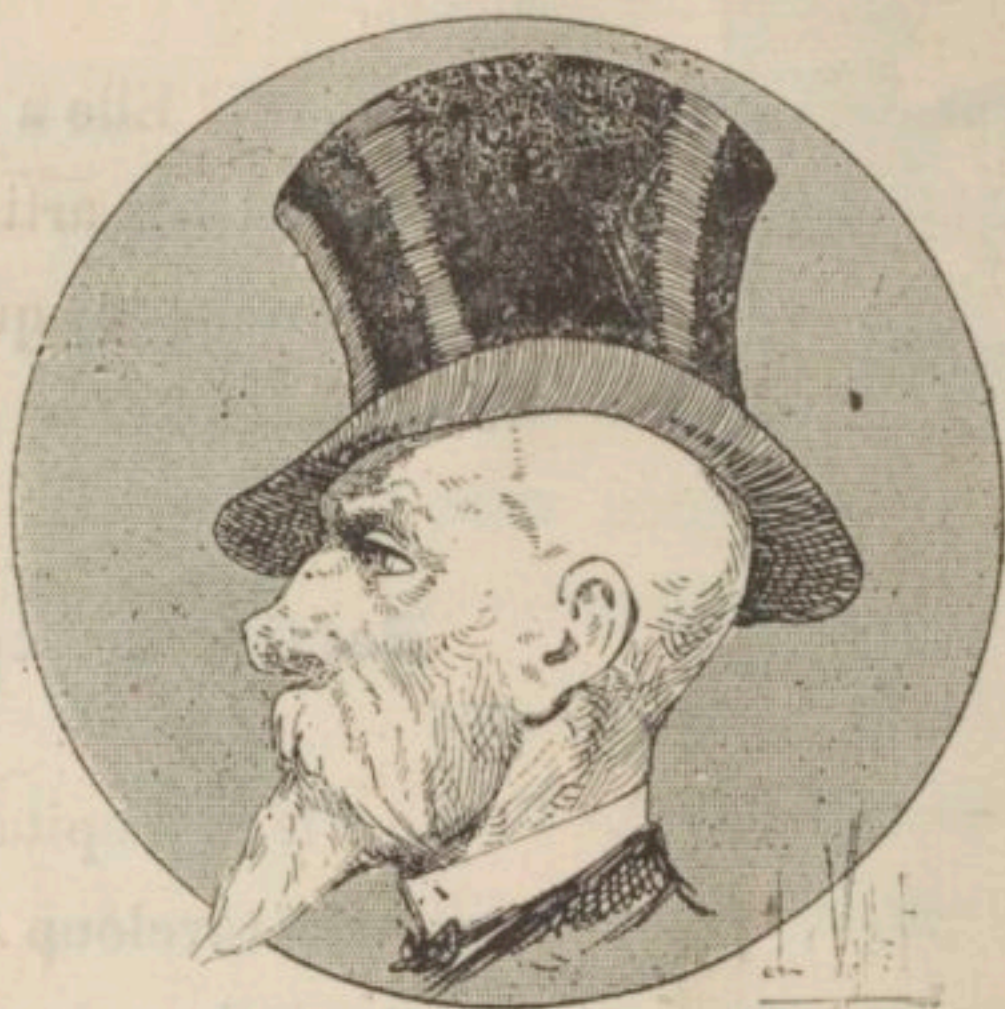
Bataillons scolaires

Le vieux capitaine en retraite Graveloup s'ennuyait ferme, là-bas, dans son quartier de l'Ecole militaire. Bon Dieu ! qu'elles étaient longues

à tirer, ces journées de rentier !... Le déjeuner desservi, le *Petit Journal* lu jusqu'aux annonces, la pipe éteinte ; il était deux heures à peine. Que faire ?

« Allons ! va prendre l'air ; il fait beau », disait madame Graveloup, toujours occupée, elle, toujours fure-tante, trottant, dès le petit matin, de la cuisine à la salle à manger, de la chambre au petit salon ; et des courses dans

le quartier, tête nue, le cabas au bras, chez le boucher, chez le charcutier, chez l'épicier, chez la blanchisseuse, chez...; sans compter les bavettes chez la concierge, m'ame Patujon, une femme bien comme il faut, mais



tombée dans le malheur et devenue portière par une de ces ironies où le sort se complait. Elles s'étaient comprises tout de suite, m'ame Graveloup et m'ame Patujon, et leur amitié s'affirmait par de fréquentes visites dans la petite loge, en passant, en sortant pour des courses, toujours affairée.

— Mais asseyez-vous donc ?

— Pas le temps de souffler, ma bonne amie, faut que je prenne le *tramvé* pour aller acheter un camembert à Bati-

gnoles. Pourvu qu'il y ait de la place ! Je ne veux pas monter dans l'dessus de c'temps-là, pensez bien. D'quoi attraper du mal, bien sûr !

« Va prendre un peu l'air ! » pauvre Graveloup ! Ce propos quotidien, invariable, était comme le refrain de son mortel ennui. Il sortait donc, correct : le tube à larges bords incliné sur l'oreille, les bottines luisantes dans le pantalon à sous-pieds, et à la boutonnière le ruban rouge et la médaille militaire, mariés en un seul petit nœud.

Où aller ? Plus personne à voir ! Tous partis, les vieux de la vieille ! Il avait enterré le dernier l'autre mois, son vieux copain d'Italie, Marteau, commissaire de surveillance à la gare de Sceaux ; il avait suivi, en pleurant dans sa moustache, au milieu des employés de la gare indifférents, la petite voiture noire, cahotante sur les pavés, flanquée du piquet d'infanterie dont le règlement honore la dépouilles des légionnaires...

Que faire ? Où aller ?

Sur l'esplanade des Invalides, il passait des heures à regarder manœuvrer les petits lignards, en longues capotes et képis trop larges, avec des démangeaisons d'intervenir si quelque caporal commandait de travers... Mais ce n'était pas le caporal qui commandait de travers, c'était lui, Graveloup, qui en était toujours à l'ancienne théorie. Il s'éloi-

gnait alors, rêveur, suivait les quais quelque temps, plein de mépris pour les pêcheurs à la ligne, *ces fainéants!*

Pourquoi lui avait-on refusé un grade dans la territoriale? Sale gouvernement! Pourquoi? — Et le souvenir, lointain déjà, du punch d'adieu au régiment lui revenait dans tous les détails, lui serrant le cœur, lui mouillant les paupières. Le colonel avait bien dit pourtant: « Messieurs, buvons à la santé de notre excellent camarade, le capitaine Graveloup, que le régiment va perdre, hélas! mais que la patrie conservera longtemps encore dans ses précieuses réserves, pour la lutte suprême que nous préparons sans relâche... »

Il l'avait dit, le colonel; pas d'erreur! Les précieuses réserves? C'est la territoriale, parbleu! Alors, pourquoi le laissait-on dans son coin? Pourquoi? Sale gouvernement!...

Un dimanche de mai, le capitaine Graveloup déjeunait chez son ami Marcade, chef de bureau au ministère de la guerre. Au moment du café, Marcade sortit négligemment une grande enveloppe jaune plusieurs fois timbrée et la tendit à son ami:

— C'est que ça, donc?

— Regarde, parbleu!

Sur une grande feuille, aux armes de la ville de Paris, s'étalait en ronde le nom de Graveloup (Auguste-Louis-

Eustache), capitaine d'infanterie en retraite, domicilié....., nommé *Instructeur en chef au bataillon scolaire du XXII^e arrondissement...*

Ce jour-là, Graveloup rentra en retard pour le dîner. Il avait fait une longue promenade au bois en prenant par les Champs-Élysées. Il avait fumé beaucoup de cigares, fait l'aumône à plusieurs mendiants et reluqué les femmes. Souvent, il s'était arrêté pour tracer, du bout de sa canne, sur le sable d'une allée, des signes particuliers : dispositions de troupes, ordres de combat...

Aujourd'hui, il vit heureux, rajeuni, aussi affairé que sa femme. Il a pardonné à la République qui inventa les bataillons scolaires et lui donna un joujou pour ses vieux ans.

Artillerie

Le jeune commandant de Riverolles, professeur de balistique générale et d'artillerie à l'Ecole supérieure de guerre. Une des fortes têtes de la nouvelle école des explosifs à tout casser. Plongé dans sa spécialité *mélitineuse*, et très gobé par les promotions devant lesquelles il professe.

Drôle d'effet, tout de même, d'entendre ce petit homme

correct et propre vous dire, derrière son pince-nez, en souriant: « Quand un obus à mélinite aura tué ses trente-



cing hommes, c'est tout ce qu'on pourra lui demander. »

M^{me} de Riverolles, fille d'un magistrat, distinguée, un peu trop grande pour son mari. Il n'y a positivement rien de plus à en dire : elle est grande et distinguée. C'est tout. A part cela... neutre...

Génie

Lui: — Pipo, pipo, pipo! C'est comme s'il portait une pancarte de l'école en sautoir. Mon Dieu! mon cher monsieur, soyez fort en mathématiques tant qu'il vous plaira, mais n'assassinez pas les autres de vos raisonnements par *a plus b*! Et cette manie de tout envisager au point de vue *scientifique*: les arts, les lettres... etc. Vous êtes très intelligent, c'est convenu; mais vraiment, on croirait que vous

manquez d'esprit ! L'esprit, me direz-vous, n'est pas nécessaire pour construire la tour Eiffel. D'accord ! Mais si le téléphone et la vapeur facilitent les relations entre les

hommes, croyez-vous que l'esprit les gêne, ces relations ? Demandez-donc à Armand Silvestre ?



Elle. — La femme scientifique. A pioché les logarithmes et la méthode des moindres carrés. Seconde son mari dans ses élucubrations géométriques et différentielles.

Mal coiffée, mal habillée, les ongles pas faits, prétentieuse et pas femme pour un sou. Voudrait être célèbre, les lauriers de M^{me} Dieulafoy (une collègue) l'empêchent de dormir !

Recrutement

Le capitaine Cambrefaisse, chef du bureau de recrutement de la subdivision de région de Saint-Bagnols (Indre-et-Saône). — Quinze ans d'Afrique dans de mauvais petits

postes, sans eau, sans ressources d'aucune sorte; logements d'officiers dans des baraques pleines de scorpions et de couleuvres, sirocco continuel, fièvres, etc. — Cambrefaisse fût toujours une nature douce et résignée, qui ne se rebifait pas devant les corvées; aussi lui en collait-on plus que sa part. Mais à la fin, perclu de rhumatismes et l'estomac en marmelade, il a demandé à rentrer en France. On l'a d'abord bombardé capitaine d'habillement, ce qui n'est pas une sinécure aujourd'hui, comme l'on sait, avec les services courant, de réserve, d'instruction, de mobilisation... tout le diable et son train! De là, il est passé dans le recrutement, usé avant l'heure de la retraite, mais toujours zélé, ponctuel, irréprochable; un de ces apôtres du métier des armes, comme il s'en trouve quelques-uns encore, obscurs, perdus dans des coins de province, et ne demandant rien que l'honneur de servir.

M^{me} Cambrefaisse. — La femme de militaire *ran-tan-plan*; porte les culottes et a, elle aussi, ses états de service. Elle dit couramment: « quand nous étions détachés à Biskra... Après notre colonne dans l'Aurès...

Elle gouverne sa petite maison militairement. L'ordonnance vient chaque matin *au rapport* avant d'aller *aux vivres*. La garde-robe et la lingerie sont classifiées et étiquetées suivant le mode du magasin d'habillement: *caleçon*

n° matricule 2. 147. 3^e trimestre 88... « Mon ami, tu ne mettras plus ce pantalon n'est-ce pas? Il est *dû*. Je vais le *réintégrer* pour en faire des pièces de réparation. »

Lui. — A une passion, une seule : son jardin et *ses fleurs*, dont la culture lui donne des voluptés infinies. Il met pour cette occupation une tenue spéciale : élégant veston de flanelle blanche à capuchon, où Madame a apposé les galons et les boutons d'uniforme ; espadrilles, pantalon flottant africain et képi d'ordonnance.

Trente-deux variétés d'œillets ! Vingt-sept variétés de jacinthes ! D'autres merveilles encore !... Si vous lui en semblez digne, il vous montrera ses chères fleurs, avec force explications attendries sur leurs tempéraments délicats : « J'ai eu bien du mal à l'élever, ce pied-là, monsieur. Deux fois je l'ai cru perdu, et... » Et tout en parlant, il caresse doucement les feuilles, comme ferait un père les boucles blondes de son enfant... C'est que M^{me} Cambrefaisse n'a pas... *produit*, faut vous dire, et ce pourrait bien être le dernier des Cambrefaisse que j'ai l'honneur de vous présenter.

Affaires indigènes

Raoul de Ramignac a toujours eu du sombre dans le caractère, avec un fonds de violence, d'indépendance et de

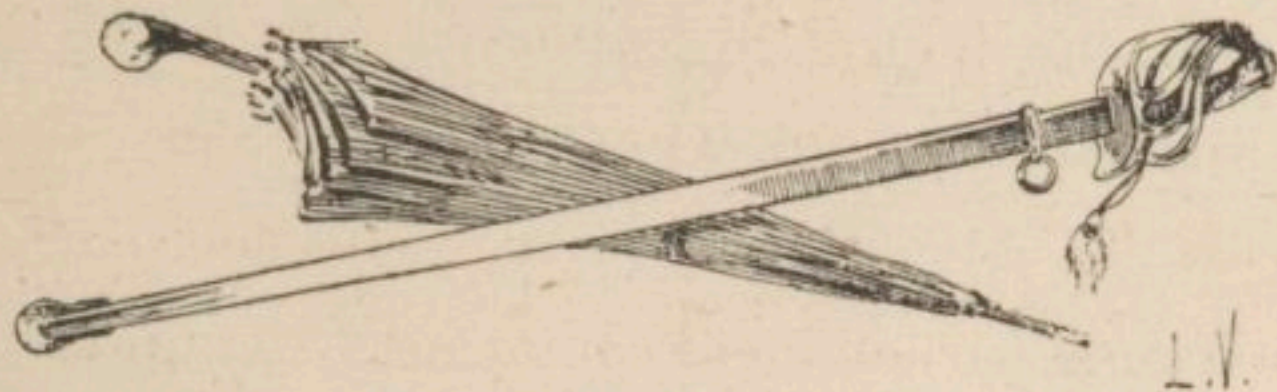


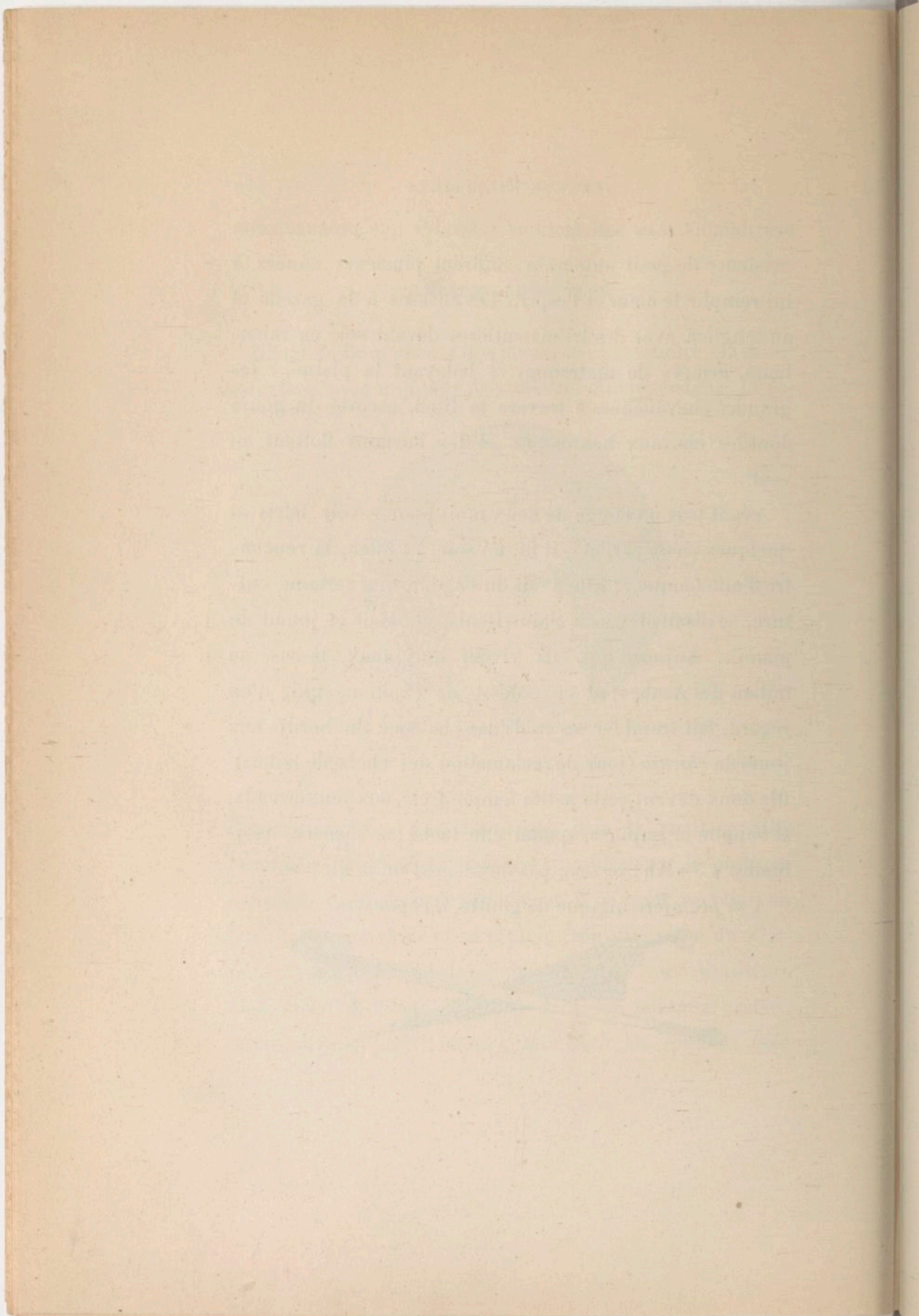
domination. Elevé à la campagne, dans la vieille gentil-hommière paternelle ; développé en athlète par la pratique constante de la chasse et du cheval, il n'a pu se plier au train-train monotone et au régime trop discipliné du régiment. Après deux ans de séjour à Blidah aux tirailleurs algériens, il a obtenu un poste dans les bureaux arabes, situation aussi parfaitement conforme à ses qualités qu'à

ses défauts. Les satisfactions spéciales que procure cette existence de petit autocrate suffirent plusieurs années à lui remplir le cœur et l'esprit. Les chasses à la gazelle et au sanglier, avec des tribus entières devant soi, en rabatteurs, armées de matraques et balayant la plaine... les grandes chevauchées à travers le Bled, escorté du goum dont les chevaux hennissent et les burnous flottent au vent...

Ayant pris un congé de deux mois pour revoir Paris et quelques vieux parents, il fit, un soir, à l'Éden, la rencontre d'une femme... Elle avait du bagout, une certaine culture, se disait élève de Saint-Denis, chantait et jouait du piano... Aujourd'hui, ils vivent tous deux, là-bas, au milieu des Arabes; et ce colosse de capitaine qui, d'un regard, fait trembler ses caïds dans la cour du bordj, aux jours de *chicaïa* (jour de réclamation des chefs de tribus), file doux devant cette petite femme frêle, aux yeux ardents, et supplie et implore, quand elle lâche sa menace habituelle: « — Ah! tu sais, pas de scènes! où je file! »

A sa première attaque de goutte, il l'épousera.





FRONTIÈRE MAROCAINE

FRONTIER MARCAINE



FRONTIÈRE MAROCAINE

NOTES DE VOYAGE

Le commandant se leva, nous tendit la main et prit la direction du Bordj. Il avait grand air réellement dans la nuit claire, avec sa haute taille, ses larges épaules, sa

culotte blanche, son képi coiffé d'un bavolet de toile. Derrière lui, ses deux sloughis marchaient couplés, la queue basse, les flancs ensanglantés de leurs courses folles à travers les jujubiers épineux et projetant sur la route blanche deux ombres fantastiques.

Nous restions donc attablés devant l'hôtel, par le clair de lune, en pleine rue de Lalla-Maghnia, en compagnie de l'interprète du bureau arabe et d'un lieutenant adjoint.

On commanda de la bière. Il était neuf heures à peine et la tiédeur de la nuit nous invitait à rester là longtemps encore, à boire et fumer doucement.

Deux burnous erraient de l'autre côté de la rue, dans l'ombre des maisons, semblant attendre quelque chose, causant à voix basse et attentifs à notre groupe. L'interprète les appela tout à coup, d'une brève interjection gutturale, et les deux burnous accoururent aussitôt, se plantèrent devant lui en saluant militairement. Une explication assez longue s'ensuivit. De temps à autre l'interprète nous désignait dans son discours; les deux hommes saluaient alors de notre côté. Il leur parlait en arabe et on l'écoutait avec cette expression particulièrement respectueuse que prend l'indigène chaque fois qu'il entend sa langue admirablement parlé par un étranger.

— T' fehem'che? (Comprends-tu?)

— N' fehem, n' fehem mleâh, sidi Tordjmane. (Je comprends, je comprends bien, monsieur l'interprète.)

— Roh! e! (Allez!).

Les deux hommes s'éloignèrent rapidement. Leurs silhouettes disparurent quelque temps dans une ruelle, puis reparurent plus loin. Ils sortaient du bourg et gagnaient la plaine, se dirigeant tout droit vers la tache noire d'un douar, là-bas, ponctuée de quelques points lumineux et d'où partaient les aboiements rauques et obstinés des chiens de garde.

— « Ce sont deux hommes du pays, nous dit l'interprète. Abdallah et Bou-Djebbour : deux anciens spahis. Ils vous serviront de guides. Le plus grand parle un peu français. Ils ont des parents dans toute la plaine et jusqu'à Oudjda même. Sous leur escorte, vous êtes sûrs du meilleur accueil. »

Le lendemain, au tout petit jour, nous quittons Lalla-Maghnia. Malgré l'éreintante nuit blanche, si vite écoulée à la table de baccarat, nous ne ressentons aucune fatigue. En sortant du cercle, un rapide et rude tub nous a raffermi la peau; puis, un nerveux temps de galop plongé, tête première, à travers les lentisques, nous a mis au fond de la selle, avec le sang tout joyeux de bien circuler.

Six heures. Le soleil s'ébauche seulement, dorant la cime des falaises jurassiques déroulées en une majestueuse ligne droite, de Tlemcen jusqu'au Maroc, et semblables à des murailles de châteaux forts.

Le froid, qui glace toujours la plaine engourdie à cette heure, nous contraint à garder nos pèlerines. La rosée, comme une poussière de diamant, sucre à perte de vue les buissons et les pierres du chemin. Les bêtes soufflent par les naseaux un double jet d'épaisse vapeur. A notre approche, des couples de perdrix détalent et vont s'abattre plus loin, d'un vol blessé, avec des petits cris de détresse ; tandis que, dans la broussaille en givre, bondissent d'alertes lapins effarouchés, montrant au-dessus des touffes, par soudaines apparitions, leurs derrières fourrés de blanc et le V majuscule de leurs longues oreilles... Nuls incidents.

Sept heures. Le soleil monte tout à coup, rompt les digues de l'horizon et c'est, par la plaine infinie, une inondation de lumière.

Alors éclate, partout à la fois, la grande allégresse du réveil. Au loin, très loin d'abord : des bêlements auxquels répondent d'autres bêlements, de vagues clameurs de bergeries, des appels meuglés coup sur coup... C'est le bétail ébloui et affamé qui, mufle tendu, réclame l'ouverture des

parcs, dans l'impatience du gazon qui croît autour des palmiers nains.

Puis voici que d'affreux chiens jaunes, quelques-uns gauleux, boiteux, presque aphones à force d'aboyer aux étoiles des nuits entières autour du douar, nous envoient, avec un coup de gueule féroce, des jappements enroués.

Dans l'enclos d'épines qui boucle comme d'une ceinture chaque douar, des coqs chantent juchés sur des branches mortes, et tout mouillés, la crête misérable, montrant, sous leur plumage collé, leur chétivité de volailles vagabondes, s'élevant toutes seules, vaille que vaille, au petit bonheur du crottin picoré ou à la chance des rares grains d'orge tombés auprès des tentes : pauvres volailles décharnées comme leur maîtres, sobres comme eux par nécessité, aussi éloignées de cette prospérité replète de nos basses-cours françaises que la femme hâve en guenilles circulant au milieu d'elles est loin de la robuste fille à la peau de pain bis, au corsage plein, dont les vigoureux bras rouges besognent depuis l'aube jusqu'au couvre-feu dans la plus humble de nos fermes normandes.

Neuf heures. La chaleur grandit. On glisse des mouchoirs flottants sous les salacos. Bientôt, le drap des vêtements, le cuir des harnachements, le métal des fusils, tout devient brûlant au toucher ... et les derniers chiffons de

vapeur accrochés aux buissons s'évanouissent un à un, pompés par le soleil ardent.

Devant nous, en éclaireur, marche Bou-Djebbour sur son petit gris pommelé. Le soleil fait miroiter la croupe ferme où les muscles se détachent en fortes saillies; la queue tressée et nouée se balance au rythme de l'allure, un bon pas élastique et allongé qui fait onduler le burnous du cavalier.

Le soleil, à présent, tombe d'aplomb sur la campagne, blanchit au loin les coupoles des marabouts, remplit l'air de bouillonnements et de mirages ... Sensation inoubliable et bien africaine que ce bercement du cheval dans les longues routes au pas, par la chaleur torride. D'un geste paresseux, on incline les coiffures successivement dans toutes les poses pour faire face au soleil; et tandis que les guides, devant nous, annoncent à mi-voix le même bout éternel de mélodie, nous marchons ... toujours ... toujours ... éblouis et somnolents. Ce n'est pas pénible, c'est plutôt un accablement doux et extatique.

— « Ici, fini la France, msiou. Coummenci Marouc. »

Et ce disant, Bou-Djebbour nous désigne au bord de la piste un puits entouré d'une margelle en ruines. C'est un point choisi dans le tracé de la frontière, d'après le traité de 45. Nous voilà donc au Maroc.

Cette longue et mince tache vert sombre qui s'étend là-bas, devant nous, c'est Oudja, paraît-il. On dirait simplement un grand bois isolé au milieu de la plaine immense et nue. Nul point blanc n'apparaît entre les massifs ; nulle habitation ne se devine derrière ce rideau de végétation. La ville est enfouie là pourtant, dans les arbres ... Mais nous sommes loin encore.

Eparpillés dans la plaine, des groupes de Marocains, penchés sur le sol, cessent un instant leur labeur, intéressés par notre caravane : les hommes grands, athlétiques et blonds, aux jambes formidables et velues, aux larges turbans blancs comme neige posés en avant de la tête, contrairement à la mode arabe ; les femmes robustes aussi, belles souvent.

Nous atteignons enfin la lisière de ces bois qui entourent la ville. Ce qui nous semblait de loin une forêt est une vaste étendue de jardins divisés par des lignes de grands arbres et coupés en tous sens par une infinité de chemins que traversent à tout moment des ruisseaux murmurants et limpides. Partout, au milieu du feuillage inondé de soleil, les grenades rouges piquent leurs notes vives. Une fraîcheur exquise nous surprend tandis que nous avançons au pas, la bride sur le cou, le long des bordures d'oliviers, de figuiers, de caroubiers et de téré-

binthes. Des juments à l'entrave, le ventre pesant, les crins incultes, s'approchent en boitant, passent leurs têtes à travers les haies, nous regardent de leur grand œil maternel et nous saluent enfin d'un hennissement, tandis que le poulain espiègle, faisant un brusque demi-tour, nous décoche une insolente cabriole.

Au tournant d'un de ces chemins, la ville apparaît soudain avec sa ceinture de murailles chancelantes en pisé et la masse blanche de ses maisons à terrasses, coupée çà et là par des massifs de caroubiers en grosses boules vert sombre ou par des faisceaux de palmiers pliant sous leurs lourdes chevelures. Trois petits minarets de mosquée dominant de leurs figures quadrangulaires à mosaïques la ligne basse des habitations; trois minarets seulement, car c'est une toute petite ville d'Islam, dans une région où les tombeaux de saints et de héros sont rares.

Un large espace découvert, sorte d'esplanade de manœuvre, nous reste à traverser pour atteindre une porte de la ville. C'est ici que les caravanes se forment avant le départ. Quelques chameaux galeux, couverts de mouches, encore bâtés, dorment au soleil, la tête et le cou allongés contre terre. Sous leurs narines, le sol poudreux s'est creusé de deux courts sillons divergents.

Sous la porte voûtée, nos chevaux prennent peur. Un

monstre noir, entièrement nu, se tord sur le sol en marmottant la classique invocation à Sidi-Mohammed-ben-Djillali, qu'il interrompt de stridents éclats de rire, pareils à des cris de bête. Il crache sur le sol à plusieurs reprises, avec une expression de dégoût suprême, à mesure que nous le dépassons. Ceci est pour nous, *chiens de chrétiens!*

Les terrasses se garnissent au bruit de notre cavalcade : négresses effrontées, riant de toutes leurs dents blanches, Marocaines plus timides et plus coquettes, cachant leur visage à demi derrière le haïk gracieusement ramené. Nous franchissons des portes et encore des portes, des voûtes continuelles construites après coup dans d'étroits passages où les maisons penchées l'une vers l'autre menaçaient de se joindre.

Une dernière voûte de ce genre, et voici le palais de l'Amel.

Bou-Djebbour et Abdallah interpellent vertement quelques pouilleux qui lézardent le long d'un mur et nous considèrent tout ahuris. Les malheureux se lèvent en sursaut, secouent leurs loques et s'approchent, humbles comme des coupables, pour emmener nos chevaux.

Le palais de l'Amel ! pauvre palais !... une misérable maison, à volets verts et fausses fenêtres peintes, construite dans le style des cabanons de la banlieue marseil-

laise, évoquant des idées de bouillabaisse, sans doute, l'œuvre de quelque aventurier maçon provençal, de ces traîneurs de grandes routes, fuyards de casiers judiciaires, que l'argot colonial dénomme : *les armées roulantes*.

O horreur ! dans les jardins du palais, sous ce ciel africain magique que traverse à tout moment le vol large d'un vautour..., une grosse boule de jardin étamée ! posée sur son trépied de fer stupide ? C'est d'un certain voyage en France, il y a dix ans, accompagnant une ambassade du sultan, que l'Amel a rapporté cette merveille. Un peu plus loin que la boule, un petit canon de 4 de montagne, un de ces vieux modèles bazarisés par nos arsenaux, tout drôle sur son petit affût... Gravement, un garde du palais, d'une taille gigantesque et d'une maigreur fantastique, monte la garde auprès de ce joujou. C'est que nous sommes en Ramadan et chaque soir, au coucher du soleil, le canon minuscule donne à la ville le signal de rupture du jeûne.

L'Amel prévenu de notre visite, apparaît sur le seuil du palais. Il s'avance vers nous : un curieux petit vieillard, aux yeux perçants, au visage de derviche terminé par une barbiche grise qui pointe en avant et tremble en continues saccades dans le mouvement des mâchoires édentées.

Nous l'attendons respectueux, le chapeau à la main,

formés en demi-cercle. Bou-Djebbour et Abdallah s'inclinent très bas, lui baisent la main : une main fine, très propre, blanche et osseuse, qui émerge des plis innombrables du haïk et des trois burnous pesants superposés.

Et Bou-Djebbour commence la présentation.

D'abord, un colloque en arabe où le nom de l'Amel est répété souvent, chaque fois avec une inclinaison de tête respectueuse : Si Abd-el-Malek... Si Abd-el-Malek... ; où il est beaucoup question aussi du *Sidi commandar* de Lalla-Maghnia et de messieurs les voyageurs venus de *la Francia* pour visiter la ville.

Puis, la traduction en bon sabir d'ancien spahi :

— Msiou l'Amel li a dire qui bien content vô voir ; qui bien fâché pas qui nous son Ramadan, qui pas moyen vous donni un jouli diffa, avec kous-kous, môtou et tout ce qui faut...

— Remercie-le bien, et dis-lui que nous n'avons besoin de rien. Nous avons apporté notre déjeuner. Qu'il nous autorise seulement à manger ici, à l'ombre de ces beaux arbres ?

— Ben-nyâ ! ben-nyâ ! répète le vieux avec un geste d'assentiment, en nous désignant une bonne place où le gazon vert n'a pas été foulé.

Des serviteurs, tous maigres et grands, — c'est le grand

chic là-bas pour la domesticité des hauts personnages, — apportent des nattes, des tapis et encore des tapis et des nattes magnifiques.

On déjeune. Nous nous jetons, avec la voracité que donnent quarante-huit kilomètres de cheval au soleil, sur le gigot de gazelle froid, les boîtes de sardines, le jambon et la salade russe. A quelques mètres de cette orgie, nos deux guides sommeillent, roulés dans leurs burnous, rigides, pareils à des cadavres, les turbans défaits, les têtes rasées, toutes nues et luisantes comme des boules de métal sous le soleil de feu. Pratiquants scrupuleux, ils ne se bornant pas au jeûne, mais semblent rechercher en outre des épreuves épuisantes pour leur corps.

Mais quel est ce nouveau et comique personnage qui s'approche en souriant? Oh! la bonne tête! Des favoris jaunâtres, un nez écarlate, des joues aux tons de rostbeef, un clavier dentaire illimité aux touches immenses et découvertes sous des lèvres épaisses et comme humides encore de récentes libations. Tout un épanouissement jovial d'ivrogne d'outre-Manche??... Et par là-dessus, un turban, oui, un large turban blanc et une longue gandoura sous laquelle dépasse un vieux pantalon à carreaux, débris évident d'un complet d'Old-England?... Ma parole! Nous voici en pleine opérette! On songe à Scipion

ou à Dailly dans quelque vieille balançoire de la Gaîté.

Nous sommes à point du reste pour les calembredaines, car affamés et assoiffés, nous avons mangé et bu trop vite



L. V. 411:1

et nous voilà tous à peu près gris. C'est sans doute une affinité irrésistible pour notre état d'ébriété qui vient d'attirer ce singulier visiteur :

— « Qui es-tu fantastique apparition ? John Bull grotesque ! plus grotesque encore sous ces voiles orientaux

union absurde des brouillards de la Tamise aux diaphanes horizons du désert ! »

Il continue de sourire en bavant, l'imbécile !

— Je suis le jardinier de l'Amel. Je me nomme Mohammed et je suis Maltais.

Maltais ? Maltais ??... né à Malte peut-être d'un père de Kent et d'une mère de Sussex. — Veux-tu un verre de cognac, excellent Mohammed ?

— Non merci, monsieur, nous sommes en Ramadan.

— Ha ! ha ! ha ! Laisse nous rire, bon Mohammed, et dis-nous où tu te procures, sous ces latitudes, la glace à sucer qui t'a rougi ainsi la trogne ?

... Nous avons soulé Mohammed, mesdames, et il nous a fait de curieuses confidences : comme quoi il allait chaque mois rendre visite au consul d'Angleterre à Tanger, *pour causer un peu* ; comme quoi aussi, son beau pantalon à carreaux était un don du révérend J. Smithson qui avait passé six mois à Oudjda l'année précédente avec sa révérende... à faire quoi ? devinez un peu ? à répandre des bibles traduites en arabe !!

Oh ! Albion la perfide ! Dans quelle partie du monde pourrions-nous marcher sans trouver tes traces, sans trébucher — naïfs que nous sommes ! — dans tes pièges commerciaux et politiques ?

On a sommeil, un sommeil impérieux, écrasant, que l'excellent café maure, si parfumé, combat difficilement. Quel bon somme on ferait là, à l'ombre, sur les nattes ! Mais il ne faut pas dormir. Allons flâner en ville en attendant trois heures : à trois heures le khralifat de l'Amel doit nous conduire visiter le camp installé là haut sur une éminence, tout près de la ville. Ce sont des chefs de tribus, accourus avec leurs cavaliers, il y a quelques semaines, pour prêter main-forte à l'Amel contre d'autres tribus frontières soulevées et refusant l'impôt. Le calme est rétabli aujourd'hui, mais les partisans resteront campés près d'Oudjda, quelque temps encore, pour en imposer à toute la plaine que domine au loin l'alignement pittoresque de leurs tentes bariolées.

A peine sorti des jardins du palais et rentré en ville, voilà qu'un burnous s'approche pour me prendre, bon gré mal gré, mon sac photographique. Je laisse faire et l'homme se passe lestement les courroies aux épaules.

Désillusion pénible ! On connaît ici le coup du photographe. Il n'y a plus d'Orient alors ! Autant aller en Suisse.

La rue des Marchands : bien curieuse avec ses petites boutiques orientales, exigües, au fond desquelles apparaît impassible le masque boursoufflé d'un gros marchand coiffé

d'un fez et tassé sur une petite chaise parmi ses marchandises disparates : étoffes, chaussures, coussins, nattes, vieilleries... ; image symbolique du petit négoce patient et âpre.

Seul de son espèce dans cette foule qui nous fait escorte, un juif algérien nous aborde, bien reconnaissable à sa casquette crasseuse, à son gilet maure où s'étale une large chaîne de montre en argent :

— Pardon, messieurs, venez-vous de Nemours, s'il vous plaît ?

— Non.

— Je vous aurais demandé des nouvelles. Excusez-moi, messieurs, alors.

Des nouvelles??... c'est vrai, au fait, qu'il n'y a ici ni poste, ni télégraphe. Un Parisien oublie vite ces détails. Pour un peu, tout à l'heure, après notre déjeuner si gai sous les arbres, l'un de nous se serait fort bien écrié : « Si on envoyait un télégramme de blagues à cet excellent X... qui s'embête à Paris et n'a pas voulu venir ? »

Mais non, pas le moindre facteur ici, pas le moindre petit trottin télégraphique ; les nouvelles parviennent au hasard des caravanes, comme dans les temps bibliques... et cette pensée, que la simple question du juif a fait naître, jette un regain de pittoresque dans notre vision des choses qui se banalisait peu à peu.

Au camp des partisans. — Ici, oui, c'est bien l'Orient grandiose et troublant ! Tableau inoubliable, digne du pinceau ou de la plume de Fromentin :

Dans un large espace, clos de palissades, des tentes de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes grandeurs pavoisées d'étendards. Sous les toiles soulevées, des visions de géants fauves étendus dans l'ombre sur des nattes ; leurs selles magnifiques, aux pesants étriers découpés à jour, groupées avec leurs armes étincelantes, aux canons damasquinés d'argent, aux crosses incrustées d'ivoire. Chevaux isolés ou par couples, entravés auprès des tentes, et toujours la beauté des coursiers en accord avec faste plus ou moins grand des diverses demeures de toiles. Naseaux dilatés, œil noble et franc, oreilles fixes, ils frémissent tout à coup et poussent de petits hennissements contenus : c'est qu'une jument passe dans le voisinage ou bien que, sous les tentes, ils entendent puiser dans les sacs d'orges.

Conduits par le khralifat, nous circulons dans tous ce camp silencieux, assoupi encore, s'éveillant à peine de la sieste.

Dans cet enclos distinct, entouré de palissades plus hautes, quelles sont donc ces deux tentes longues et basses séparées ainsi de toutes les autres ?... Mais voici que des

yeux noirs brillants nous regardent entre les lattes ; des bras nus apparaissent aussi, à la dérobée, chargés des bracelets rustiques de l'orfèvrerie berbère, en argent et corail. Puis, ce sont des chuchotements et des rires qui s'étouffent à notre approche et soudain, d'un bruit léger comme un vol d'oiseaux, les chatoyantes étoffes s'enfuient et disparaissent sous les deux tentes... Ce sont des courtisanes amenées de Méquinez par un cornac, pour les besoins du camp.

Ces troubles de la frontière sont à peu près périodiques ; on s'y attend à époques fixes, on les voit venir. Et dès qu'ils éclatent, la nouvelle se propage au loin ; annoncée dans les cafés maures aux carrefours des grands chemins, criée de sommet en sommet dans l'air diaphane et vibrant ; elle court, elle glisse sur le sable, franchit les cimes, aussi rapide que le vent du Sud ; elle parvient aux villes du centre où les trafiquants de toutes sortes préparent aussitôt des caravanes ; vivres, tabac, orge, étoffes aux belles couleurs, armes magnifiques... Tout cela se vendra vite et cher. L'argent ? cela se brûle comme la poudre ! Car l'Arabe, âpre au gain et sordide sur les marchés, devient prodigue et follement dépensier dès qu'il aspire un peu d'atmosphère belliqueuse. Et sortant des grandes villes blanches aux innombrables minarets, des méharis majestueux

s'avancent, porteurs de fardeaux mystérieux enfermés dans les palanquins rouges. Le convoi se hâte vers le pays soulevé, car il faudra des femmes aussi!.....

Un chef nous reçoit sous sa tente. Sur une multiple épaisseur de beaux tapis, on s'assied en rond, jambes croisées. On apporte du miel, du beurre, des galettes, dans de curieux plats de terre peinte, tout gauchis à la cuisson. Mais, ce dont il est fier, le chef, c'est de son service à café français : d'affreuses petites tasses blanches filetées d'or et une cafetière assortie, de celles qu'on gagne aux tourniquets à deux sous dans les foires. On nous sert aussi de la menthe infusée, qu'ils appellent du thé, en prononçant *theï*.

Sur un coin du tapis, un petit livre entr'ouvert, relié en cuir rouge, montre ses pages couvertes de caractères arabes pittoresques, aux jambages compliqués, comparables à des croissants, à des dessins de sabres orientaux, à des ogives de mosquées ou de harems... Djebbour, assis auprès de moi, remarque mon attention pour ce livre et me murmure à l'oreille en désignant le chef : « Taleb Kébir ! » (grand savant !)

Le jour décline, le soleil s'enfonce peu à peu derrière les montagnes des Beni-Snassen, allumant la découpe bizarre des crêtes comme une lame de scie chauffée au

rouge; et tout l'occident s'éclaire d'un rayonnement d'apothéose qui précède le coucher de l'astre.

Avec le chef, notre hôte, nous parcourons le camp une fois encore. Il nous conduit fièrement vers quatre petits canons comiques, rangés en batterie, ouvrant sur la plaine leurs gueules inoffensives de roquets. Il nous conduit aussi vers une toute petite tente près de l'entrée du camp. C'est *le poste* ! Un homme sommeille étendu par terre — singulier factionnaire ! — Sur un ordre du chef, il saisit un vieux clairon tout bossué pendu au mât de tente et nous ébauche d'informes sonneries imitées des sonneries françaises et coupées continuellement de couacs ridicules.

Quels singuliers côtés d'enfantillage oriental au milieu du tableau grandiose de ce camp !

Tout à coup, un cri aigu et lointain nous arrive; les syllabes traînent longuement, renforcées, affaiblies tour à tour. C'est le Moueddin de la mosquée d'Oudjda qui annonce la rupture du jeûne. En même temps, un petit panache de fumée blanche s'élève dans les jardins du palais de l'Amel et une détonation à peine plus forte qu'un coup de fusil, se fait entendre. Le jeûne est rompu. Les chants commencent, les cigarettes s'allument; dans l'enclos où sont parquées les femmes, les flûtes résonnent déjà, accompagnées

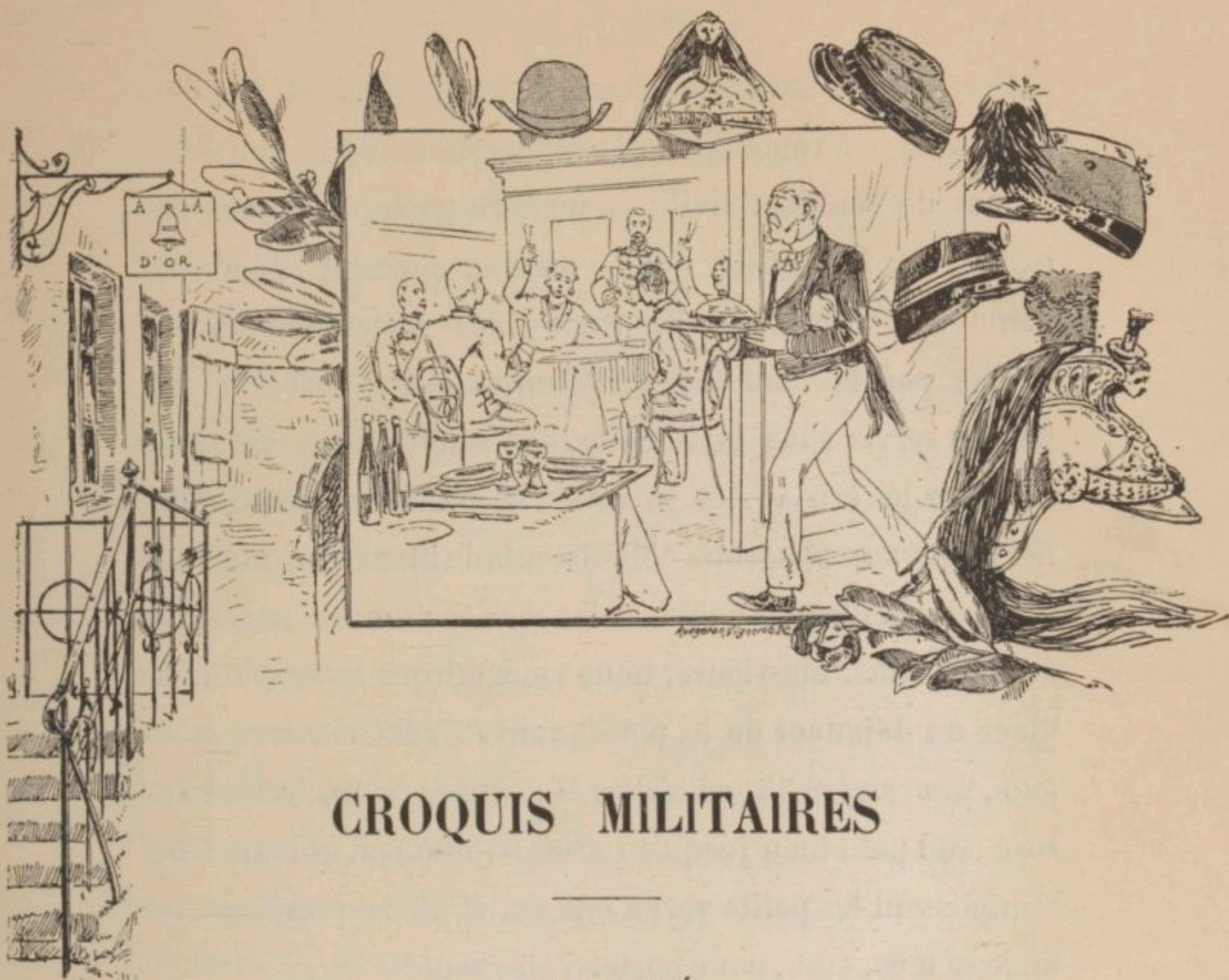
par les derboukas. Un à un, les hommes pénètrent sous les deux tentes d'amour... le jeûne est rompu!

Le retour : En combien de temps, furent dévorés ces quarante-huit kilomètres? Je n'en ai pas le souvenir précis. Penché sur ma selle, je ne sentais plus que les détentes de rein nerveuses du petit cheval arabe fou; je ne voyais à mes côtés, paraissant et disparaissant à travers les massifs de lentisques, ou devant moi, projetés en plan, grimpant à l'assaut d'une berge d'oued presque verticale, que des cavaliers emballés comme moi-même. La nuit venait; l'horizon se teintait de sang; les crinières et les queues flottaient sous le vent toutes droites, les burnous d'Abdallah et de Bon-Djebbour claquaient comme des étendards.

Dans ce cadre suggestif, la ballade de Schiller, *die Todten reiten schnell*, me revint un moment à l'esprit et, malgré moi, aussi ce vieux jeu de mots bête à la Christian qui traduit par : « Les Maures vont vite! » — C'était fantastique. Et fantastique aussi le sommeil de la nuit suivante, traversé de rêves où se mêlaient grotesquement Sidi Abd-el-Maleck, le jardinier maltais, les courtisanes et le camp des barbares.

CROQUIS MILITAIRES

CHRONIS MITHINES



CROQUIS MILITAIRES

L'INVITÉ

Dans le service de l'Autri-i-che... Air connu qui ne s'applique pas seulement à l'Autriche, comme l'on sait. Mais ce que l'on sait aussi, c'est que le pantalon rouge et le dolman, noir ou bleu, ont le privilège de donner à la pauvreté un lustre tout spécial, une réelle désinvolture, voire une sorte d'élégance.

Dans plus d'une circonstance, le maigre budget de l'officier l'oblige à répondre bien modestement aux politesses reçues de l'opulent civil : en matière gastronomique, par exemple, l'inégalité des... menus apparaît généralement très accentuée. En retour des succulents dîners égayés par les toilettes de femmes et les corbeilles de fleurs, servis sous la lumière des candélabres qui font étinceler les cristaux et la vaisselle précieuse, tandis que les valets aux plastrons éblouissants de blancheur murmurent aux oreilles des convives les crûs en renom..., en retour de ces festins, messieurs, nous vous offrons le tout simple dîner ou déjeuner de la pension, avec *radis-beurre*, *omelette*, 2 novembre 33, *côtelettes et pommes frites*, le tout arrosé d'un petit bleu jusqu'au dessert, moment solennel où s'emplissent les petits vers à *vin fin*, et où le président de table se lève, ému, pour porter votre santé.

Eh bien ! à tout prendre, je crois que nous sommes quittes tout de même, messieurs les civils.

Le plaisir sincère que vous nous témoignez de ces rustiques agapes, où la cordialité de l'accueil s'efforce de compenser l'imperfection des fricots, les bons regards francs de toutes ces figures à moustaches dirigés sur l'invité, le succès qu'on fait au moindre causeur qui nous repose des discussions de règlements, des histoires de manœuvres et

des tirades stratégico-prétentieuses de l'officier breveté ; toutes ces choses compensent tant bien que mal, en somme, l'absence des potages Richelieu, des bouchées à l'archiduchesse, des chauds-froids en canapé, et des faisans rôtis, sauce Talleyrand.

Il n'est pas du meilleur goût, peut-être, de proclamer nous-mêmes cette égalité, mais c'est votre empressement à accepter et votre bonne grâce à consommer qui nous donnent cette confiance.

L'INVITÉ. — En langue militaire, ce mot renferme tout un petit code, scrupuleusement observé du nord au midi, de l'est à l'ouest, à Paris comme à Carpentras. La solidarité de régiment apparaît là sous une de ses formes ingénieuses. Il est convenu que l'invitant payera le repas de son invité, plus une des bouteilles *extra* que toute invitation comporte. Les autres bouteilles seront réparties entre tous les membres de la pension, ce qui allège l'amphitryon et ce qui est bien juste, n'est-il pas vrai ? car chacun y goûte à ce fameux *vin fin*, et chacun profite aussi du petit stimulant, du petit regain de verve que détermine toujours la présence d'un étranger.

Selon l'âge de l'invité, sa situation sociale, etc., selon qu'il est ou n'est pas lui-même militaire, le ton des conversations varie ; la physionomie du repas est fonction directe

de la qualité de l'invité. Mais, sans nous attarder davantage dans les avant-propos, donnons quelques-uns de ces croquis de table, recueillis au hasard des garnisons.

Le bon sergent-major

LE CAPITAINE, feuilletant une dernière fois, en manière de récapitulation, le registre de comptabilité trimestrielle. — Bois et charbon, moins perçu ; douze rations. Bien.

« Pain, moins perçu : zéro, zéro. Plus perçu : zéro. Bien ! »

« Sucre et café, moins perçu : zéro. Plus perçu ; *idem*. Bien ! »

« Mutations ?... D'accord avec le trésorier ! Très bien ! parfait ! »

« Ah ! voilà ce qui s'appelle un trimestre proprement réglé. A la bonne heure ! »

(Il ferme le registre, se lève, ceint son sabre et roule sa cigarette en sifflottant.)

— Marty, vous viendrez déjeuner avec moi demain matin. A dix heures et demie, apéritif au café de la Ville. Compris ?

LE SERGENT-MAJOR, saluant militairement. — Bien, mon cap'taine.

LE CAPITAINE. — Qu'essss vous prenez ? Vermouth ? ab sinthe ? bitter ?

LE SERGENT-MAJOR. — .. N'importe, mon cap'taine...

LE CAPITAINE. — Comment, n'importe? Choisissez-donc.
Vous gênez pas, voyons!



LE SERGENT-MAJOR. — ...Un p'tit vermouth alors, mon cap'taine.

(A table, le sous-officier s'assied au bord de sa chaise, conserve une attitude de gêne et de respect, mange à peine.)

LE CAPITAINE. — Pas faim donc ? hein ?

LE SERGENT-MAJOR. — ...Comme ça mon cap'taine.

LE CAPITAINE. — Cré nom d'un pépin ! Faut manger, voyons ! Ah ! ah ! d' mon temps, on mangeait, on noçait,

on rigolait... tout ! tout quoi ! Y a plus d' jeunesse !...
Passez-nous donc l'plat, Rondineau !...

(Le sergent-major, obéissant, reprend un rond de saucisson.)

LE CAPITAINE. — Êtes-vous bien nourris, à la cantine
Bouzard ?

LE SERGENT-MAJOR. — ... Comme ça, mon cap'taine.

LE CAPITAINE. — Comment, comme ça ? Bien ? mal ?

LE SERGENT-MAJOR. — ... Il y a des jours, mon cap'taine.

LE CAPITAINE. — Quand Bouzard n'a pas fichu une volée
à sa femme ? hein ?

LE SERGENT-MAJOR. —

LE CAPITAINE. — Pas idée de rengager, vous, Marty ?

LE SERGENT-MAJOR. — Non, mon cap'taine, par rapport à
mes parents qui ont besoin de moi dans leur commerce.

LE CAPITAINE. — Ah ! oui ! quel commerce déjà m'avez-
vous dit ?

LE SERGENT-MAJOR. — La quincaillerie de luxe, mon
cap'taine.

LE CAPITAINE. — Ah ! oui ! Et ça va-t-il, au moins, la
quincaillerie... de luxe ?

LE SERGENT-MAJOR. — ... Il y a des années, mon cap'taine.
Pour l'Exposition, nous aurons à faire, sans doute ?..

LE CAPITAINE. — Un bock après votre café ? hein ?

LE SERGENT-MAJOR. — Non, merci, mon cap'taine.

LE CAPITAINE. — Si, si, un bock. Garçon ! un bock !

(Enfin, le sergent-major se lève, salue militairement, tout en serrant avec respect les mains d'officiers tendues vers lui. Il sort.)

LE CAPITAINE. — Un gentil garçon, ce Marty ! Et un fameux comptable, ma foi !... Encore un que la classe nous enlève ! Avec leur fichue loi du rengagement, on ne garde que les pieds de bancs, la graine à chien de quartier !... Pas un garçon intelligent, ayant de la comptabilité, de l'écriture !... Sacré métier, va ! Bourdeau ! j'vous fais votre mazagran en cinq secs ?...

Le gentilhomme campagnard des environs

On vient de se mettre à table, à la *Cloche d'or*. Le pas d'un cheval résonne sur le pavé de la cour.

LE LIEUTENANT DE SOMMEROLLES. — Tiens ! c'est d'Espérant. Je ne comptais plus sur lui. Je l'avais invité l'autre jour, après cette chasse chez le père Tardivar'. Madame Lecler ! faut ajouter un couvert à côté de moi.

Et le lieutenant de Sommerolles, botté de chantilly vernis, se lève, la serviette à la main, pour aller au-devant de son invité.

Entrée du jeune hobereau en culotte de velours à côtes, casquette chasseur ; moustache, coiffure, bottes, éperons

et tournure militaires. Absolument le cachet de l'officier de cavalerie en civil... sauf qu'il ne l'est pas, voilà tout.



D'ESPÉRANT. — Pardon, messieurs!... un peu en retard! Excusez-moi! C'est un jeune cheval que je débourre... me fait des scènes à tout instant. J'ai mis une demi-heure à lui faire passer le pont...

UN CONVIVE. — C'est ce petit bai brun que vous aviez l'autre jour? Il a l'air rudement cabochard.

D'ESPÉRANT. — Oh!!!!...

AUTRE CONVIVE. — Acheté dernièrement?

D'ESPÉRANT. — Non, c'est un cheval que j'avais vendu poulain, à mon voisin de Cirval, et je le lui ai repris parce qu'il avait peur de se faire casser la tête.

LE PRÉSIDENT. — Voulez-vous des radis?

D'ESPÉRANT. — Merci. Alors, vous comprenez, je le monte...

LE PRÉSIDENT. — Donnez une serviette à monsieur, madame Lecler.

Propos de milieu du repas :

— Moi pour un steeple, je mets de préférence des bottes à tiges un peu rigides. Au moins, si vous montez une bête un peu décrochante à l'obstacle...

Propos de fin de repas :

— Moi, j'ai un principe : je donne du barbotage pendant



trois semaines ; et puis, les huit derniers jours, l'avoine, l'avoine à force, et l'abreuvoir une fois par jour seulement,

Propos au café :

— Ah ! avec des membres dans cet état, vous comprenez qu'il lui fallait deux mois de litière, pour le moins...

Enfin, après une dernière pipe, d'Espérant remonte à cheval, non sans quelques démonstrations faites du bout de son fouet de chasse au groupe d'officiers qui examine attentivement le terrible jeune cabochard.

Propos d'adieu :

— Dites donc, Sommerolles ! Venez donc un de ces soirs que nous causions de ce cheval à vendre, pour la chasse.*

— Ah ! au fait ! c'est juste ; nous l'avions oublié. On bavarde d'un tas d'autres choses. Au revoir !

Et on se quitte, persuadé qu'on a réellement causé *d'autre chose*.

Le beau parleur

M. Lalbarède, juge suppléant au tribunal de Mamers, a conquis une réelle popularité dans la garnison. On a fait, en sa faveur, une exception au mépris classique et réglementaire dont on enveloppe la gent pékine et administrative. Il est le « civil intéressant » ; ce qu'on appelle « un sacré type ! »

Le rapprochement se préparait de longue date.

Depuis longtemps, en effet, M. Lalbarède, en entrant au café des *Mille-Colonnes*, adressait un salut souriant aux tables militaires et murmurait, à mi-voix, un : « Bonsoir messieurs ! » plein de respectueuse sympathie.

Puis, un jour, l'amitié s'est scellée tout d'un coup, à propos d'une altercation au café-concert du Mail, où le jeune magistrat prit carrément fait et cause pour un adjudant du 183^e et intimida l'adversaire sous un flot d'arguments juridiques débités avec l'accent coloré et persuasif de la Cannebière.

Depuis ce temps, c'est l'intimité absolue avec ces messieurs du 183^e.

— Ce sacré Lalbarède !... Veinard de Lalbarède !... Lalbarède la connaît, allez !... C'est Lalbarède qui me l'a dit !... Viens-tu déjeuner au mess, Lalbarède ?

Sans compter qu'il est teinté de littérature, le juge. Il fait le feuilleton dans l'*Eclaireur de Mamers* et la *Chronique dramatique* pendant la saison théâtrale. Il a fait son droit au quartier, Lalbarède. Il les connaît tous les jeunes de la littérature, ou du moins, il l'affirme ; et, quand il rentre d'une de ses fugues sur Paris, ce sont des histoires sans fin, à la pension où on l'emmène de force :

— Je disais à Bourget... Mirbeau me dit alors... J'ai pris

une cuite avec Bonnetain... Et les actrices donc! ha! ha! les actrices!!

— C'est beau tout de même de savoir écrire, reprend le lieutenant Balourdet, pensif, la pipe aux lèvres. Tenez! J'ai mon frère. Eh bien! à douze ans, ce mioche-là vous faisait déjà une lettre comme un notaire! Epatant quoi! S'il avait continué, pour sûr que...

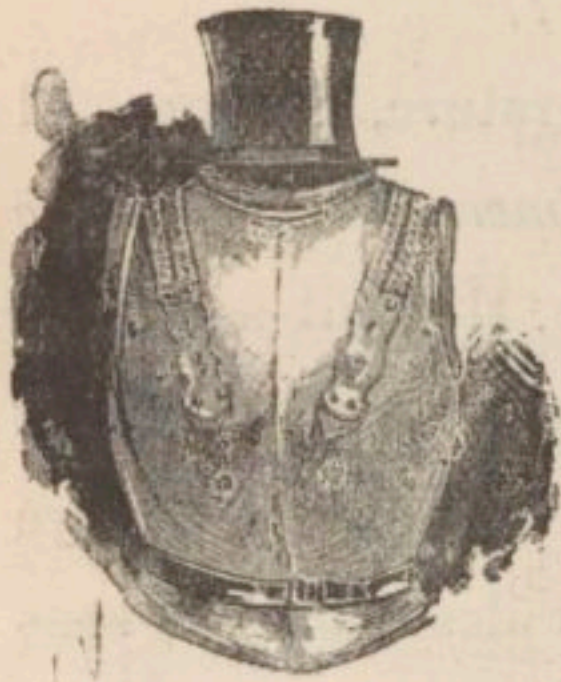
— Et qu'est-il devenu? demande un curieux.

— Il est employé au Petit-Saint-Thomas.

— Ah!...

M. Bazar

— Par un beau dimanche de soleil, M. *Bazar*, astiqué de frais, le casoar au shako, débarque à la gare Montparnasse. C'est jour de sortie-galette et les tramways sont pleins de cette jolie graine d'officier, imberbe et bien tenue, sentant bon la discipline.



Il descend à l'Ecole-militaire, M. Bazar, et s'avance vers la rotonde bien connue du café Gangloff, qui resplendit d'uniformes et embaume l'absinthe.

— Ah! ah! asseyez-vous donc, Monsieur Bazar. C'est

très bien cela de venir déjeuner avec les vieux. Et quoi de nouveau à la boîte ? Combien de panaches avez-vous fait au manège ? Combien de portefeuilles dans votre lit cette semaine ? Les bonnes traditions se conservent-elles au moins ?

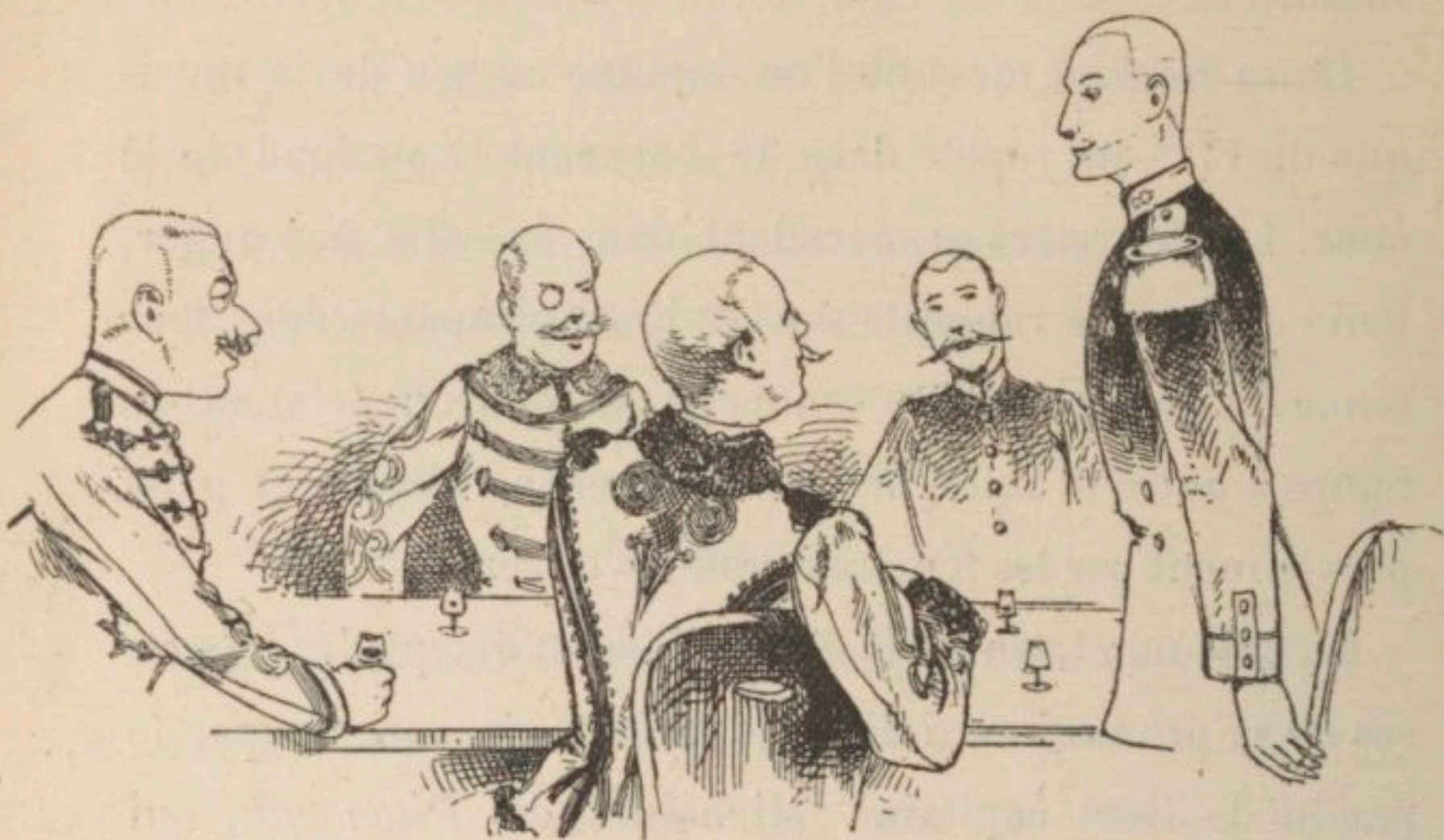
On se rend au mess où l'on déjeûne au son de la musique du 171^e qui répète dans le bâtiment C au fond de la cour. Les fourriers se succèdent dans la salle à manger, leurs cahiers de rapports sous le bras, pimpants dans leur tenue du dimanche ; des sonneries de clairon éclatent de temps à autre et mille bruits de caserne, alertes et gais, parviennent par les fenêtres grandes ouvertes.

En déjeûnant, on parle école. Chacun évoque les prouesses de sa promotion, imite les *pendus* de son temps ; le pendu de Géo, capitaine Michalon, dit *Pitonneau*, qui zézayait comme une petite fille avec une voix de fausset : « *Mézieux, la Zéographie...* » et le pendu de Topo, capitaine Dupin, dit *Baleine*, qui cassait tous les éclimètres, tant l'émotion de professer le rendait maladroit... ; et d'autres encore, souvenirs du bahut, imitations comiques à perte de vue ; tout le monde rajeuni, luttant de gaminerie devant le jeune M. Bazar qui semble en vérité le plus sérieux, le plus calme de toute cette tablée.

La gaieté tombe un peu après le café. Il est une heure

et demie. M. Bazar ceint son épée baïonnette et prend congé de ses amphitryons.

— Qu'allez-vous faire de votre dimanche, Monsieur Bazar? une femme qui vous attend? ha! ha! mon gaillard!



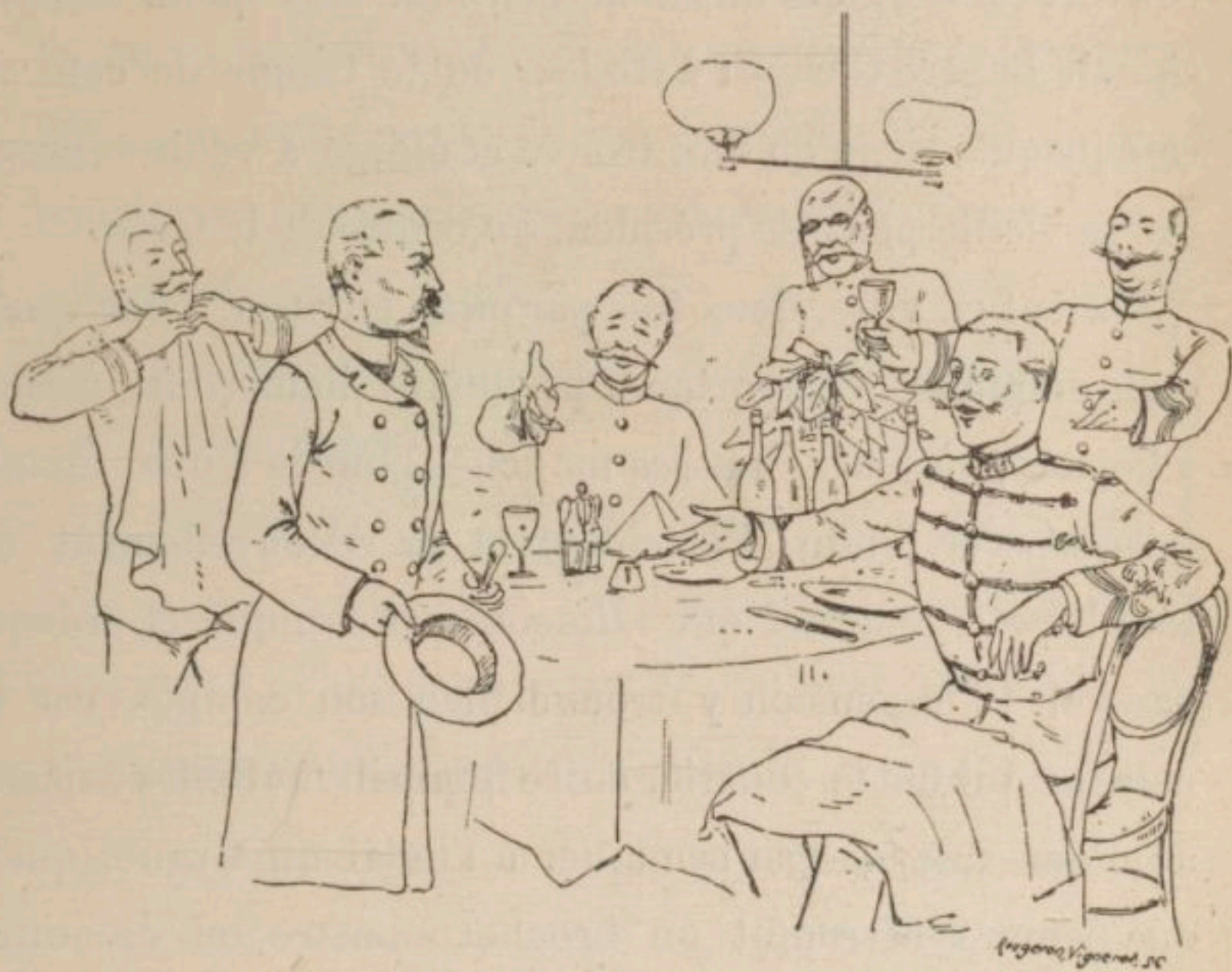
— Oh! non! mon commandant. Je vais au concert Colonne. Tandis qu'il s'éloigne, le plumet flottant sous la brise, les capitaines de trente-cinq ans restent rêveurs et silencieux...

— Quelle est donc cette génération grave, mûre dès vingt ans, qui passe le dimanche aux concerts classiques au lieu de nocer avec Bobinette ou Amanda? Valent-ils mieux que nous? ou moins?

On est presque confus d'avoir été si gai, tout à l'heure, à table.

Le vieux Copain

— Tenez, Messieurs, c'est lui que je vous amène ! Il s'échappait encore, ce matin ! Il s'en allait déjeuner à



l'hôtel. Quand je vous dis qu'il se plaît mieux avec les civils!...

— Messieurs, je ne veux cependant pas vous déranger chaque fois que je viens en ville.

— Tais-toi donc et assieds-toi là ! La cause est entendue. C'est bien la peine d'avoir traîné ses guêtres ensemble pendant vingt-cinq ans, si on doit faire des manières pour casser la croûte de l'amitié.

Le père Gaverot, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'Honneur, et percepteur à Roumilly, est un vieux du 183^e qu'il a quitté depuis deux ans seulement, et son couvert est toujours mis à la pension. Dès qu'un officier signale le père Gaverot à Rodez, on le traque de café en café jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé et obligé à venir reprendre sa vieille place de président au centre de la table.

Il vient en ville, deux fois par mois environ, pour quelques emplettes d'importance première : hameçons, cordes à boyaux, flotteurs, fausses mouches pour la truite, filets à faire réparer, enfin, l'entretien et le renouvellement de tout le petit matériel qui alimente son unique et ardente passion. Et la pension y trouve bien son compte, car la patache qui fait le courrier entre Roumilly et Rodez dépose, au moins une fois par semaine, à l'hôtel du Cygne, quelque panier renfermant un brochet monstre ou de jolies truites ponctuées de rouge, couchées sur un lit d'herbes :

— C'est pour Messieurs les officiers, de la part du percepteur de Roumilly. J'vas remporter le panier, s'il vous plaît.

Le père Gaverot, à la pension, ce n'est pas un invité ;

c'est comme qui dirait un camarade souvent absent, voilà tout. Sa présence ne change rien au train-train des conversations ; il connaît tous les potins du régiment, et les grandes *casses* de sucre sur les têtes des chefs lui sont également familières. Les sous-officiers le saluent militairement dans la rue, et c'est lui qui tape sur son verre pour réclamer un moment de silence, quand le fourrier vient communiquer. Au café, il a encore sa pipe et sa blague, que le garçon apporte sans qu'il ait à les demander. Les piquets, les dominos, les jaquets et les écartés vont leur train habituel devant lui, assaisonnés des facéties d'usage :

— Si Monsieur veut ?

— Impossible à mon cœur ! Il faut jouer cela.

— Trèfle, alors ?

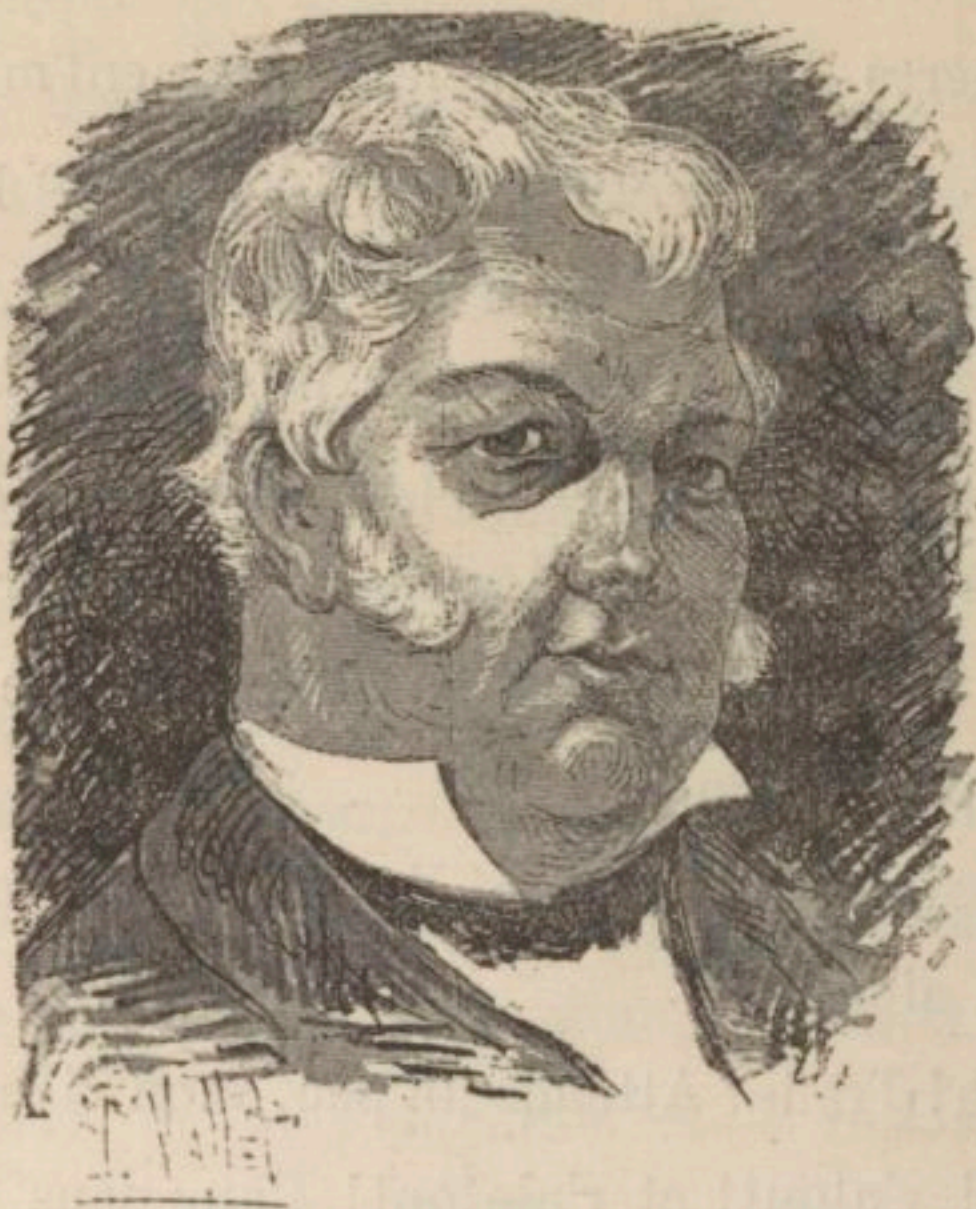
— Ah ! ah ! Trèfle ! Attends un peu, mon vieux lapin :

— Atout ! r'atout ! et r'atatout ! Pan, dans l'œil ! Pan, dans le dos ! Pan, dans le ventre ! et pan ! pan ! pan ! dans les contrevents !!! Passez à la caisse !!

L'ami du militaire

M. Bonivais, maire de son chef-lieu de canton, gros propriétaire des environs de Sens, professe pour l'armée un

culte véritable. Quand il apprend que les manœuvres se feront dans sa région, ce sont des démarches actives, entreprises un mois d'avance, pour qu'on lui promette, à l'état-



major de la division, de subordonner les hautes combinaisons de la stratégie, à la condition de loger le général chez lui... et pour plusieurs jours, si c'est possible? « On le lui avait promis l'an dernier, et il n'a eu personne! » Et le brave homme, au besoin, fait antichambre comme un solliciteur, uniquement pour être admis à formuler cette déception sur le ton d'un reproche fondé, comme un dommage dont il lui serait formellement dû réparation.

Cette affinité intense pour l'élément militaire date de la guerre. Comme bien des braves gens qui ont senti le poids des réquisitions allemandes, le pillage hypocrite encadré de discipline et mettant à sac, bien au delà des besoins, la grange, la cave et l'étable, M. Bonivais a gardé un vieux levain de haine, un vague besoin de revanche, dissimulé toutefois sous le tempérament nécessairement pacifique du cultivateur.

M. Bonivais est un convive fréquent à la table des capitaines. Il met, pour se rendre à ces invitations, correctement sa redingote noire, la redingote des solennités municipales jours d'élections, fête patronales, banquets de sapeurs-pompiers, etc. Il arbore aussi certain chapeau haute forme suranné, au poil quelque peu rebelle, qui date de son voyage à l'Exposition de 1878.

Cérémonieux, pénétré du grand honneur dont il est l'objet, il s'attache pendant tout le repas à montrer de belles manières. Si on l'interroge sur la valeur des récoltes de l'année, il répond dans un langage de comices agricoles, comme s'il parlait à M. le ministre lui-même, au beau milieu du cours envahi par la foule, inondé de soleil et pavoisé de drapeaux.

Timidement, au moment du *vin fin*, M. Bonivais avoue qu'il s'est permis d'apporter deux bouteilles d'un petit cru

sans prétention, dont il est le père. Elles sont à la cuisine où il a recommandé de les tenir près du fourneau.



Le clos-Bonivais remporte un succès étourdissant ; écrasant surtout pour le misérable cachet à 4 fr. 75, dont le gargotier empoisonne les pensionnaires les jours de réception.

— Il fallait nous avouer plus tôt vos deux bouteilles, monsieur Bonivais. On vous aurait épargné la piquette réglementaire.

Et lui reprend, bien veillant :

— Mais non, mais non. Pas mauvais votre petit vin, un peu jeune seulement. Avec trois ans de bouteille de plus, il aurait certainement...

Pas de femmes

UN LIEUTENANT. — Voyons, président, laissez-vous fléchir ? Les occasions de rire un peu ne sont pas déjà si nombreuses dans cette bonne ville de Mont-de-Marsan.

LE PRÉSIDENT. — Tout ce que vous voudrez, mon cher ; mais ce n'est pas correct, pas l'usage. Ça peut amener des ennuis.

LE LIEUTENANT. — Mais non ; pas avec elle, je vous assure. Elle est tout à fait convenable. C'est une artiste, vous savez ! ce n'est pas...

LE PRÉSIDENT. — Pas l'usage tout de même ! Et puis, dans une ville à cancans comme celle-ci, tout le monde en causera demain.

LE LIEUTENANT. — Ah ! bien ! que les colons en causent, c'est ça qui me laisserait froid, par exemple !... Elle vous chantera tout ce que vous voudrez. Il n'y a pas plus complaisante. Votre air favori, président : *les Dragons de Villars* !

— Et puis, vous savez, vous lui revenez en plein. Elle m'a demandé l'autre jour : « Et le grand décoré, qui a l'air si bon garçon, comment s'appelle-t-il ? »

LE PRÉSIDENT, flatté. — Allons ! amenez-la si vous voulez.

Le chef de calotte ordonne un *entremets sucré*, un bouquet de fleurs sur la table, une nappe blanche, et qu'on ferme les volets dès six heures : « Pas la peine d'avoir un tas de badauds regardant par les fenêtres ! »

Le soir, tout le monde est exact, rasé de frais, en dolman n° 1. On tournoie autour de la table, un peu fiévreux. C'est plus émouvant, je vous assure, de recevoir la première chanteuse à la pension que le colonel lui-même.

Enfin, une voiture s'arrête. Un frou-frou, un pas léger dans le corridor... et la porte s'ouvre, livrant passage à la diva, escortée du lieutenant heureux qui a su trouver le chemin de son cœur.

Très à l'aise, la diva, au milieu de tous ces uniformes. Elle ôte lentement ses longs gants de suède en promenant un regard souriant autour d'elle :

— Vous êtes très gentiment, ici.

— Oh ! madame. C'est propre, mais pas luxueux.

— Un peu de potage ?

Tout d'abord quelque embarras, mais les langues se délient peu à peu. Elle est très bonne fille, intelligente et

d'une nature assez délicate pour être touchée de l'accueil de ces bons militaires, et heureuse du grand plaisir qu'elle



leur fait visiblement. Bientôt, ce sont des questions à perte de vue, un peu naïves souvent, sur la vie de théâtre, les coulisses, l'art!...

- Faut une sacrée mémoire, tout de même!
- C'est beau! la voix de basse!
- La salade est donc mauvaise pour la voix? Tiens!
- Comment? on vous met à l'amende?

Le piano de l'hôtel du Faisan, boiteux, usé et désaccordé par les bals de noces innombrables et les divertissements des commis-voyageurs mélomanes, a été roulé, avant dîner, dans la salle à manger. C'est toute une petite réception clandestine, avec marquise au champagne, punch et bière

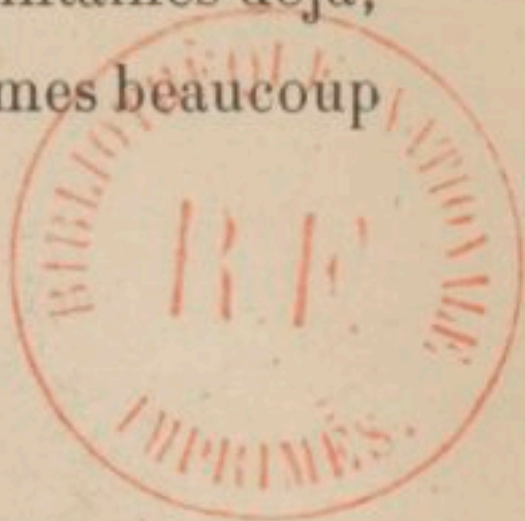


(les classiques rafraîchissements), qui se poursuit tard dans la nuit, au milieu d'une gaieté croissante, marquée pas l'évolution même du programme de chant, qui, commencé avec *Faust* et *la Favorite*, finit par la *Petite Mariée* et *Mam'selle Nitouche*.

Au café de la Ville, pourquoi les tables d'officiers subalternes restent-elles vides, les verres à mazagrans tout préparés, disposés à intervalles réguliers, avec les tas de sucre, les pipes et les jeux de cartes?

— Il n'y a pas théâtre, cependant, ce soir ?

Seuls, les officiers supérieurs font silencieusement leur domino à quatre, devinant bien quelque fête chez les jeunes, et le pli de leurs moustaches grises, plus triste que de coutume, accuse le regret des bonnes années, lointaines déjà, où les galons étaient plus rares, mais les femmes beaucoup moins.



TABLE

	Pages.
SOUS LA TENTE	3
CERCLE MILITAIRE.	17
LUEURS MOURANTES DE CÉLIBAT.	27
SAUMUR	45
SOLEIL D'AFRIQUE	65
AUX MANŒUVRES.	85
STAPHYS AIGRE	97
MÉNAGES MILITAIRES.	119
FRONTIÈRE MAROCAINE	159
L'INVITÉ.	183



TABLE

1	SOUS LA TENTE
2	CERCLE MILITAIRE
3	LES MONTAGNES DE GUYANE
4	SALIN
5	SOUS LE PAYSAN
6	LES MONTAGNES
7	LES MONTAGNES
8	LES MONTAGNES
9	LES MONTAGNES
10	LES MONTAGNES
11	LES MONTAGNES
12	LES MONTAGNES
13	LES MONTAGNES
14	LES MONTAGNES
15	LES MONTAGNES
16	LES MONTAGNES
17	LES MONTAGNES
18	LES MONTAGNES
19	LES MONTAGNES
20	LES MONTAGNES
21	LES MONTAGNES
22	LES MONTAGNES
23	LES MONTAGNES
24	LES MONTAGNES
25	LES MONTAGNES
26	LES MONTAGNES
27	LES MONTAGNES
28	LES MONTAGNES
29	LES MONTAGNES
30	LES MONTAGNES
31	LES MONTAGNES
32	LES MONTAGNES
33	LES MONTAGNES
34	LES MONTAGNES
35	LES MONTAGNES
36	LES MONTAGNES
37	LES MONTAGNES
38	LES MONTAGNES
39	LES MONTAGNES
40	LES MONTAGNES
41	LES MONTAGNES
42	LES MONTAGNES
43	LES MONTAGNES
44	LES MONTAGNES
45	LES MONTAGNES
46	LES MONTAGNES
47	LES MONTAGNES
48	LES MONTAGNES
49	LES MONTAGNES
50	LES MONTAGNES
51	LES MONTAGNES
52	LES MONTAGNES
53	LES MONTAGNES
54	LES MONTAGNES
55	LES MONTAGNES
56	LES MONTAGNES
57	LES MONTAGNES
58	LES MONTAGNES
59	LES MONTAGNES
60	LES MONTAGNES
61	LES MONTAGNES
62	LES MONTAGNES
63	LES MONTAGNES
64	LES MONTAGNES
65	LES MONTAGNES
66	LES MONTAGNES
67	LES MONTAGNES
68	LES MONTAGNES
69	LES MONTAGNES
70	LES MONTAGNES
71	LES MONTAGNES
72	LES MONTAGNES
73	LES MONTAGNES
74	LES MONTAGNES
75	LES MONTAGNES
76	LES MONTAGNES
77	LES MONTAGNES
78	LES MONTAGNES
79	LES MONTAGNES
80	LES MONTAGNES
81	LES MONTAGNES
82	LES MONTAGNES
83	LES MONTAGNES
84	LES MONTAGNES
85	LES MONTAGNES
86	LES MONTAGNES
87	LES MONTAGNES
88	LES MONTAGNES
89	LES MONTAGNES
90	LES MONTAGNES
91	LES MONTAGNES
92	LES MONTAGNES
93	LES MONTAGNES
94	LES MONTAGNES
95	LES MONTAGNES
96	LES MONTAGNES
97	LES MONTAGNES
98	LES MONTAGNES
99	LES MONTAGNES
100	LES MONTAGNES



Acheté d'imprimer

En Octobre mil huit cent quatre-vingt-neuf

PAR NOIZETTE

POUR

LA « VIE PARISIENNE »

A PARIS

PUBLICATIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

27^e ANNÉE — Journal illustré, paraissant le Samedi — 27^e ANNÉE

Bureaux, 8, rue Favart, Paris.

ÉTUDES SUR LA TOILETTE

- | | |
|---|---|
| 1 ^{re} SÉRIE. <i>Les Chemises.</i> | 6 ^e SÉRIE. <i>Dessus et Dessous.</i> |
| 2 ^e — <i>Les Corsets.</i> | 7 ^e — <i>Costumes de nuit.</i> |
| 3 ^e — <i>Pantalons, Bas et Chaussures.</i> | 8 ^e — <i>Les Bains.</i> |
| 4 ^e — <i>Les Corsages décolletés.</i> | 9 ^e — <i>Le Tattersall du Mariage.</i> |
| 5 ^e — <i>Les Bas et la manière de s'en servir.</i> | 10 ^e — <i>Les Femmes-Poissons.</i> |

Prix Broché :

Paris : 5 fr. — Départements et Étranger : 5 fr. 50.

LES FEMMES D'AUJOURD'HUI

- | | |
|---|---|
| 1 ^{re} SÉRIE. <i>Avant et après le Corset.</i> | 6 ^e SÉRIE. <i>Dianes chasseresses.</i> |
| 2 ^e — <i>Odor di Femina.</i> | 7 ^e — <i>Escrime féminine.</i> |
| 3 ^e — <i>Ce qu'on lit dans les mains.</i> | 8 ^e — <i>Intimités.</i> |
| 4 ^e — <i>Jamais assez de Fleurs.</i> | 9 ^e — <i>Priandises Internationales.</i> |
| 5 ^e — <i>Considérations sur les Éventails.</i> | 10 ^e — <i>Postiches!!!</i> |

Prix Broché :

Paris : 5 fr. — Départements et Étranger : 5 fr. 50.

Les deux albums réunis, reliure anglaise avec fers, prix 12 fr.

FANTAISIES FÉMININES

- | | |
|---|---|
| 1 ^{re} SÉRIE. <i>Comment elles mangent les Asperges.</i> | 6 ^e SÉRIE. <i>Carte du Ciel Parisien.</i> |
| 2 ^e — <i>Leurs Rêves.</i> | 7 ^e — <i>A la Mer. — Nageuses.</i> |
| 3 ^e — <i>Comment elles s'éveillent.</i> | 8 ^e — <i>A X.-sur-Mer. — Pêche en eau trouble.</i> |
| 4 ^e — <i>Les Baisers.</i> | 9 ^e — <i>Les Douches.</i> |
| 5 ^e — <i>La Chasse d'Amour.</i> | 10 ^e — <i>Insectes utiles. Insectes nuisibles.</i> |

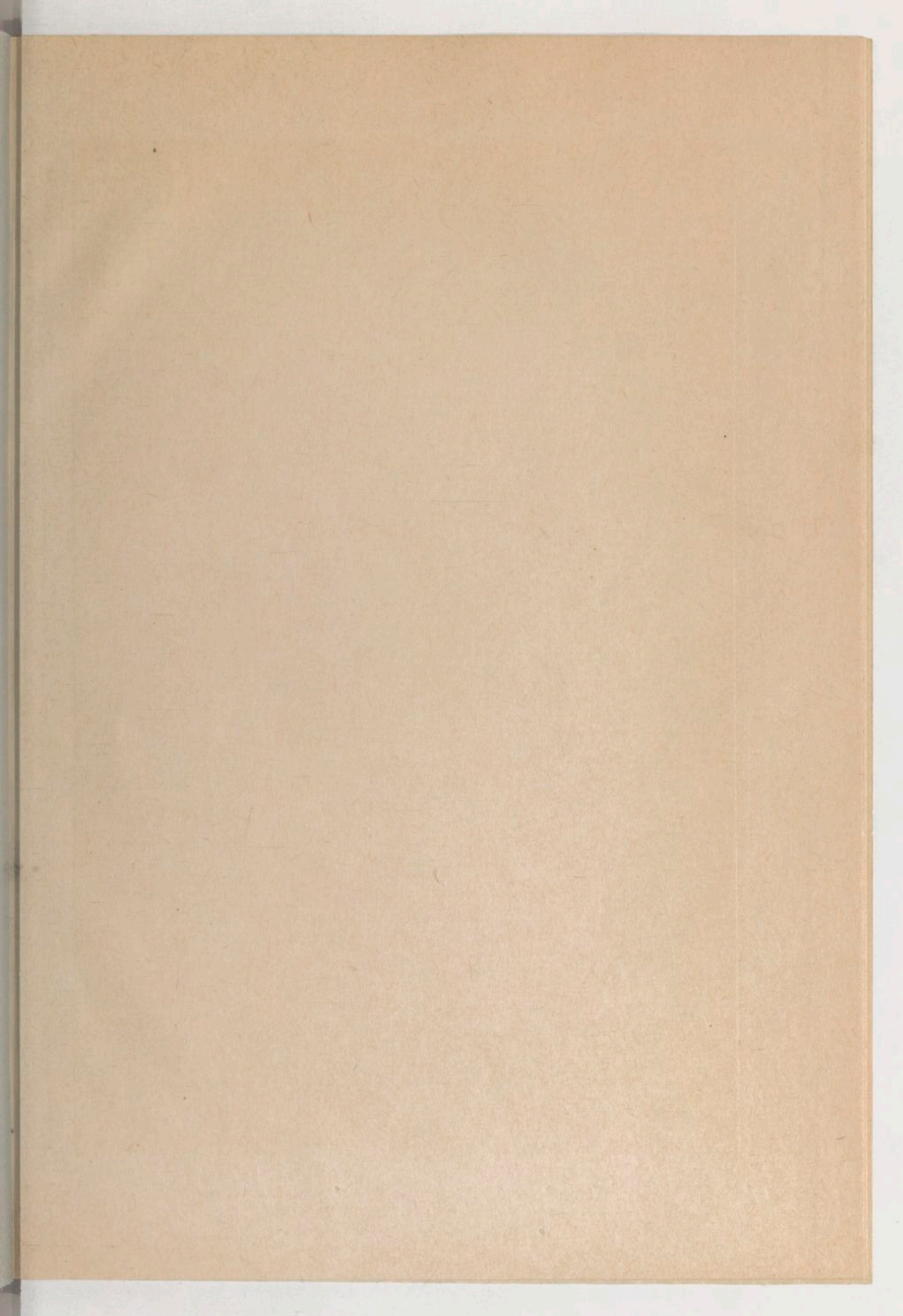
Prix Broché :

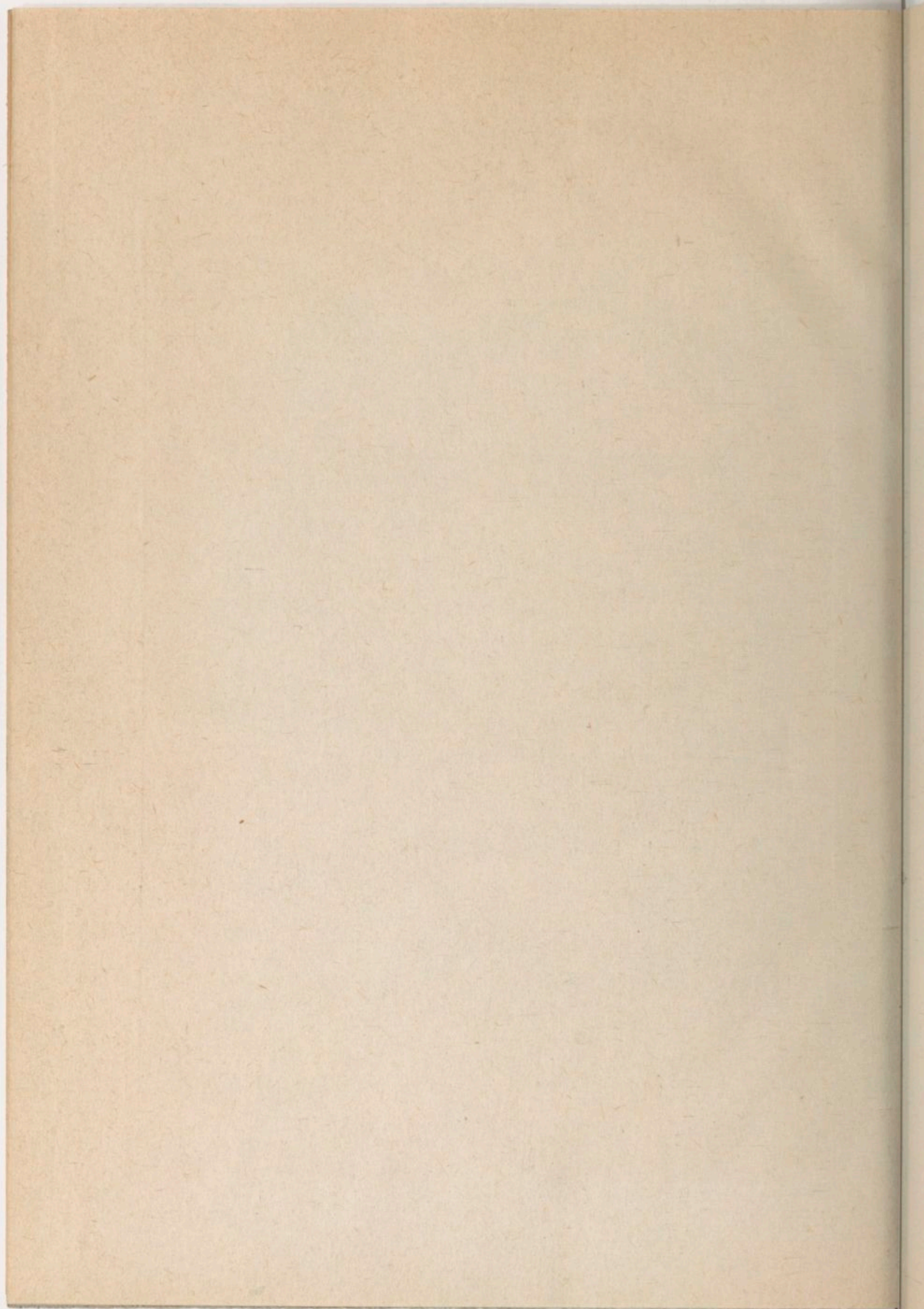
Avec jolie couverture sur papier cuir, 5 fr.

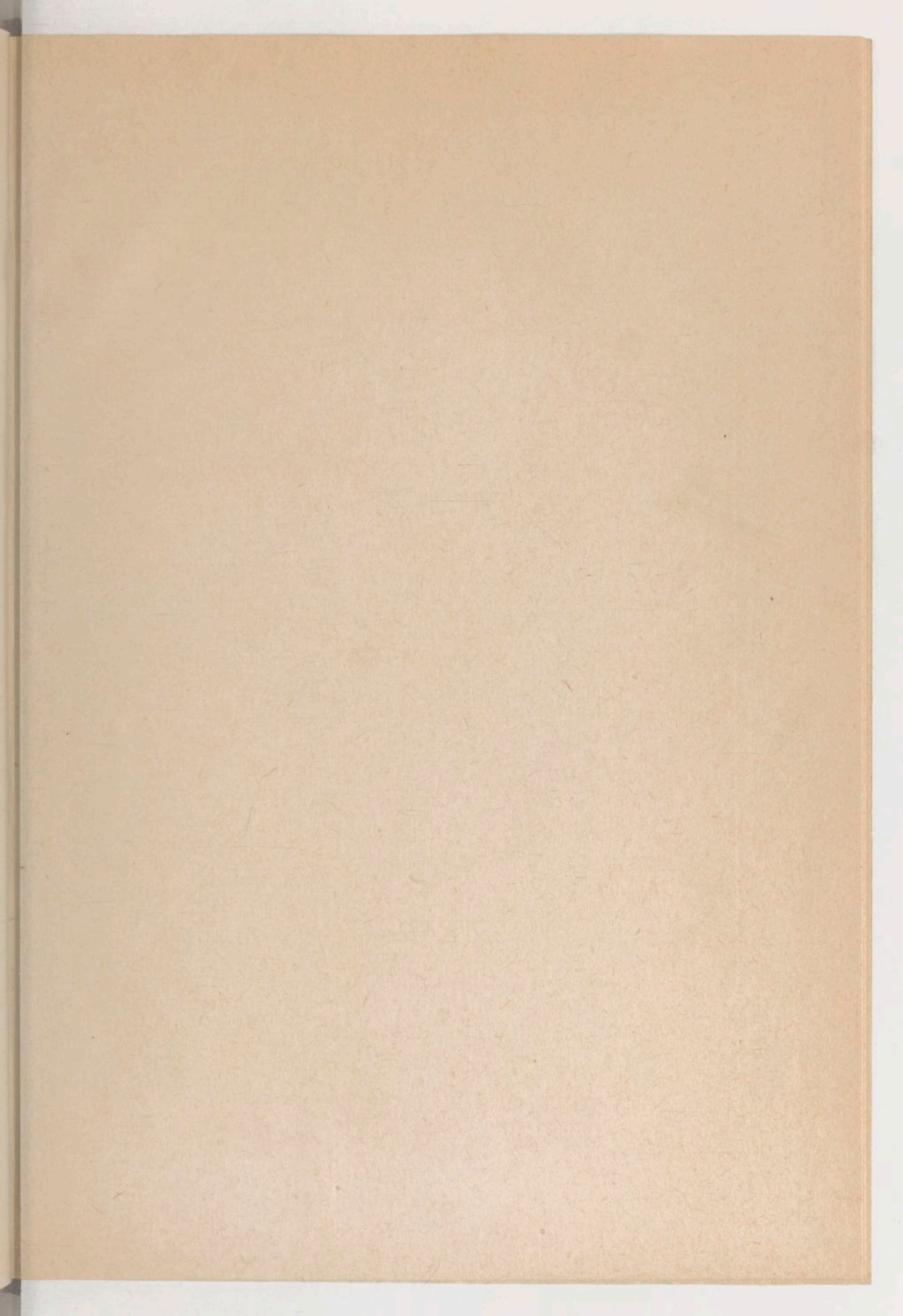
Rendu franco en France et à l'Étranger, 5 fr. 50.

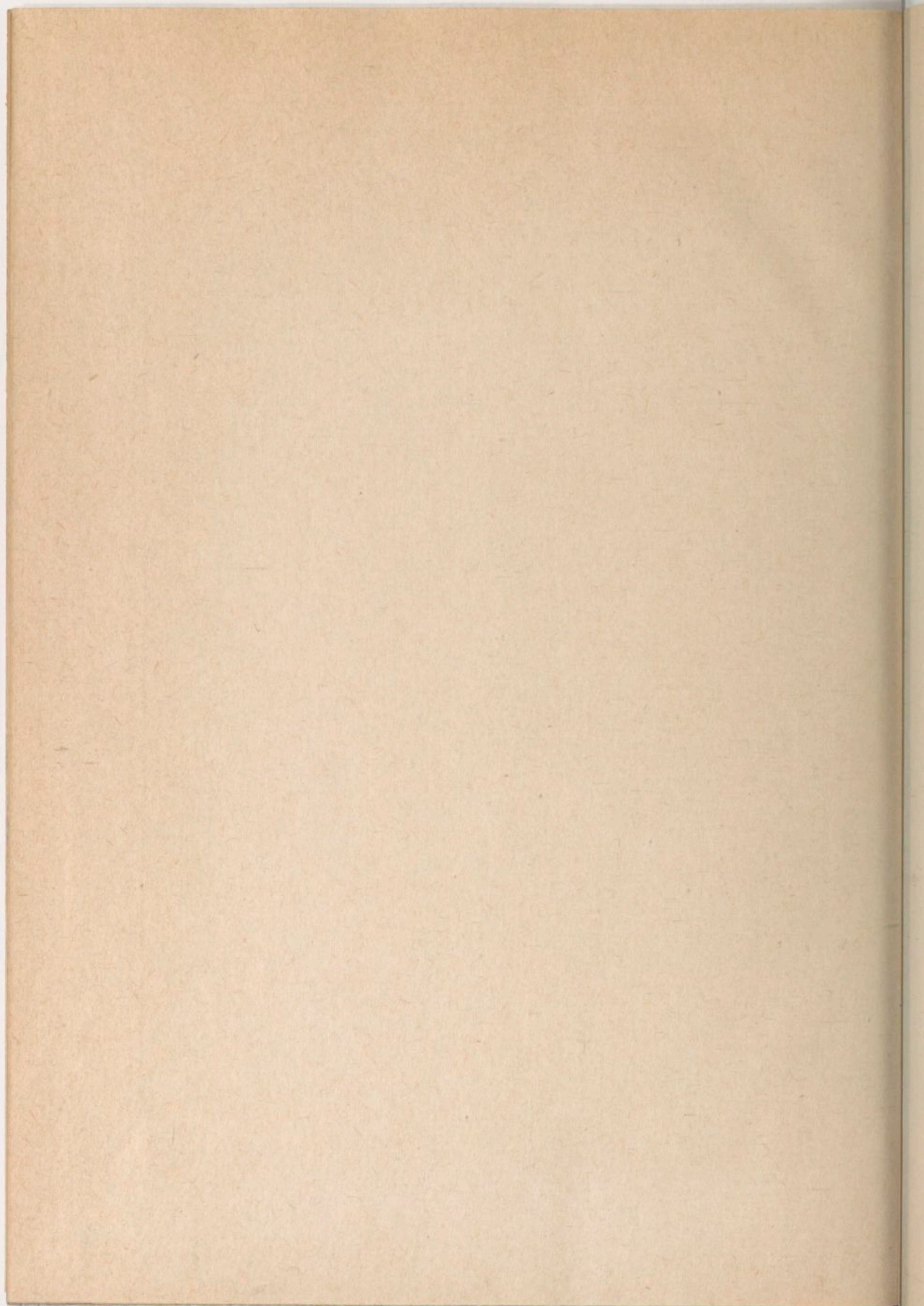


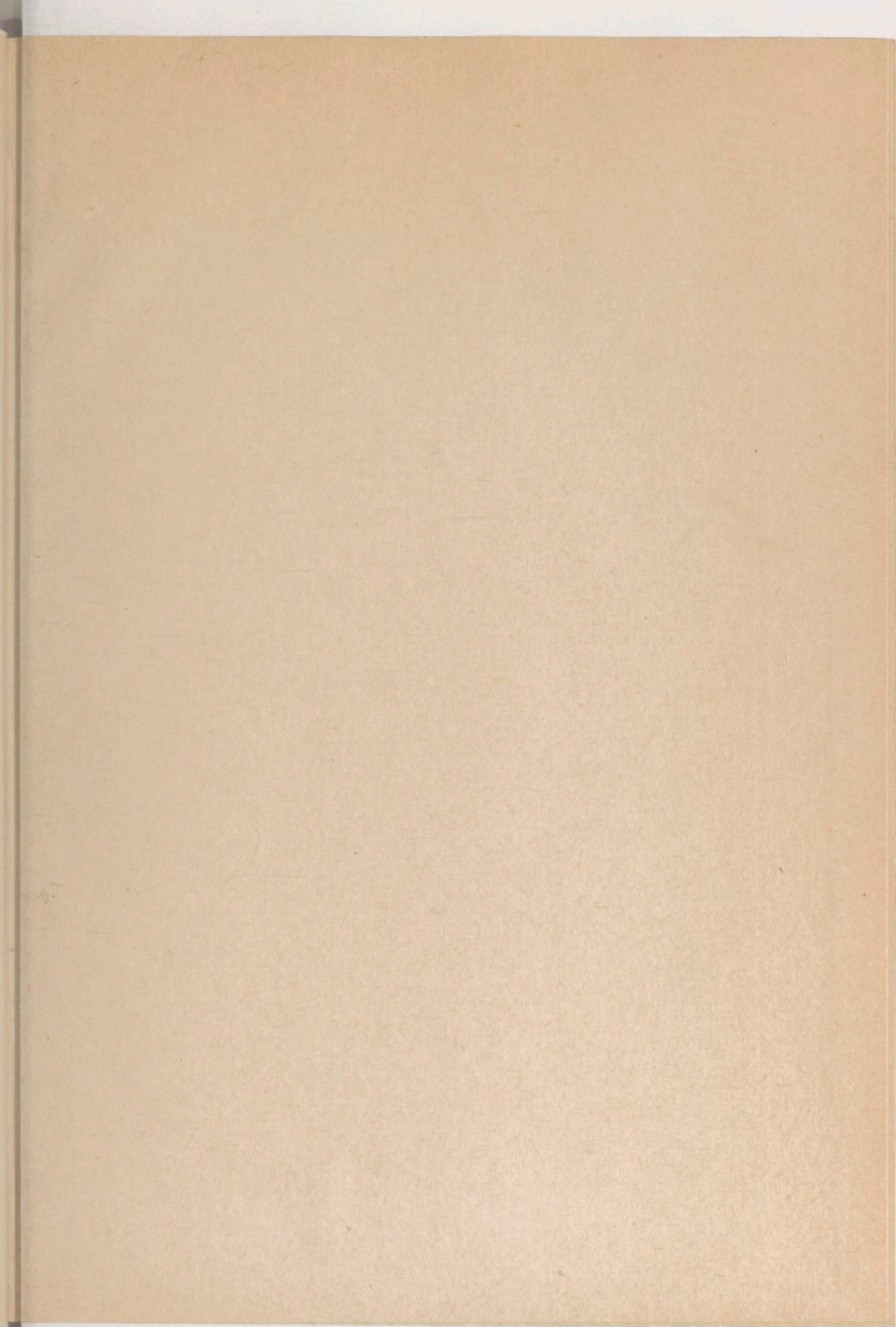
BUREAUX : 8, RUE FAVART, 8, PARIS

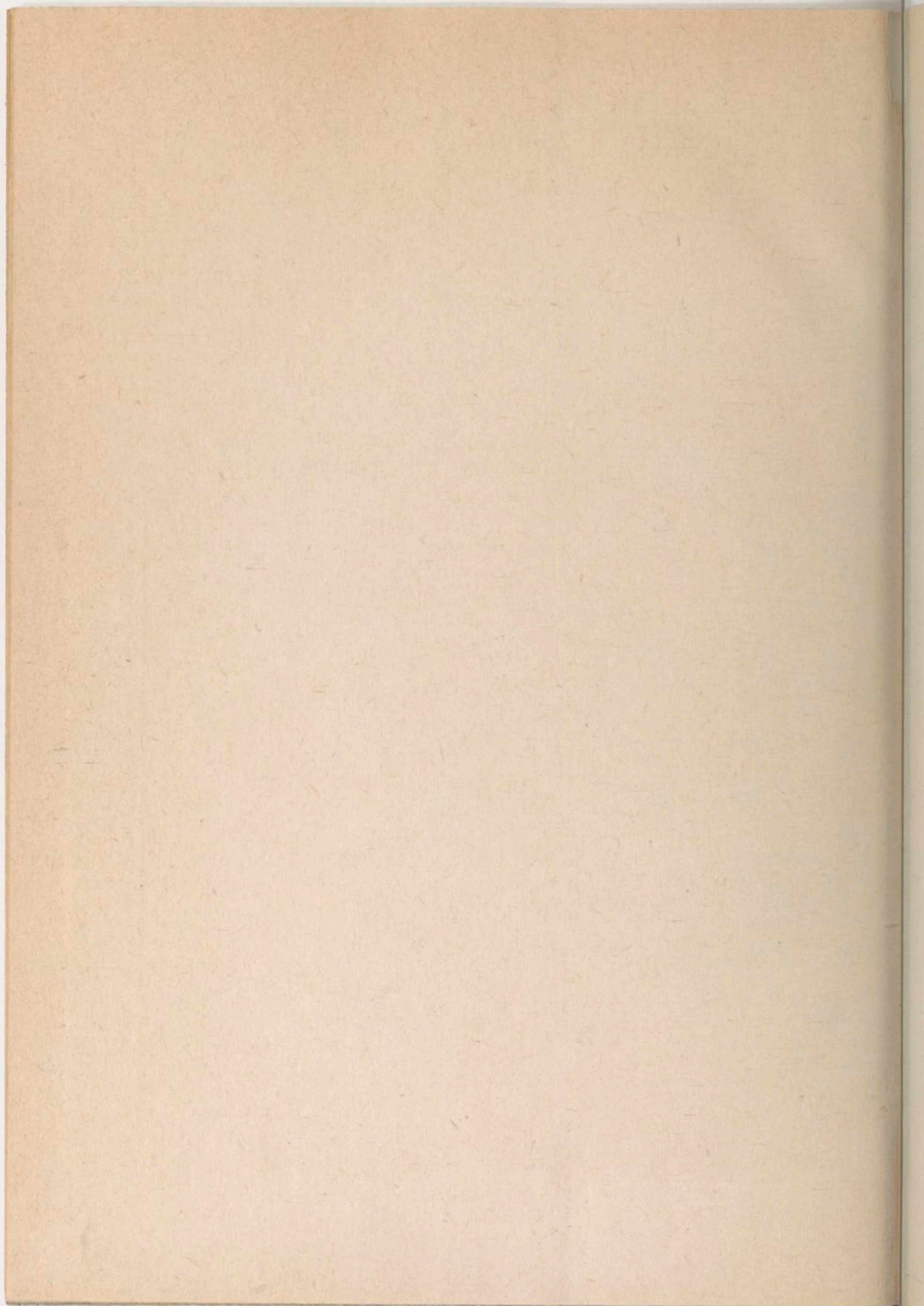


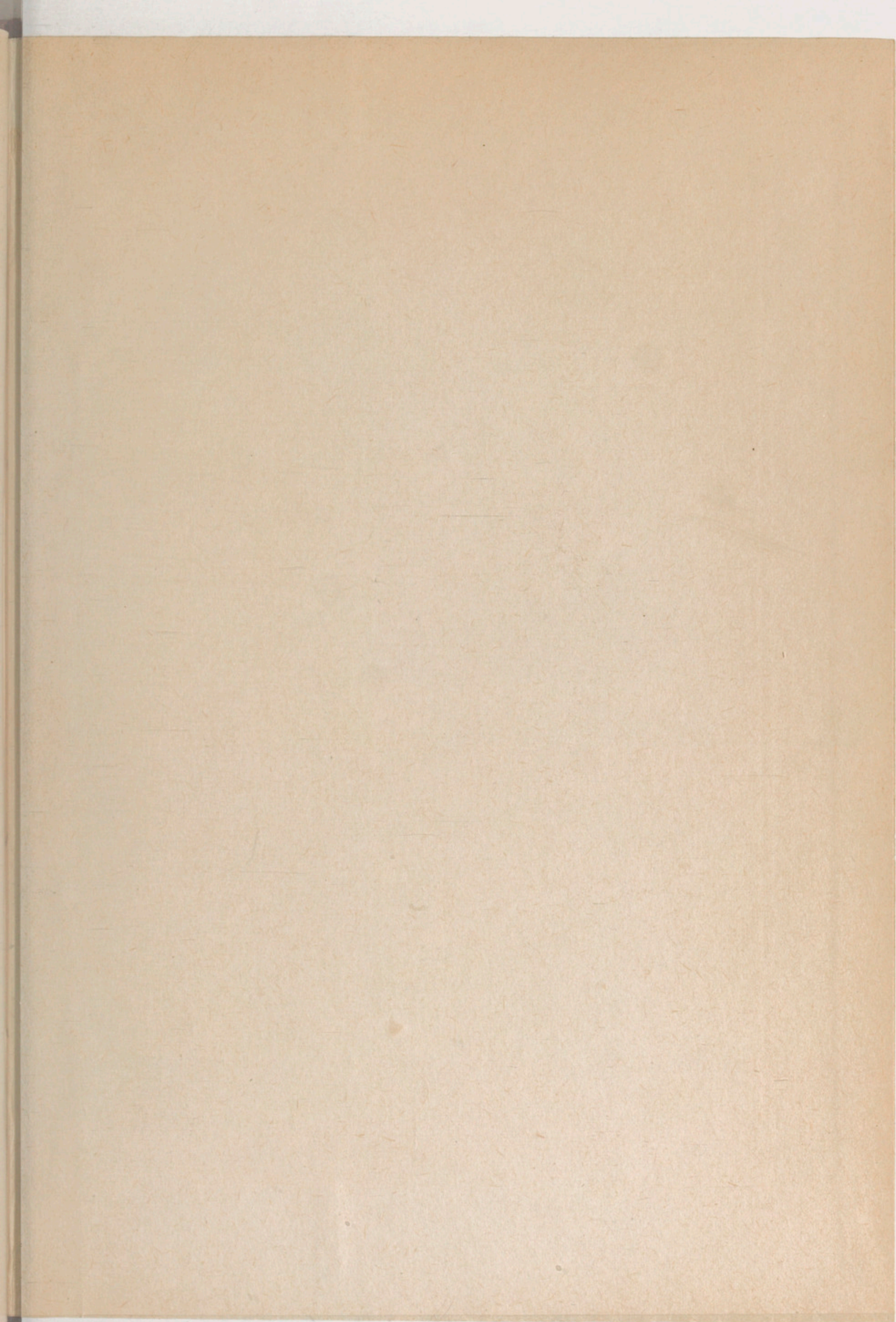


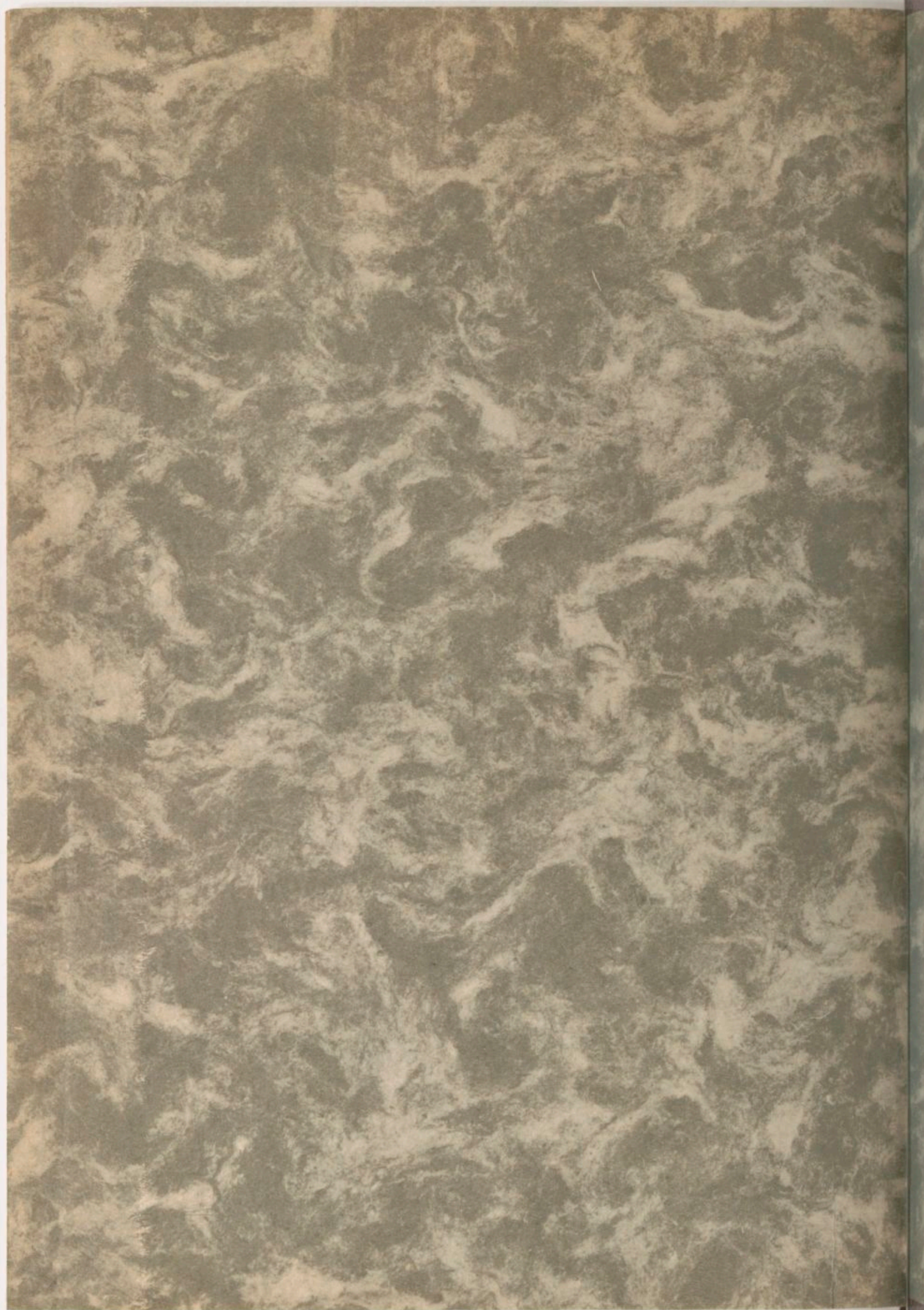


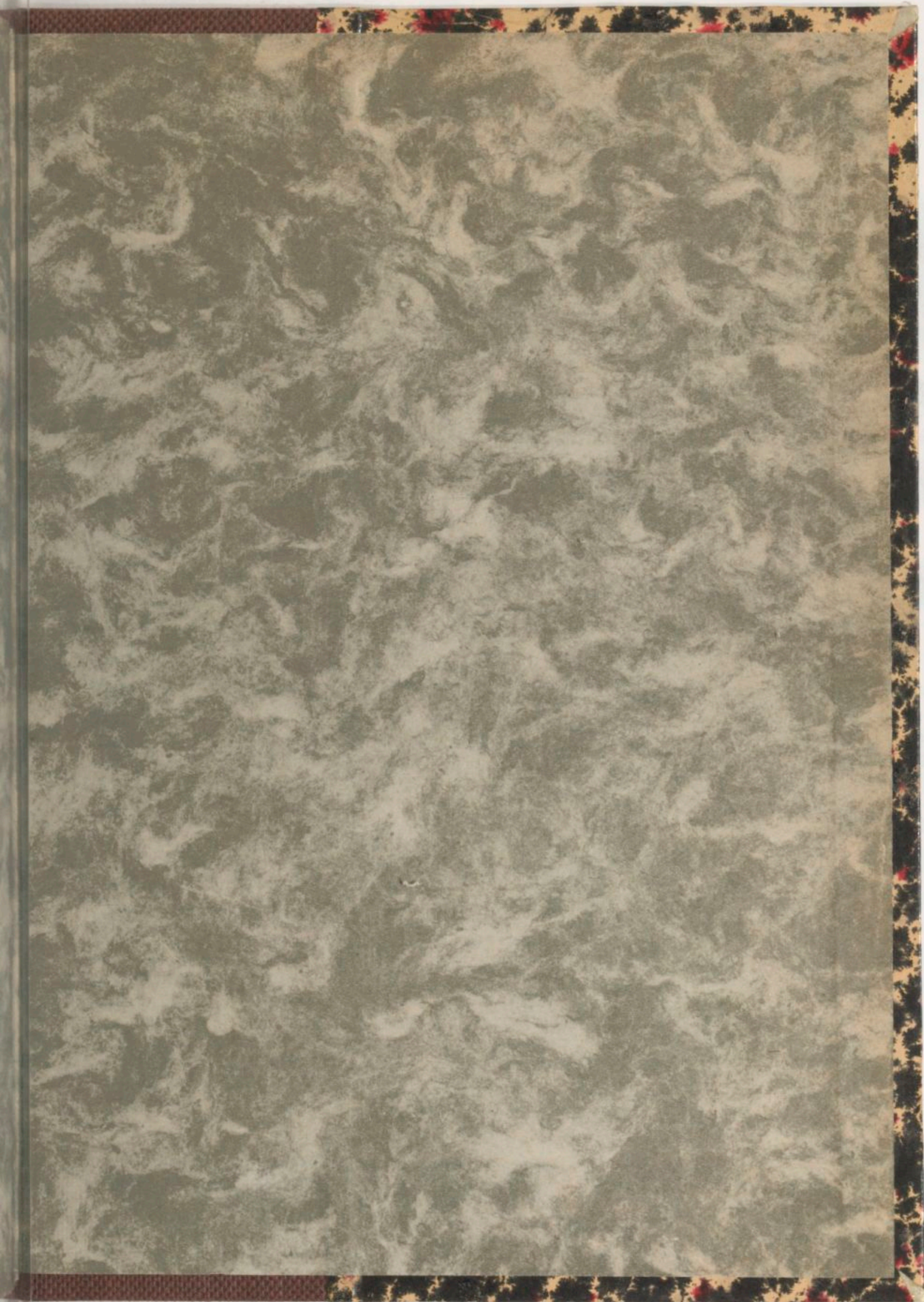












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04611880 9